



ALMANACH  
DEBTE  
ANXBAMI



MUSEO DEL PRADO

21 1152

BIBLIOTECA

ALMANACH

de

AUX DAMES



1783

ALMANACH  
*Dédié*  
*AUX DAMES.*  
Pour l'An 1809.



A PARIS

Chez { *Le Fuel, Rue S.<sup>t</sup> Jacques.*  
*De Launay, Palais Royal.*

L  
les  
m'  
co  
co  
vo  
inc  
Pi  
qu  
les  
Qu  
mi

---

## AVIS DE L'ÉDITEUR.

---

Le succès que cet Almanach littéraire a obtenu les années précédentes, loin de ralentir mes efforts, m'engage à redoubler de zèle pour justifier encore la bonne opinion que le public a daigné en concevoir. Plusieurs Auteurs connus ont bien voulu l'enrichir de leurs productions, la plupart inédites. Le reste du volume est composé de Pièces anciennes moins généralement connues qu'elles ne méritent de l'être, et choisies dans les œuvres posthumes de Littérateurs distingués. Quelques-unes paraissent au jour pour la première fois.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Je ne négligerai rien pour que ce Recueil acquiesse chaque année un nouveau degré de mérite, tant pour la partie littéraire que pour celle typographique. L'ouvrage est terminé par des Mélanges en prose, sur des sujets tour-à-tour sérieux et piquans, et par cette diversité, offrira un utile délassement aux gens de lettres, et une agréable occupation aux gens du monde.

## ARTICLES DU CALENDRIER

POUR L'ANNÉE 1809.

Année de la Période Julienne. . . . .	6522
Depuis la première Olympiade d'Iphi- tus, jusqu'en Juillet . . . . .	2583
De la fondation de Rome selon Varon (Mars) . . . . .	2562
De l'époque de Nabonassar depuis Fé- vrier. . . . .	2556
De la naissance de Jésus-Christ. . . . .	1809
L'année 1232 des Turcs commencera, selon l'usage de Constantinople, le 12 mars. . . . .	1809

## FÊTES MOBILES.

Septuagésime . . . . .	29 Janvier.
Les Cendres . . . . .	15 Février.
Pâques . . . . .	2 Avril.
L'Ascension . . . . .	11 Mai.
La Pentecôte . . . . .	21 Mai.
La Fête-Dieu . . . . .	1 Juin.
Avent. . . . .	3 Décembre.
Dimanches après la Pentecôte	27
Dimanches après l'Épiphanie.	3

### COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or . . . . .	5
Épacte. . . . .	14
Cycle Solaire . . . . .	26
Indiction Romaine . . . . .	12
Lettre Dominicale . . . . .	A.

### QUATRE-TEMS.

- Les 22 , 24 et 25 Février.  
Les 24 , 26 et 27 Mai.  
Les 20 , 22 et 23 Septembre.  
Les 20 , 22 et 23 Décembre.

### SAISONS.

- Le PRINTEMPS commencera le 20 Mars à 10 h.  
23 min. du soir.  
L'ÉTÉ commencera le 21 Juin à 10 h. 5 m.  
du matin.  
L'AUTOMNE commencera le 22 Septembre  
à 11 h. 58 min. du soir.  
L'HIVER commencera le 21 Décembre à  
4 h. 47 min. du soir.

## ÉCLIPSES.

Il y aura cette année 1809 , 4 éclipses , 2 de soleil et 2 de lune.

Le 14 Avril , éclipse de soleil invisible à Paris.

Le 29 Avril , éclipse de lune visible à Paris.

Commencement à 11 h. 15 min. du soir.

Milieu le 30 Avril , à 0 h. 45 m. du matin.

Fin à 2 h. 15 m.

Grandeur , 10 doigts 24' dans la partie australe.

Le 9 Octobre , éclipse de soleil invisible à Paris.

Le 23 Octobre , éclipse de lune , invisible à Paris.

## SIGNES DU ZODIAQUE.

Bélier.	♈	Balance.	♎
Taureau.	♉	Scorpion.	♏
Gémeaux.	♊	Sagittaire.	♐
Écrevisse.	♋	Capricorne.	♑
Lion.	♌	Verseau.	♒
Vierge.	♍	Poissons.	♓

JANVIER.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
DIM.	1	LA CIRCONCISION.	☉ P.	16
Lundi	2	s. Basile.	☉ L.	17
Mardi	3	ste GENEVIÈVE.	le 1 à	18
Mercredi	4	s. Rigobert.	10 h. 3	19
Jeudi	5	s. Simon. V. J.	m. du	20
Vendredi	6	L'ÉPIPHANIE.	soir.	21
Samedi	7	s. Théau.		22
1 DIM.	8	s. Lucien.	☾ D.	32
Lundi	9	s. Fursy, abbé.	☾ Q.	24
Mardi	10	s. Paul, hermite.	le 9 à 8	25
Mercredi	11	s. Théodose.	h. 1 m	16
Jeudi	12	s. Fréjus.	du m.	27
Vendredi	13	Baptême de N. S.		28
Samedi	14	s. Hilaire.	☉ N.	29
2 DIM.	15	s. Maur, abbé.	☉ L.	30
Lundi	16	s. Guillaume.	le 16 à	1
Mardi	17	s. Antoine, abbé.	1 h. 19	2
Mercredi	18	Chaire des Pierre.	m. du	3
Jeudi	19	s. Sulpice.	matin.	4
Vendredi	20	s. Sébastien.		5
Samedi	21	ste Agnès, v. m.	☾ P.	6
3 DIM.	22	s. Vincent, m.	☾ Q.	7
Lundi	23	s. Ildephonse.	le 23 à	8
Mardi	24	s. Babybas.	1 h. 33	9
Mercredi	25	Conv. de s. Paul.	m. du	10
Jeudi	26	ste Paule, veuve.	soir.	11
Vendredi	27	s. Julien.	☉ P.	12
Samedi	28	s. Charlemagne.	☉ L.	13
4 DIM.	29	SEPTUAGÈSIME.	le 31 à 2	14
Lundi	30	ste Bathilde, v.	h. 17 m.	15
Mardi	31	s. Pierre, n.	du s.	16

## FÉVRIER.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
Mercredi	1	s. Ignace.		17
Jeudi	2	PURIFICATION.		18
Vendredi	3	s. Blaise.		19
Samedi	4	s. Phileas.		20
5 DIM.	5	SEXAGÉSIME.		21
Lundi	6	s. Vast, évêque.	☾ D.	22
Mardi	7	s. Romuald.	☾ Q.	23
Mercredi	8	s. Jean de Matha.	le 7 à 4	24
Jeudi	9	ste Appoline, v.	h. 23	25
Vendredi	10	ste Scolastique.	m. du	26
Samedi	11	s. Séverin.	soir.	27
DIM.	12	QUINQUAGÉSIME.		28
Lundi	13	s. Lézin, évêque.	☉ N.	29
Mardi	14	s. Valentin.	☉ L.	30
Mercredi	15	LES CENDRES.	le 14 à	1
Jeudi	16	ste Julienne.	2 h. 8	2
Vendredi	17	les 5 plaies.	m. du	3
Samedi	18	s. Siméon.	soir.	4
DIM.	19	QUADRAGÉSIME.		5
Lundi	20	s. Euchér.	☾ P.	6
Mardi	21	s. Pépin.	☾ Q.	7
Mercredi	22	QUATRE-TEMPS.	le 21 à	8
Jeudi	23	s. Damien.	11 h. 12	9
Vendredi	24	s. Mathias.	m. du	10
Samedi	25	s. Taraise.	matin.	11
DIM.	26	REMINISCERE.		12
Lundi	27	ste Honorine.		13
Mardi	28	s. Romain.		14

Epacte..... XIV. Lettre Dominicale..... A.

## M A R S.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	N O M S des S A I N T S.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
Mercredi	1	s. Aubin, évêque.	☉ P.	15
Jeudi	2	s. Basile.	☉ L.	16
Vendredi	3	ste Cunégonde.	le 2 à 4	17
Samedi	4	s. Adrien.	h. 5 m.	18
3 DIM.	5	OCULI.	du m.	19
Lundi	6	s. Godegrand.		20
Mardi	7	ste Perpétue.	☾ D.	21
Mercredi	8	s. Jean de Dieu.	☾ Q.	22
Jeudi	9	ste Françoise.	le 8 à	23
Vendredi	10	ste Doctrovée.	11 h. 17	24
Samedi	11	40 Martyrs.	m. du	24
4 DIM.	12	LETARE.	soir.	26
Lundi	13	ste Euphrasie.		27
Mardi	14	s. Lubin, évêque.	☉ N.	28
Mercredi	15	s. Longin.	☉ L.	29
Jeudi	16	s. Abraham.	le 15 à	1
Vendredi	17	ste Gertrude.	4 h. 29	2
Samedi	18	s. Alexandre.	m. du	3
5 DIM.	19	LA PASSION.	matin.	4
Lundi	20	s. Joachim.	☾ P.	5
Mardi	21	s. Benoît.	☾ Q.	6
Mercredi	22	s. Paul, évêque.	le 23 à	7
Jeudi	23	s. Victorien	7 h. 4	8
Vendredi	24	la Compassion.	m. du	9
Samedi	25	ANNONCIATION.	matin.	10
6 DIM.	26	RAMEAUX.	☉ P.	11
Lundi	27	s. Rupert.	☉ L.	12
Mardi	28	s. Gontrand, roi.	le 31, à	13
Mercredi	29	s. Eustase.	5 h. 1	14
Jeudi	30	s. Rieule.	m. du	15
Vendredi	31	VENDREDI-SAINT.	soir.	16

A V R I L.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	N O M S des S A I N T S.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
Samedi	1	s. Hugues.		17
DIM.	2	PAQUES.		18
Lundi	3	s. Franç. de Paule.		19
Mardi	4	s. Ambroise, évêq.		20
Mercredi	5	s. Vincent, évêq.	☾ D.	21
Jeudi	6	s. Prudence.	Q.	22
Vendredi	7	s. Albert, évêque.	le 7 à 7	23
Samedi	8	s. Gauthier.	h. 18	24
1 DIM.	9	QUASIMODO.	m. du	25
Lundi	10	s. Onésime.	matin.	26
Mardi	11	s. Léon, pape.		27
Mercredi	12	s. Florentin.		28
Jeudi	13	s. Hermenegilde.	☉ N.	29
Vendredi	14	s. Tiburce.	L.	30
Samedi	15	ste Héléne.	le 14 à	1
2 DIM.	16	s. Fructueux.	8 h. 7	2
Lundi	17	s. Anicet.	m. du	3
Mardi	18	s. Parfait, prêtre.	soir.	4
Mercredi	19	s. Elphège.		5
Jeudi	20	s. Hildegonde.	☾ P.	6
Vendredi	21	s. Anselme.	Q.	7
Samedi	22	ste Opportune.	le 23 à	8
3 DIM.	23	s. Georges.	0 h. 37	9
Lundi	24	s. Marcellin.	m. du	10
Mardi	25	s. Marc, évang.	matin.	11
Mercredi	26	s. Clet, p. m.	☉ P.	12
Jeudi	27	s. Policarpe.	L.	13
Vendredi	28	s. Vital.	le 30 à	14
Samedi	29	s. Robert, abbé.	0 h. 50	15
4 DIM.	30	s. Eutrope, évêq.	m. du	16
			matin.	

## M A I.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	J. d. L
Lundi	1	s. Jacq. s. Philip.		17
Mardi	2	s. Athanase.		18
Mercredi	3	Inv. de ste Cr.		19
Jeudi	4	ste Monique.	☾ D.	20
Vendredi	5	Conv. de s. Aug.	☾ Q.	21
Samedi	6	s. Jean P. L.	le 6 à 3	22
5 DIM.	7	s. Stasnislas.	h. 36	23
Lun i	8	ROGATIONS.	m. du	24
Mardi	9	s. Grégoire de N.	soir.	25
Mercredi	10	s. Gordien.		26
Jeudi	11	L'ASCENSION.		27
Vendredi	12	s. Née, mart.		28
Samedi	13	s. Servais.	● N.	29
6 DIM.	14	s. Boniface.	L.	1
Lundi	15	s. Isidore.	le 14 à	2
Mardi	16	s. Honoré.	o h. 15	3
Mercredi	17	s. Paschal.	m. du	4
Jeudi	18	s. Félix.	soir.	5
Vendredi	19	s. Célestin.		6
Samedi	20	s. Bernardin. <i>V.J.</i>	☾ P.	7
DIM.	21	PENTECOTE.	☾ Q.	8
Lundi	22	ste Julie.	le 22 à	9
Mardi	23	ste Julienne, v.	2 h. 4	10
Mercredi	24	QUATRE-TEMPS.	m. du	11
Jeudi	25	s. Urbain, pape.	soir.	12
Vendredi	26	s. Séphir n.	☉ P.	13
Samedi	27	s. Jean, pape.	L.	14
1 DIM.	28	TRINITÉ.	le 29 à	15
Lundi	29	s. Maximin.	8 h. 29	16
Mardi	30	s. Hubert.	m. du	17
Mercredi	31	ste Pétronille.	matin.	

JUIN.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
Jeudi	1	FÊTE-DIEU.		18
Vendredi	2	s. Pothin.		19
Samedi	3	ste Clotilde.	☾ D.	20
2 DIM.	4	s. Quirin.	Q.	21
Lundi	5	s. Claude.	le 5 à 1	22
Mardi	6	s. Norbert.	h. 39	23
Mercredi	7	s. Paul de C.	m. du	24
Jeudi	8	OCT. FÊTE-DIEU.	matin.	25
Vendredi	9	s. Prime.		26
Samedi	10	s. Landry.		27
3 DIM.	11	s. Barnabé.		28
Lundi	12	s. Basilide.	☉ N.	29
Mardi	13	s. Ant. de P.	L.	1
Mercredi	14	s. Rufin.	le 13 à	2
Jeudi	15	s. Gui.	3 h. 51	3
Vendredi	16	s. Féréol.	m. du	4
Samedi	17	s. Avit, abbé.	matin.	5
4 DIM.	18	ste Marine.		6
Lundi	19	s. Gervais et s. Pr.	☾ P.	7
Mardi	20	s. Sylvere.	Q.	8
Mercredi	21	s. Leufroi.	le 21 à	9
Jeudi	22	s. Paulin.	0 h. 7	10
Vendredi	23	s. Andri.	m. du	11
Samedi	24	s. JEAN-BAPTISTE.	matin.	12
5 DIM.	25	Trans. s. Éloi.		13
Lundi	26	s. Babolein, abbé.	☉ P.	14
Mardi	27	s. Crescent.	L.	15
Mercredi	28	s. Irenée, V. J.	le 27 à	16
Jeudi	29	S. PIERRE, S. PAUL.	3 h. 15	17
Vendredi	30	Comm. s. Paul.	m. du	18
			soir.	

JUILLET.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
Samedi	1	s. Martial.		19
6 DIM.	2	Vis. de la Vierge.		20
Lundi	3	s. Anatole, évêque.	☾ D.	21
Mardi	4	Tr. de s. Mar.	Q.	22
Mercredi	5	ste Zoé, martyr.	le 4 à 2	23
Jeudi	6	s. Tranquillin.	h. 10	24
Vendredi	7	ste Aubierge.	m. du	25
Samedi	8	ste Élisabeth.	soir.	26
7 DIM.	9	ste Victoire.		27
Lundi	10	ste Félicité.		28
Mardi	11	Tr. de s. Benoît.	☉ N.	29
Mercredi	12	Tr. de s. Prix.	L.	30
Jeudi	13	s. Turial.	le 12 à	1
Vendredi	14	s. Bonaventure.	6 h. 22	2
samedi	15	s. Henri, emper.	m. du	3
8 DIM.	16	N. D. du C.	soir.	4
Lundi	17	s. Spérat.		5
Mardi	18	s. Clair.		6
Mercredi	19	s. Vincent de P.	☾ P.	7
Jeudi	20	ste Marguerite.	Q.	8
Vendredi	21	s. Victor, martyr.	le 20 à	9
Samedi	22	ste Madeleine.	7 h. 32	10
9 DIM.	23	s. Appollinaire.	m. du	11
Lundi	24	ste Christine.	matin.	12
Mardi	25	s. Jac. s. Chr.	☉ P.	13
Mercredi	26	Tr. s. Marcel.	L.	14
Jeudi	27	s. Pantaléon.	le 26 à	15
Vendredi	28	ste Anne.	10h. 23	16
Samedi	29	ste Marthe.	m. du	17
10 DIM.	30	s. Abdon.	soir.	18
Lundi	31	s. Germain-l'Aux.		19

A O U T.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	N O M S des S A I N T S.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
Mardi	1	s. Pierre-ès-Liens.		20
Mercredi	2	s. Etienne, pape.	☾ D.	21
Jeudi	3	Inv. de s. Etienne.	☾ Q.	22
Vendredi	4	s. Dominique.	le 3 à 5	23
Samedi	5	s. Yon, martyr.	h. 30	24
11 DIM.	6	Susc. de la s. Cr.	m. du	25
Lundi	7	s. Gaëtan.	matin.	26
Mardi	8	s. Justin, martyr.		27
Mercredi	9	s. Romain.		28
Jeudi	10	s. Laurent, mart.	☉ N.	29
Vendredi	11	Suscep. ste Couro.	☉ L.	1
Samedi	12	ste Claire.	le 11 à	2
12 DIM.	13	s. Hippolyte.	7 h. 42	3
Lundi	14	s. Eusèbe.	m. du	4
Mardi	15	ASSOMPTION.	matin.	5
Mercredi	16	s. Napoléon.		6
Jeudi	17	s. Mammès, mart.	☾ P.	7
Vendredi	18	ste Hélène.	☾ Q.	8
Samedi	19	s. Louis, évêque.	le 18 à	9
13 DIM.	20	s. Bernard.	1 h. 38	10
Lundi	21	ste J. Fr. de Ch.	m. du	11
Mardi	22	s. Symphorien.	soir.	12
Mercredi	23	s. Timothée.		13
Jeudi	24	s. Barthélemy.	☉ P.	14
Vendredi	25	s. LOUIS.	☉ L.	15
Samedi	26	s. Zéphirin.	le 25 à	16
14 DIM.	27	s. Césaire.	7 h. 27	17
Lundi	28	s. Augustin.	m. du	18
Mardi	29	s. Médéric, abbé.	matin.	19
Mercredi	30	s. Fiacre.		20
Jeudi	31	s. Ovide.		21

S E P T E M B R E.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
Vendredi	1	s. Leu, s. Gilles.	☾ D.	22
Samedi	2	s. Lazare.	☾ Q.	23
15 DIM.	3	s. Grégoire.	le 1 à	24
Lundi	4	ste Rosalie.	11 h. 13	25
Mardi	5	s. Bertin, abbé.	m. du	26
Mercredi	6	s. Onésipe.	soir.	27
Jeudi	7	s. Cloud.		28
Vendredi	8	NATIV. DE N. D.	☉ N.	29
Samedi	9	s. Omer, évêque.	☉ L.	30
16 DIM.	10	s. Nicolas Tol.	le 9 à 8	1
Lundi	11	s. Patient, évêque.	h. 8 m.	2
Mardi	12	s. Serdot, évêque.	du s.	3
Mercredi	13	s. Maurille.		4
Jeudi	14	Exalt. ste Croix.		5
Vendredi	15	s. Nicomède.	☾ P.	6
Samedi	16	s. Euphémie.	☾ Q.	7
17 DIM.	17	s. Lambert, évêq.	le 16 à	8
Lundi	18	s. Jean Chrisostom.	7 h. 0	9
Mardi	19	s. Janvier.	m. du	10
Mercredi	20	QUATRE-TEMPS.	soir.	11
Jeudi	21	s. Mathieu.		12
Vendredi	22	s. Maurice.	☉ P.	13
Samedi	23	ste Thècle, v. m.	☉ L.	14
18 DIM.	24	s. Andoche.	le 23 à	15
Lundi	25	s. Firmin.	6 h. 46	16
Mardi	26	ste Justine.	m. du	17
Mercredi	27	s. Côme, s. Dam.	soir.	18
Jeudi	28	s. Cèran.		19
Vendredi	29	s. Michel.		20
Samedi	30	s. Jérôme.		21

## OCTOBRE.

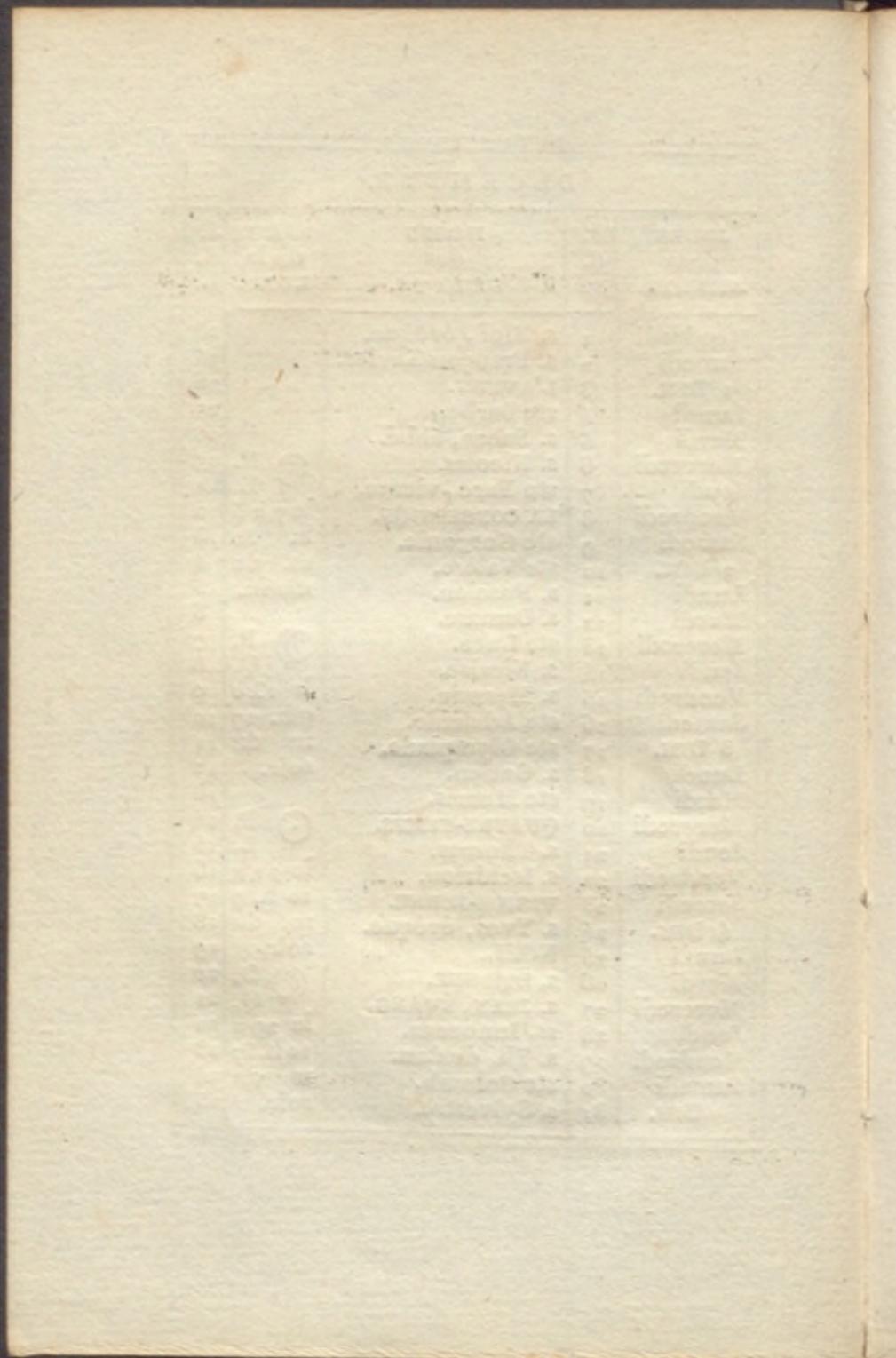
JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
19 DIM.	1	s. Remi, évêque.	☾ D.	22
Lundi	2	ss. Anges Gard.	☾ Q.	23
Mardi	3	s. Denis, Ar.	le 1 à 6	24
Mercredi	4	s. François d'Ass.	h. 20	25
Jeudi	5	ste Aure, v.	m. du	26
Vendredi	6	s. Bruno.	soir.	27
Samedi	7	s. Serge.		28
20 DIM.	8	s. Demètre.	● N.	29
Lundi	9	s. DENIS.	L.	1
Mardi	10	ss. Géréon, etc.	le 9 à 7	2
Mercredi	11	ss. Nicaise, etc.	h. 51	3
Jeudi	12	s. Vilfride.	m. du	4
Vendredi	13	s. Géraud.	matin.	5
Samedi	14	s. Caliste.	☾ P.	6
21 DIM.	15	ste Thérèse.	☾ Q.	7
Lundi	16	s. Gal, abbé.	le 16 à	8
Mardi	17	s. Cerbonney.	1 h. 22	9
Mercredi	18	s. Lue, évang.	m. du	10
Jeudi	19	ss. Savinien, etc.	matin.	11
Vendredi	20	s. Sendou.	☉ P.	12
Samedi	21	ste Ursule.	☉ L.	13
22 DIM.	22	s. Mellon.	le 23 à	14
Lundi	23	s. Hilarion.	9 h. 34	15
Mardi	24	s. Magloire.	m. du	16
Mercredi	25	s. Crépin.	matin.	17
Jeudi	26	s. Rustique.	☾ D.	18
Vendredi	27	s. Frumence.	☾ Q.	19
Samedi	28	ss. Simon et Jude.	le 31 à	20
23 DIM.	29	s. Faron, évêque.	1 h. 31	21
Lundi	30	s. Lucain.	m. du	22
Mardi	31	s. Quentin. V. J.	soir.	23

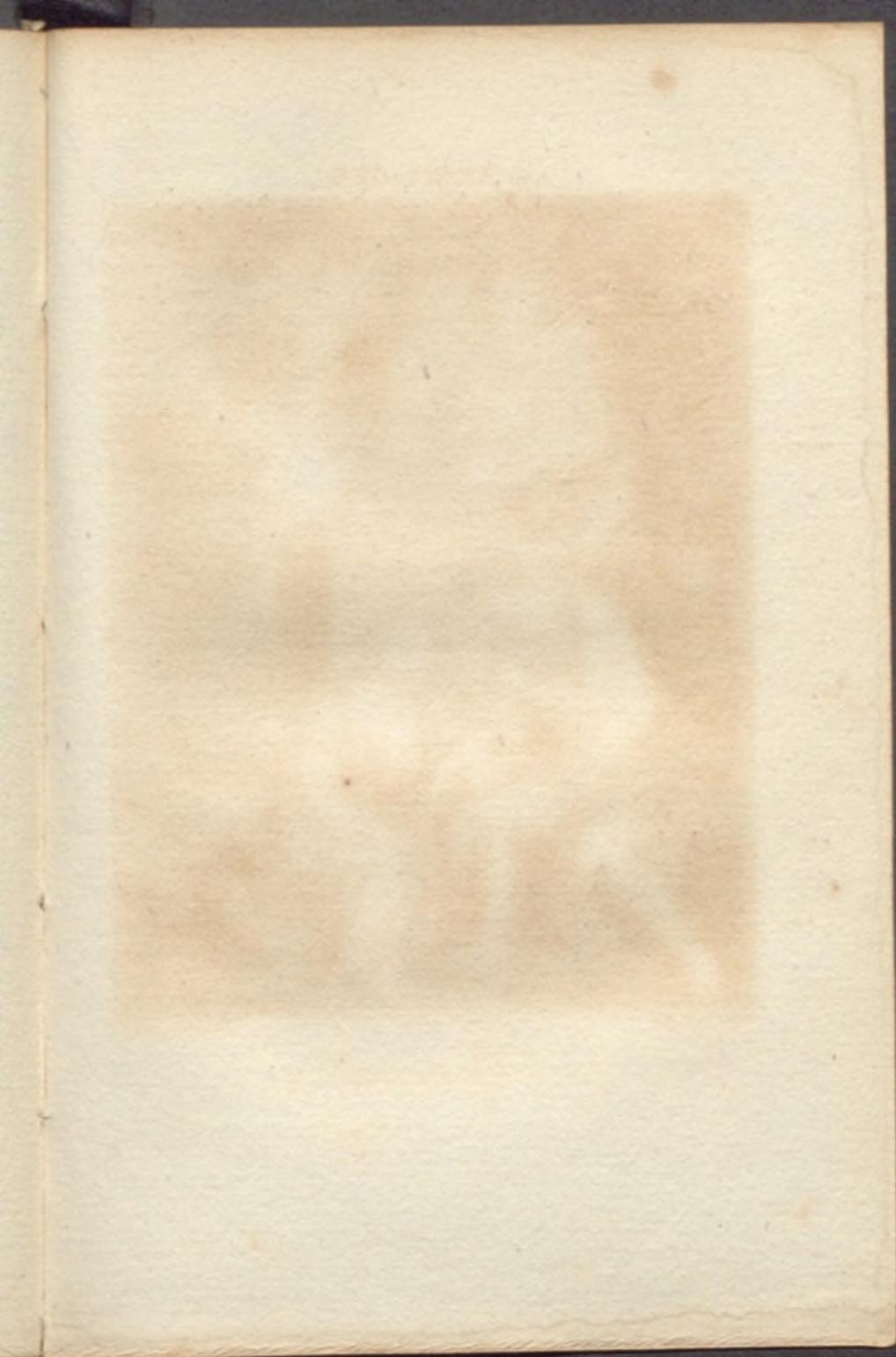
NOVEMBRE.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	J. d. D.
Mercredi	1	LA TOUSSAINT.		24
Jeudi	2	LES MORTS,		25
Vendredi	3	s. Marcel.		26
Samedi	4	s. Charles.		27
24 DIM.	5	ste Bertile.	● N.	28
Lundi	6	s. Léonard.	L.	29
Mardi	7	s. Wilebrod.	le 7 à 6	30
Mercredi	8	stes Reliques.	h. 57	1
Jeudi	9	s. Mathurin.	m. du	2
Vendredi	10	s. Léon, pape.	soir.	3
Samedi	11	s. Martin, évêque.		4
25 DIM.	12	s. René.	☾ P.	5
Lundi	13	s. Brice, évêque.	Q.	6
Mardi	14	s. Maclou, évêque.	le 14 à	7
Mercredi	15	s. Eugène, martyr.	9 h. 50	8
Jeudi	16	s. Edme.	m. du	9
Vendredi	17	s. Agnan, évêque.	matin.	10
Samedi	18	ste Aude, v.		11
26 DIM.	19	ste Elisabeth.		12
Lundi	20	s. Edmond.	☉ P.	13
Mardi	21	la Présent. N. D.	L.	14
Mercredi	22	ste Cécile.	le 22 à	15
Jeudi	23	s. Clément.	3 h. 6	16
Vendredi	24	s. Séverin.	m. du	17
Samedi	25	ste Catherine.	matin.	18
27 DIM.	26	ste Gen. des Ard.	☾ D.	19
Lundi	27	s. Vital.	Q.	20
Mardi	28	s. Sosthène.	le 30 à	21
Mercredi	29	s. Saturnin.	7 h. 28	22
Jeudi	30	s. André, apôtre.	m. du	23
			matin.	

D É C E M B R E.

JOURS de la SEMAINE.	J. d. M.	N O M S des S A I N T S.	PHASES de la LUNE.	J. d. L.
Vendredi	1	s. Eloi , évêque.		24
Samedi	2	s. François Xavier.		25
1 DIM.	3	L' AVENT.		26
Lundi	4	ste Barbe.		27
Mardi	5	s. Sabas , abbé.		28
Mercredi	6	s. Nicolas.	☉ N.	29
Jeudi	7	ste Fare , vierge.	L.	1
Vendredi	8	LA CONCEPTION.	le 7 à 5	2
Samedi	9	ste Gorgonie.	h. 30	3
2 DIM.	10	ste Va. ère.	m. du	4
Lundi	11	s. Fuscien.	matin.	5
Mardi	12	s. Damase.		6
Mercredi	13	ste Luce.	☾ P.	7
Jeudi	14	s. Nicaise.	Q.	8
Vendredi	15	s. Mesmin.	le 13 à	9
Samedi	16	ste Adelaïde.	9 h. 27	10
3 DIM.	17	ste Olympiade.	m. du	11
Lundi	18	s. Gatien.	soir.	12
Mardi	19	ste Meuris.		13
Mercredi	20	QUATRE-TEMPS.	☉ P.	14
Jeudi	21	s. Thomas.	L.	15
Vendredi	22	s. Ischirion.	le 21 à	16
Samedi	23	VIGILE-JEUNE.	10 h. 9	17
4 DIM.	24	s. Yves , évêque.	m. du	18
Lundi	25	NOEL.	soir.	19
Mardi	26	s. ETIENNE.	☾ D.	20
Mercredi	27	s. JEAN , ÉVANG.	Q.	21
Jeudi	28	ss. Innocens.	le 29 à	22
Vendredi	29	s. Th. de Can.	10 h. 57	23
Samedi	30	ste Colomb.	m. du	24
DIM.	31	s. Sylvestre.	soir.	25





C. NETSCHER .



*Disegnato del*

*Bonnet Sculp<sup>a</sup>*

*Pastorale*

EXPLICATION  
DES FIGURES.

---

---

I.

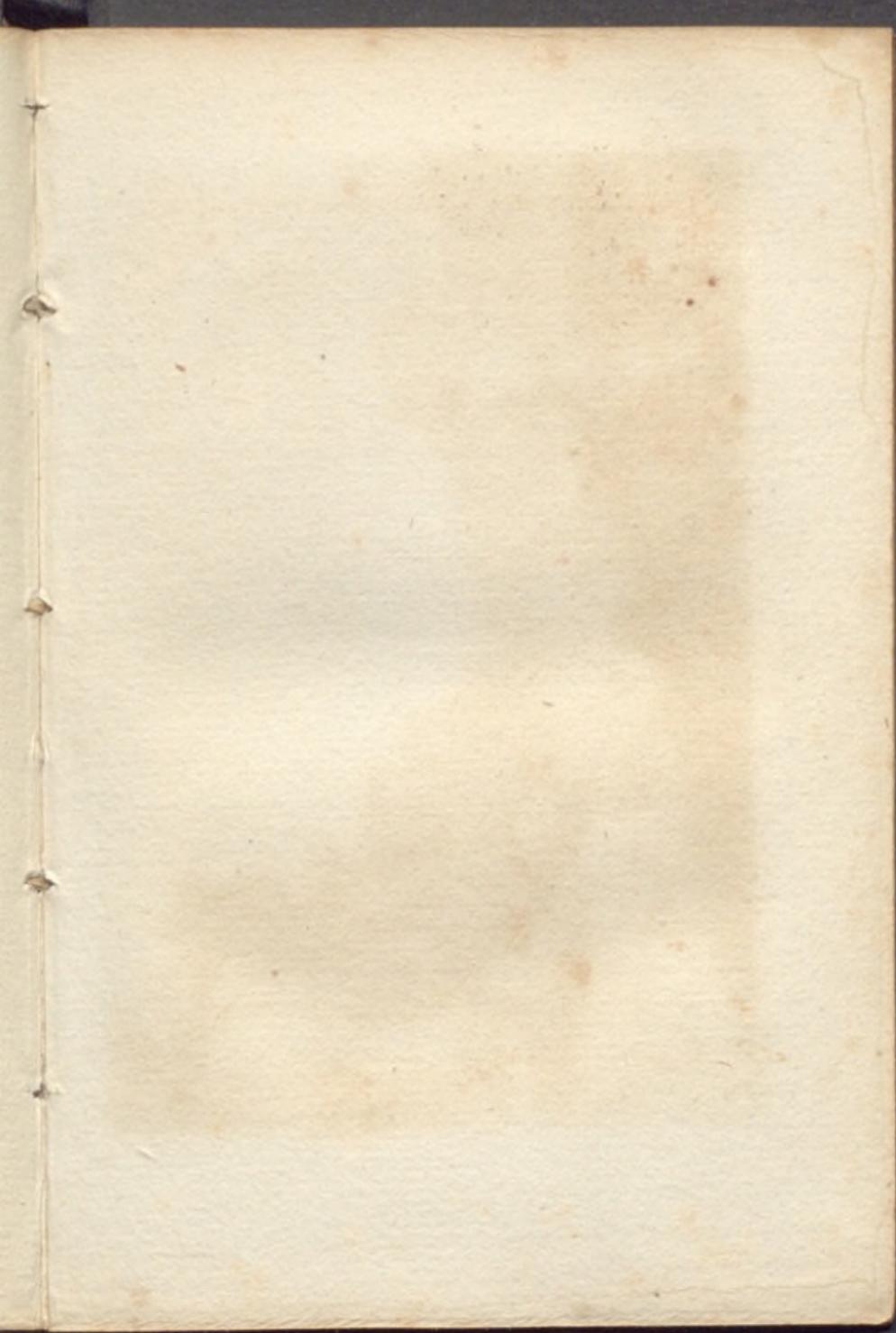
UNE PASTORALE,

*Par NETSCHER (Constantin), né en 1670, mort à  
la Haye, en 1722; élève de son père.*

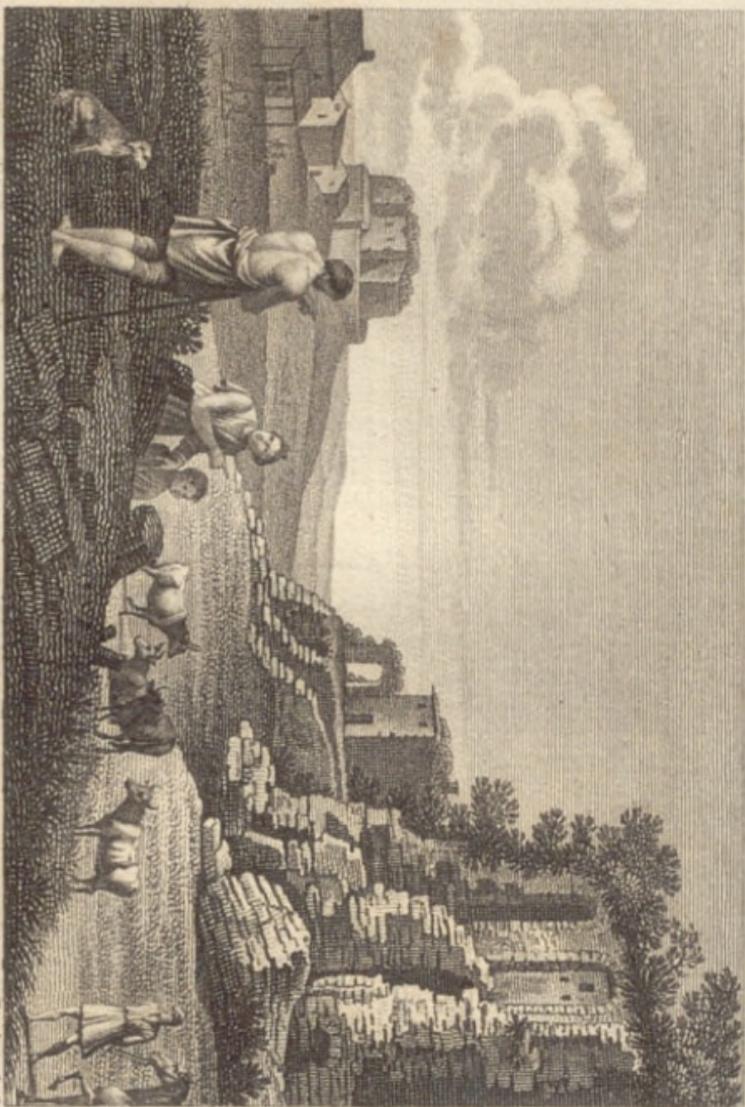
---

CETTE Pastorale, l'un des plus précieux Tableaux  
de *Netscher*, est d'un coloris frais et brillant.

L'attitude du Berger a de la grace ; les draperies  
sont moëlleuses et de bon goût , et toute la  
composition respire bien la couleur locale.



C. POELENBURG.



*Amoy's Mt.*

*Amoy's Mt.*

*Le Père.*

---

II.

UN PAYSAGE ET RUINES ANTIQUES,

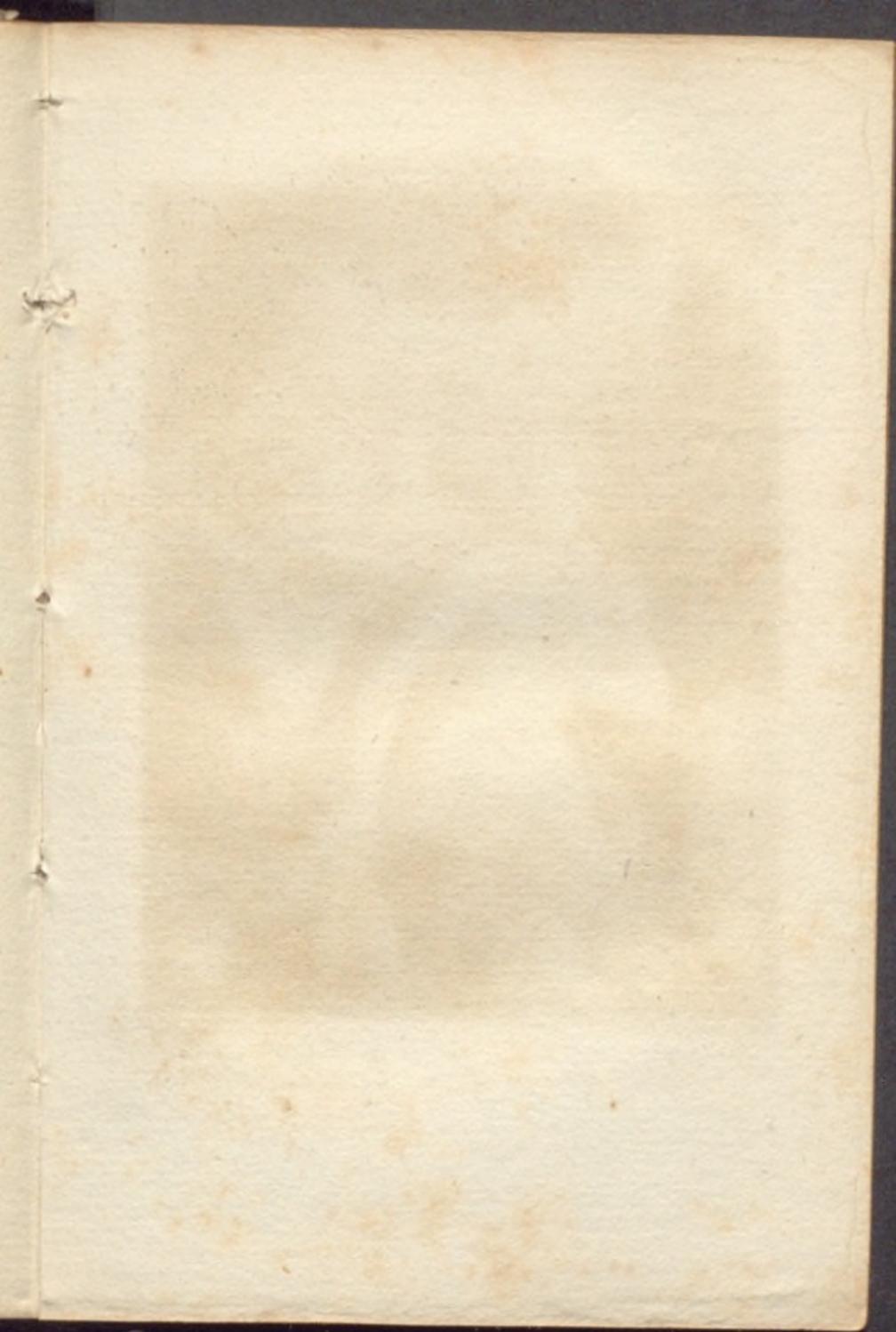
*Par POELEMBURG (Corneille), né en 1586, à  
Utrecht, mort dans la même ville, en 1660 ;  
élève de Bloëmaert.*

---

CE maître excellait dans les petits Tableaux. Celui-ci représente sur le premier plan un Pâtre, appuyé sur sa houlette, montrant du doigt à une femme qui tient un enfant par la main, la route qu'elle doit suivre. Le fond représente des ruines

d'anciens châteaux. Cette jolie composition est  
d'une touche suave. Les petites figures y sont  
expressives et disposées avec autant de goût que  
de naturel.

---



P. VANDER-VERFF .



Toureni Del

Boinet Sculp

*Suzanne et les Vicillards*

III.

[SUZANNE ET LES VIEILLARDS,

*Par DOUWEN, (François-Barthélemy), né à  
Dusseldorff, en.... mort en 1727.*

---

CE Tableau est d'un faire très-distingué. La tête des deux vieillards est d'une expression infiniment naturelle. Leur joie inquiète contraste admirablement avec le calme vertueux de Suzanne, dont la physionomie austère est remplie de no-

blesse. L'ouvrage est d'un fini précieux; les détails  
les plus fugitifs y sont reproduits avec une rare  
précision.

VI.

UNE FEMME JOUANT DU SISTRE,

*Par TERBURG (Gérard), né à Zwol, en 1608,  
mort à Dewenter, en 1680; élève de son  
père.*

---

LA tête de cette femme est pleine de finesse et d'expressoin. L'habitude du corps exprime l'application la plus active. Les étoffes sont pour l'ensemble, d'un ton brillant et vrai, et pour

les détails, d'un fini qui ne laisse rien à désirer. Un effet piquant et harmonieux classe cette composition parmi les plus estimées de *Gérard Terburg*.

V. J.

UNE FEMME-JOUEUR DU SISTRE

Par Terburg (Gérard), né à Zwol, en 1617,  
mort à Amsterdam, en 1684; élève de son

Le titre de cette femme est celui de joueur  
de sistre. L'habitude du corps exprime l'ap-  
pétition la plus active. Les étoiles sont pour  
l'ensemble, d'un ton brillant et vrai, et pour

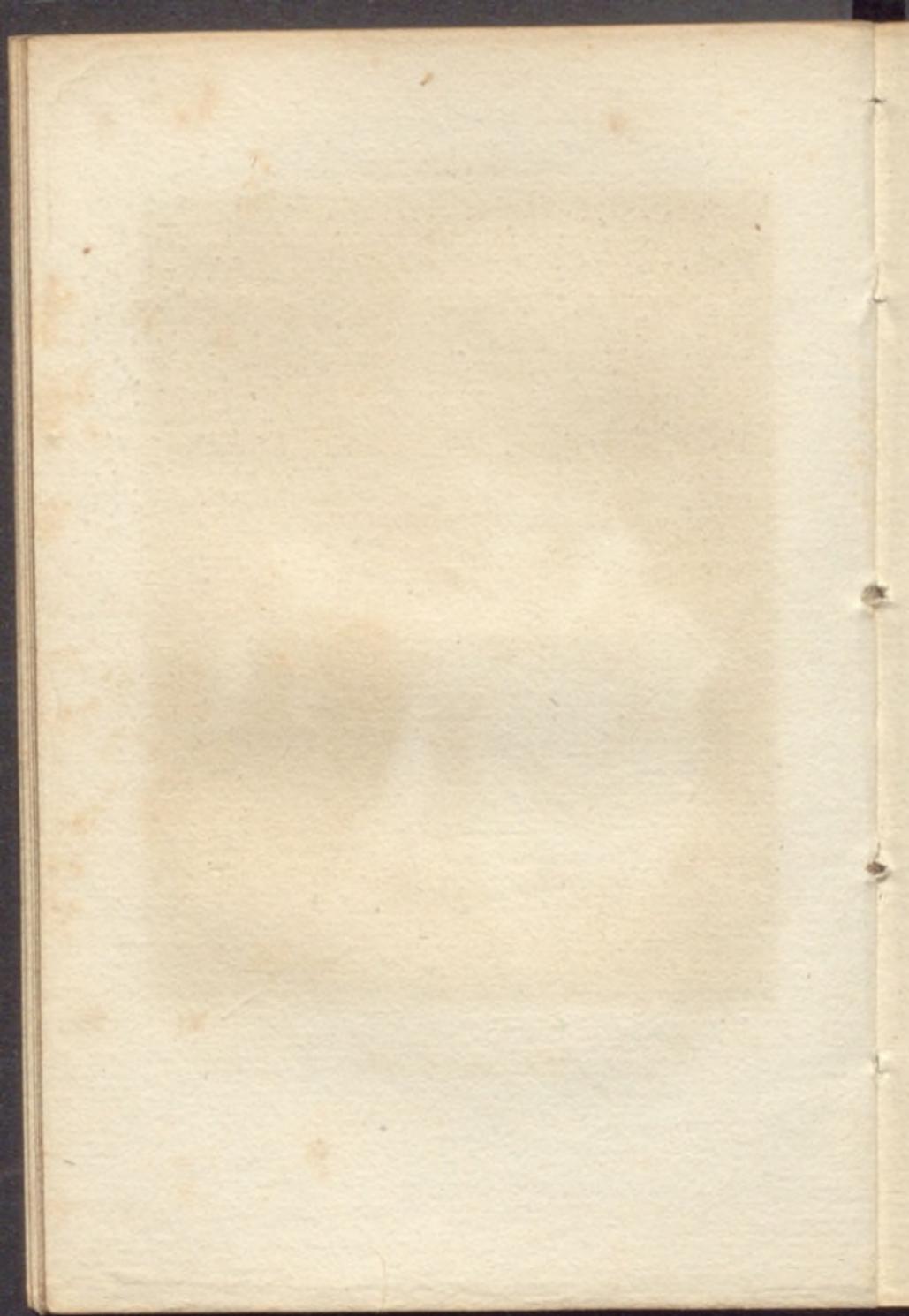
G. TERBURG.



Toussaint Del<sup>s</sup>

Bonnet Sculp<sup>r</sup>

M<sup>me</sup> \*\*\* pincant du Cistre



~~~~~  
V.

L'AMOUR SE RÉFUGIE DANS LES BRAS DE CÉRÈS,  
POUR ÉVITER LA COLÈRE DE VÉNUS.

*Par* LE SUEUR (Eustache).

---

L'AUTEUR du Poème sur *la Peinture* a dit très-  
heureusement :

*L'allégorie habite un palais diaphane.*

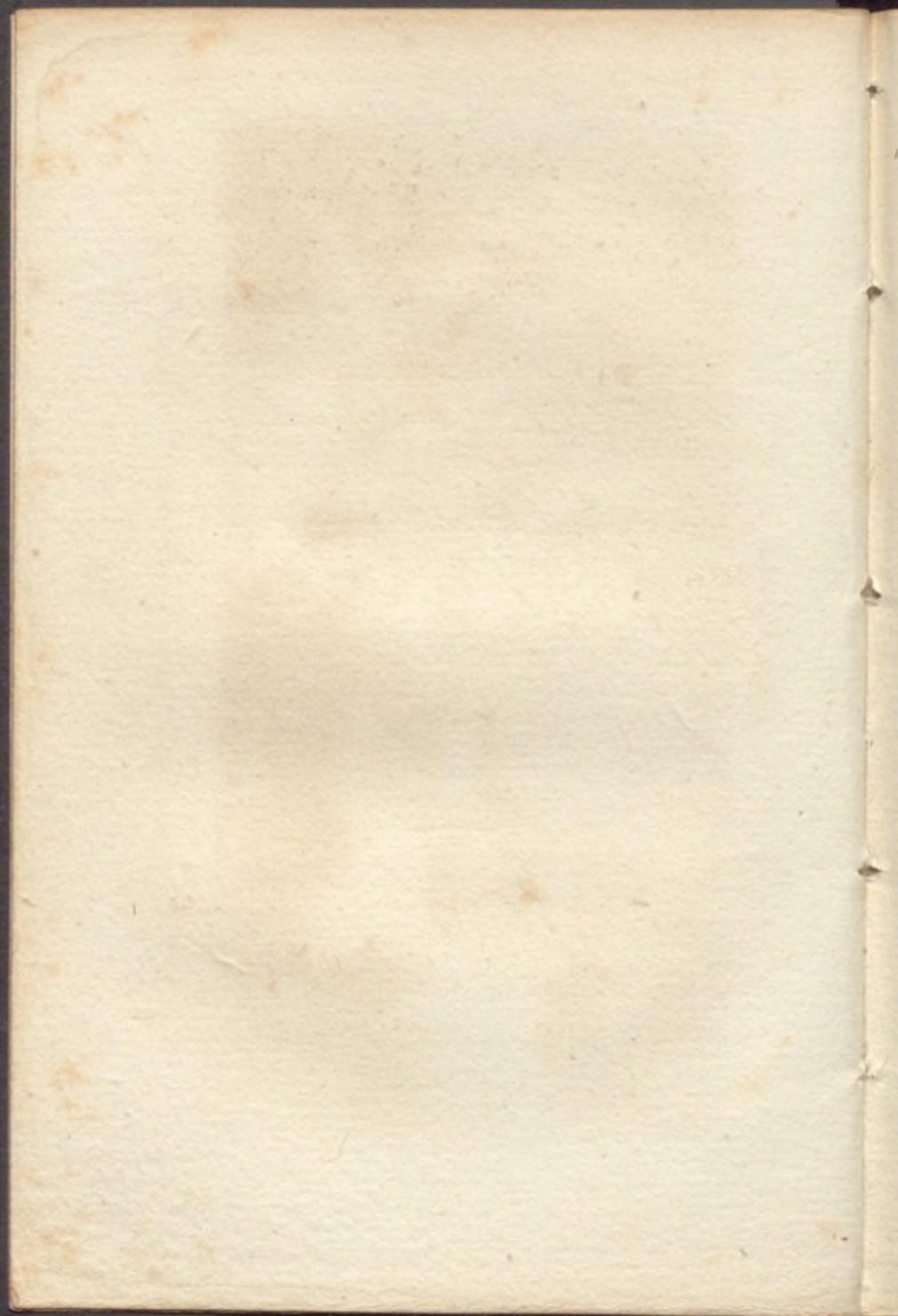
*Eustache Le Sueur* n'a pas mis ce précepte en

action, dans sa composition mythologique. Tout  
y est vague et indécis. On était d'ailleurs en droit  
d'attendre une plus riche exécution d'un Maître  
aussi estimé qu'*Eustache Le Sueur*,

H. LE SUEUR



*L'Amour se réfugie dans  
les Bras de Cérès.*



---

IV.

LA CHARITÉ ROMAINE,

*Par WAN-DER-WEBFF (Pierre), né en 1665, à  
Kroienguer-Ambach, près Rotterdam, mort  
en 1718.*

---

CE Tableau représente le trait si connu d'une jeune Romaine allaitant son père, exposé aux horreurs de la faim. L'avidité du vieillard est parfaitement exprimée. L'idée de l'enfant, qui d'une bouche

affamée presse l'un de ses doigts , caractérise avec beaucoup de naturel l'inanition à laquelle il est réduit , et ajoute encore à l'intérêt de la situation.

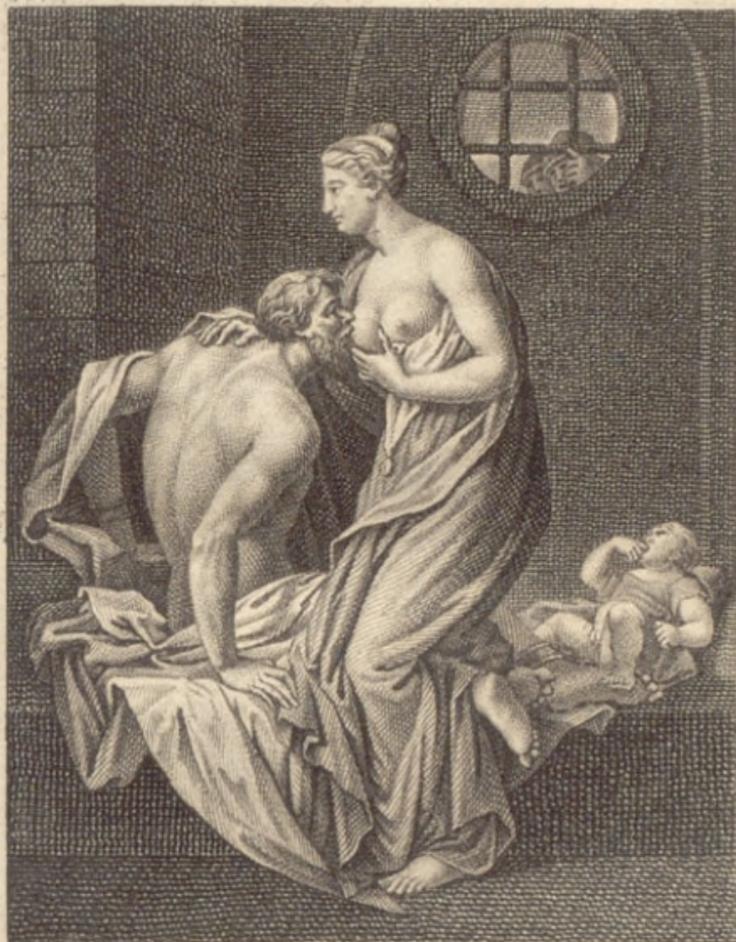
L'ouvrage est d'une exécution fort remarquable , et ne laisse à désirer qu'un peu plus d'expression dans les traits de la femme.

Il ne faut pas confondre Pierre Wan-der-Werff avec Adrien , son frère , dont la touche est en général plus finie. Quoi qu'il en soit , le Tableau dont nous parlons est l'un des plus beaux de cette école.

---

On voit dans ce tableau le talent de l'artiste et la beauté de la composition. Le tableau est d'une exécution fort remarquable et ne laisse à désirer qu'un peu plus d'expression dans les traits de la femme.

P. VANDER-VERFF.



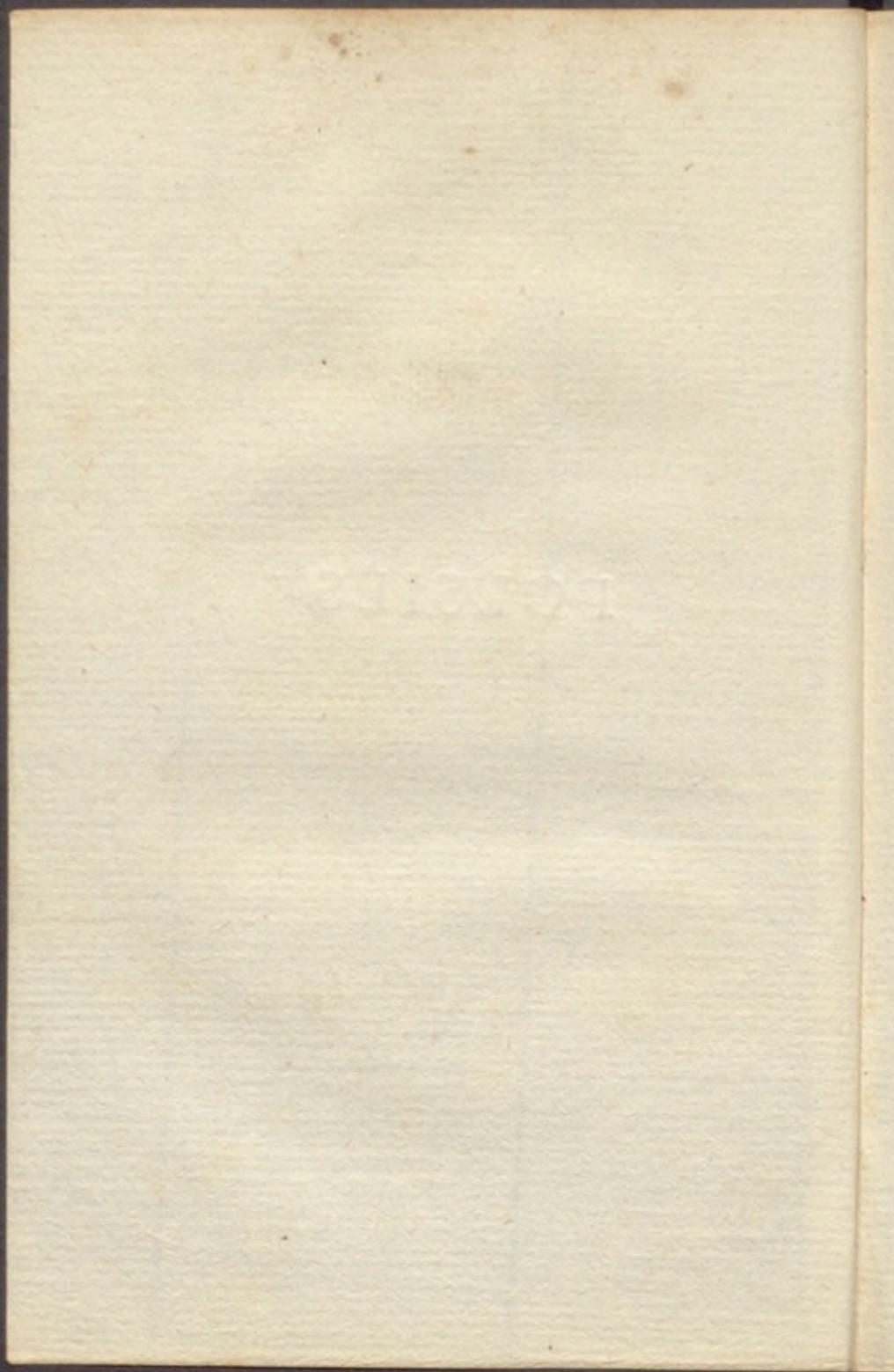
Toussaint Del.<sup>e</sup>

Bovinet Sculp.sit

*La Charité Romaine*



POÉSIES.



# ALMANACH

DÉDIÉ

## AUX DAMES.

---

LE TESTAMENT DE L'AMOUR.

ALLÉGORIE.

VULCAIN, des bosquets de Paphos,  
Avait enlevé Dionée,  
Et dans les forges de Lemnos  
La retenait emprisonnée.  
Du plus fort le droit rigoureux  
Triompha de sa résistance :  
Un beau jour Vulcain fut heureux,  
Et l'Hymen reçut la naissance.  
L'Amour l'apprend : quel déplaisir !  
Un froid mortel vient le saisir ;

Le mal croît ; pour ses jours on tremble.  
 Ah ! dit Vénus, il en mourra ;  
 Je l'ai prévu ; ces enfans-là  
 Ne pourront jamais vivre ensemble.

Quand il est en santé , l'Amour  
 À l'avenir ne songe guères ;  
 Au moment de perdre le jour ,  
 Il veut mettre ordre à ses affaires.  
 Aussitôt on voit accourir  
 Le garde-note de Cythère.  
 Quel dieu pourra le secourir ?  
 C'en est fait , l'Amour va mourir ;  
 Il a fait venir un notaire.

Près de succomber à ses maux ,  
 L'Amour entr'ouvrant sa paupière ,  
 D'une voix mourante, en ces mots,  
 Dicte sa volonté dernière :

« Par le présent acte arrêté ,  
 » Consentí , revu , constaté ,  
 » Le tout dans la forme ordinaire ,  
 » J'établis la Fidélité  
 » Ma principale légataire ,  
 » Et je nomme la Volupté  
 » Exécuteur testamentaire.  
 » Je lègue au Plaisir mon berceau ,  
 » Mon patrimoine à l'Espérance ,

- » Mes ailes à la Jouissance,  
 » A la Discorde mon flambeau,  
 » A la Justice mon bandeau ;  
 » Et mes armes à l'Innocence ;  
 » Enfin, pour contenter les vœux  
 » Que je forme encor sur la terre,  
 » Je demande que le Mystère,  
 » Dans le fond d'un désert affreux,  
 » Cache ma tombe solitaire ;  
 » Que sur ce triste monument  
 » On grave pour tout ornement,  
 » Ces mots, en style lapidaire :  
 » *Ci-gît du monde le soutien,*  
 » *Le fléau, l'espoir ou l'envie,*  
 » *Le plus grand mal, le plus grand bien,*  
 » *Un ange, un monstre, un dieu, tout, rien*  
 » *Ci-gît l'Amour..... Adieu la vie ! »*

Il dit, et ferme ses beaux yeux.

Le soleil pâlit dans les cieux ;

Un voile épais couvre la terre ;

Le désespoir est dans Cythère,

Et du monde attristé, les dieux

Partagent la douleur amère ;

Enfin, dans les bras de sa mère,

Qui voudrait avec lui mourir,

L'Amour en accusant son frère,

Exhale son dernier soupir.

Dans des lieux stériles, agrestes,

Comme il l'a prescrit en mourant ,  
 Sur les bords glacés d'un torrent  
 On dépose ses tristes restes.  
 Là, les Jeux, les Graces en deuil,  
 De pleurs arrosant son cercueil,  
 Attendaient la troisième aurore.  
 Elle naît; spectacle enchanteur!  
 Ce n'est plus ce séjour d'horreur,  
 Ce désert que le ciel abhorre;  
 C'est un vallon chéri de Flore,  
 Où la rose qui vient d'éclorre,  
 Exhale ses douces odeurs,  
 Où la nature se décore  
 De fruits, de feuillage et de fleurs :  
 Tout croît, tout s'unit, tout fermente,  
 Tout s'embrace de feux nouveaux,  
 Et jusque dans le sein des eaux  
 Circule une sève brûlante.

Bientôt dans ce riant séjour,  
 Le plus doux miracle s'achève.  
 Un mirthe fleurit et s'élève  
 Sur cette tombe où fut l'Amour :  
 Sous son ombrage solitaire,  
 Daphnis et la jeune Glycère  
 Se livrent à d'aimables jeux ;  
 Dans l'innocence de leurs vœux,  
 Une ardeur plus vive, plus tendre,

De son charme vient les surprendre,  
 Et tout-à-coup au milieu d'eux  
 Un long soupir se fait entendre.  
 Quel enfant paraît à leurs yeux ?  
 C'est lui !... Qui pourrait s'y méprendre ?  
 C'est l'Amour ! Plus brillant , plus beau ,  
 Il sort de la nuit du tombeau.  
 Tel on voit l'oiseau d'Arabie ,  
 Au sein d'un bûcher parfumé ,  
 Puiser une nouvelle vie  
 Dans les feux qui l'ont consumé.

M. DE JOUY.

---

LE PRIX DE LA VIE.

LA vie est un pèlerinage ;  
 De son cours la rapidité,  
 Loin de m'alarmer , me soulage ;  
 Sa fin , lorsque j'en envisage  
 L'infailible nécessité,  
 Ne peut ébranler mon courage.  
 Brûlez de l'or empaqueté ,  
 Il n'en périt que l'emballage.

*Le Marquis* DE SAINT-AULAIRE.

## FRAGMENT

DU POÈME DES *Trois Règnes de la Nature*,

(Extrait du troisième chant.)

MALHEUR au bûcheron qui , revenant des bois ,  
Retourne sur le soir à ses rustiques toits !  
Il ne reconnaît plus le fleuve , la vallée :  
Sa vue est éblouie et son ame est troublée ;  
Il s'égare , il s'enfonce en de mouvans tombeaux.  
Dans un lointain obscur , à travers des rameaux ,  
Il croit voir sa cabane : A cette douce image ,  
Il rassemble sa force , excite son courage ;  
Mais , soudain dissipé , le fantôme trompeur ,  
Au lieu du toit chéri lui montre une vapeur !  
Il traverse en tremblant ces effroyables scènes ;  
Son œil y cherche en vain quelques traces humaines.  
Autour de lui des vents la colère mugit ,  
L'air siffle , le loup hurle , et l'ours affreux rugit ;  
Le jour meurt , la nuit vient ; des nuages plus sombres  
De moment en moment épaississent les ombres ,

Et son horreur ajoute à l'horreur du désert :  
 L'épouvante s'accroît , l'espérance se perd ;  
 Et l'effroi , qui déjà lui peint sa mort prochaine ,  
 Fait frémir chaque nerf , et court dans chaque veine.  
 Dans un sentier perfide il craint de s'engager ;  
 Il voit par-tout un piège et par-tout un danger ;  
 D'un terrain infidèle il peut être victime ;  
 Sous ses pas tout-à-coup peut s'ouvrir un abîme.  
 Peut-être un noir marais , recouvert de frimas ,  
 Sous leur tapis trompeur lui cache le trépas !  
 Il se peint un étang , un lac dont la surface  
 Couvre des flots bouillans sous sa voûte de glace ;  
 Un précipice affreux , des carrières sans fonds.  
 L'imagination dans ces goufres profonds  
 Déjà le précipite ; il tressaille , il s'arrête :  
 Devant lui le désert , et sur lui la tempête.  
 Enfin , tremblant de crainte , épuisé de vigueur ,  
 A côté d'un glaçon , il tombe de langueur.  
 En vain , en l'attendant , sa femme prévoyante ,  
 Prépare du sarment la flamme pétillante ,  
 Et de chauds vêtemens , et son sobre festin ;  
 Par ses touchans regrets le rappelant en vain ,  
 De ses enfans chéris la troupe aimable pleure ;  
 En vain , d'un air timide , entr'ouvrant leur demeure ,  
 Ils avancent la tête , et , le cherchant de l'œil ,  
 De frayeur et de froid frissonnent sur le seuil :  
 Sa femme , ses enfans , sa cabane chérie ,  
 Il ne les verra plus!..... Aux sources de la vie ,

Déjà du froid mortel le poison s'est glissé ;  
 Tous ses nerfs sont roidis , tout son sang sest glacé ;  
 Le malheureux expire , et le vent qui l'assiège  
 Ne bat plus qu'un cadavre étendu sur la neige.

M. DELILLE.

---

LA PETITE MAITRESSE ET LE PEINTRE.

JE viens à vous , monsieur , par-tout on vous renomme ;  
 Aussi pour mon projet faut-il un habile homme.

— Madame , épargnez-moi. — J'admire vos portraits :

Quelle vérité dans ces traits!...

Etes-vous de loisir ? Je veux me faire peindre.

— En Diane , en Vénus , en Flore ? — A votre choix.

— Sous votre forme , sans rien feindre ,

Trop heureux de saisir les charmes que je vois !

— Ah ! ne me flattez point ; faites-moi ressemblante.

Je vais vous parler franchement :

Ce portrait est.... pour un amant ;

Rendez-moi donc , là , bien frappante :

Mais que de mon mari ce portrait cependant

Ne soit pas reconnu , dans un cas d'accident.

M. GUICHARD.

ÉPITRE A M<sup>me</sup> ADÈLE \*\*\*,

POUR L'INVITER A SE JETER DANS LA MÉLANCOLIE.

Vous avez tous les dons pour plaire ;  
 Esprit, raison, grace, beauté ;  
 On vante votre caractère,  
 Et l'on aime votre bonté.  
 Mais, hélas ! pour être accomplie,  
 Il vous manque une qualité ;  
 La divine mélancolie,  
 Dont le charme fut si vanté (1),  
 Sur votre cœur n'a point d'empire ;  
 Vous vous laissez un peu séduire  
 Par les charmes de la gaîté ;  
 Puisqu'enfin il faut vous le dire ,

---

(1) On ne parle point de la Mélancolie chantée par MM. Delille, La Harpe et Legouvé : celle-là est trop simple pour attirer nos regards ; la Mélancolie célébrée dans cette Epître est au sentiment connu jusqu'ici, ce que le mélodrame est aux tragédies de Racine. Cela suffit, je crois, pour lui obtenir de nombreux partisans dans le siècle où nous sommes.

Parfois on vous surprend à rire ,  
Et c'est très-mal , en vérité.

Chez notre nation légère ,  
Je sais qu'on a ri quelquefois ;  
Je me souviens que le parterre  
Riait aux pièces de Molière ;  
On riait chez l'humble bourgeois ,  
On riait même chez les rois ;  
Mais on a changé de méthode ,  
Et nos romanciers favoris  
Viennent de mettre dans Paris  
La Mélancolie à la mode.  
J'ai vu planer sur nos salons  
L'ombre du triste Jérémie ;  
La vive joie en est bannie ,  
On y pleure même en chansons ;  
C'est par-là que notre âge brille ;  
Le *spleen* fait par-tout des progrès ;  
On ne rit plus qu'à la Courtille  
Et chez les bourgeois du Marais.

Un cœur vraiment mélancolique  
Est un trésor bien précieux.  
D'être tendre et bon on se pique ;  
A verser des pleurs on s'applique ,  
C'est un état délicieux.  
Si parfois l'amitié murmure ,

Si l'on aime peu ses amis ,  
 Du genre humain l'on est épris  
 Et l'on adore la nature.  
 On peut bien n'être pas ému  
 Des maux de sa propre famille ;  
 Mais par la nature vaincu ,  
 On pleure sur une chenille (1) ;  
 C'est le comble de la vertu.

Vous avez vu d'une fontaine  
 S'écouler l'onde d'un ruisseau ;  
 La nymphe en sa marche incertaine,  
 Lentement, sur la molle arène,  
 Roule le cristal de son eau,  
 Sans savoir où son cours la mène.  
 Ainsi d'un air triste et dolent,  
 La sensible Mélancolie

---

(1) On s'intéresse bien moins à l'homme qu'aux animaux. Un écrivain moderne les appelle ses frères ; il a découvert qu'une fourmi bien élevée avait plus d'esprit qu'une fille de douze ans. Les chenilles ont aussi leurs qualités. D'après cela, que doit-on penser des circulaires du ministre de l'intérieur, qui ordonne aux agriculteurs de tuer ces intéressans animaux, et donne ainsi, de sang-froid, le signal d'une véritable Saint-Barthélemi dans nos jardins et nos vergers ?

Cède à son génie indolent ,  
 Et dans sa vague rêverie ,  
 Marche sans but et sans dessein ;  
 Heureuse si dans son chemin ,  
 Au sein d'une verte prairie ,  
 Elle rencontre *un beau chagrin* (1).  
 Elle aime les vaines alarmes ;  
 Son ombre la remplit d'effroi :  
 Souvent sans trop savoir pourquoi ,  
 Elle verse un torrent de larmes ;  
 Aimable Adèle , croyez-moi ,  
 Montrez-vous sensible à ses charmes ,  
 Et vivez sous sa douce loi.

La voilà qui paraît dans l'ombre ,  
 Portant un cyprès à la main ;  
 Son teint est pâle , son air sombre ,  
 Ses bras sont croisés sur son sein ;  
 Fidelle aux lois qu'elle s'impose ,  
 Poussant des soupirs , des sanglots ,  
 Elle pleure sur des tombeaux  
 Où nulle cendre ne repose.  
 Vers vous elle porte ses pas :

---

(1) On demandait à une femme ce qu'elle regrettait le plus de sa jeunesse : *Un beau chagrin*, dit-elle , *dans une prairie*. Ce mot a été cité très-souvent , et je ne doute pas qu'il ne soit entendu par les amateurs.

Comme elle est tendre, affectueuse !  
 Elle va tomber dans vos bras ;  
 Mais toujours distraite et rêveuse ,  
 Elle ne vous apperçoit pas.  
 Les grandes et vastes pensées  
 Sur son front paraissent tracées,  
 Mais , sous cet austère maintien ,  
 Souvent elle ne pense à rien.  
 Son œil au ciel cherche la lune ,  
 Et craint d'y rencontrer le jour ;  
 L'aspect du plaisir l'importune ;  
 Les noirs soucis forment sa cour.  
 Toujours à la tristesse en proie,  
 Ses beaux jours sont des jours de deuil ;  
 Le bonheur est son grand écueil ,  
 Et son grand fléau , c'est la joie.

L'ennui l'accompagne , dit-on ,  
 Mais dans la bonne compagnie  
 On aime son triste génie ;  
 Et pour paraître du bon ton  
 Il faut bien parfois qu'on s'ennuie.  
 Charmante Adèle, abjurez donc  
 Cette aimable et douce folie ,  
 Qui ne sied plus même à Thalie,  
 Et qui , pour plus d'une raison ,  
 Parmi nous n'est plus de saison.  
 A la tendre Mélancolie

Abandonnez vos plus beaux jours.  
 Que des fleurs de la pâle Automne  
 Votre jeune front se couronne,  
 Et prête son deuil aux Amours.  
 Evitez toujours la présence  
 Des gens soupçonnés d'être heureux ;  
 Gardez un lugubre silence  
 Au milieu d'un cercle joyeux ;  
 Ne vous abaissez point à lire  
 Une histoire , un conte amusant ;  
 Et gardez-vous sur-tout de rire  
 De quelque chose de plaisant.  
 Dans votre sombre rêverie  
 Ne voyez jamais rien en beau ,  
 Et soyez , on vous en supplie ,  
 Triste comme un roman nouveau.  
 Dans les lieux les plus solitaires  
 De mille maux imaginaires  
 Plaignez-vous sans cesse aux échos ;  
 Avec nos romanciers célèbres  
 Egarez-vous dans les tombeaux ,  
 Parmi des fantômes funèbres ;  
 Enfoncez-vous dans les ténèbres.  
 Pour les cœurs à grands sentimens  
 Les tableaux les plus effrayans  
 Ont des beautés que rien n'efface ;  
 La mort même n'est pas sans grace ,  
 Et les fantômes sont charmans.

Votre teint sera pâle et blême ;  
Vous serez un spectre vous-même ;  
Vous aurez l'air d'un revenant  
Echappé d'un drame allemand.  
Vous voyant ainsi corrigée ,  
On dira : « Comme elle est changée !  
» Elle est changée à faire peur ,  
» Ce qui lui fait beaucoup d'honneur .  
» Du bon ton elle est le modèle ;  
» Graces à la mode nouvelle ,  
» Les ris , les jeux loin d'elle ont fui ;  
» Et , telle est la métamorphose  
» Que nos romanciers d'aujourd'hui  
» Pourront en faire quelque chose. »

M. MICHAUD.

---

SERMENS D'AMOUR.

POURQUOI faut-il , disait hier Zulma ,  
Qu'amant heureux devienne amant volage !  
Le mien me fuit : l'Amour qui l'enflamma  
S'en est allé , plus léger qu'un nuage .  
De son bonheur quand l'ingrat fut certain ,  
A ses regards je cessai d'être belle .  
Il me jurait une ardeur éternelle . . . .  
L'éternité ne dura qu'un matin .

M. MILLEVOYE.

STANCES.

SI, près de celle que j'adore,  
J'ai souvent chanté mon bonheur,  
Par des sons plus touchans encore  
Puissé-je exprimer ma douleur!

Toi, dont la bonté, la tendresse  
Égalent celle des Amours;  
Toi, dont la main enchanteresse  
Serre mes chaînes tous les jours;

Que ne vois-tu couler mes larmes!  
Ces vers en sont presque effacés,  
Mais ils en auraient moins de charmes  
Si ma main les eût mieux tracés.

Les traits de cette main tremblante  
Seront déchiffrés tour à tour;  
Rien n'échappe aux yeux d'une amante  
Qui lit au flambeau de l'Amour.

Ton amant loin de toi soupire,  
Tandis que Paris enchanté

T'écoute, et tous les jours admire  
Et tes talens et ta beauté.

Le triste joug dont la fortune  
M'accable et m'impose la loi,  
Ces vains honneurs, tout m'importune;  
Je ne lui demandais que toi.

C'est en vain pour moi que l'aurore  
Du Soleil hâte le retour;  
Je ne dois point te voir encore,  
Je desire la fin du jour.

Toute la nature en silence  
N'offre qu'un désert à mes yeux.  
Et les oiseaux en ton absence  
N'ont plus de chants harmonieux.

Quelquefois couronné de lierre,  
De Silène le nourrisson,  
M'agace, me présente un verre;  
Et me demande une chanson :

Mais du tendre amant de Délie  
Ma voix a perdu les accens;  
Et du triste amant de Julie  
J'imite les tons languissans.

Pour éviter les jours de fête  
 Je voudrais fuir dans les forêts;  
 Je ne couronne plus ma tête  
 Que de soucis et de cyprès.

En vain je voudrais à l'étude  
 Pouvoir donner quelques momens;  
 L'esprit a trop d'inquiétude,  
 Et le cœur trop de sentimens.

Souvent sans dessein et sans guide  
 Je m'égare au fond des vallons;  
 Là de Maupertuis et d'Euclide  
 Je veux répéter les leçons.

Je passe en ces sombres demeures  
 Le jour sans m'en appercevoir,  
 Et n'y calcule que les heures  
 Que je dois passer sans te voir.

La nuit, dans cet espace immense  
 Que Newton soumit à sa loi,  
 Je n'observe que la distance  
 Dont je suis éloigné de toi.

Lorsque de l'aurore naissante  
 J'apperçois le doux incarnat,

A mon esprit toujours présente  
Ton image en ternit l'éclat.

Mon ame abusée et ravie  
Croît ainsi presser mon retour ;  
Dans tous les instans de ma vie  
Tout se rapporte à mon amour.

*Le Comte DE TRESSAN.*

---

ÉPIGRAMME.

PAR le démon de la dramaturgie,  
Ce fanatique au théâtre agrégé,  
Par l'ignorance en Corneille érigé ;  
Vingt et vingt fois du sifflet affligé,  
De désespoir s'est noyé dans la Loire :  
Sa tragédie a pourtant eu la gloire  
De voir deux yeux de larmes l'honorer ;  
Car s'il n'a fait pleurer son auditoire,  
Son auditoire au moins l'a fait pleurer.

J. - B. ROUSSEAU.

## LE DÉPIT DU POÈTE.

A MON AMI M\*\*\*.

OUI, je crois que le Dieu qui devait m'inspirer  
 Se fait un jeu malin de me désespérer.  
 Quand d'un mot expressif le sens marque la place  
 La césure le gêne, ou la rime le chasse ;  
 Si plus heureux enfin la rime lui sourit  
 La raison importune est là qui le proscrit.  
 Ainsi dans ces travaux consumant mes journées,  
 Faut-il troubler le cours de mes jeunes années,  
 Pour qu'un pédant, coiffé d'un bonnet doctoral,  
 En école pour moi transforme son journal,  
 Et la fêrule en main gourmande mon audace !  
 Non ! qu'un autre à ce prix gravisse le Parnasse ;  
 Je renonce aux attraits d'un vain amusement  
 Qui d'un léger plaisir me fait un long tourment.

Te l'avouerai-je, ami ? séduit par ton exemple,  
 J'ai cru que l'avenir allait m'ouvrir son temple,  
 Et, comptant mes succès par tes succès divers,  
 Je couronnais mon front de lauriers toujours verts.  
 Insensé ! Que pouvait une ardeur inutile ?

Patrocle fut vaincu sous les armes d'Achille.  
 Près de l'Hysope on voit croître le chêne altier,  
 Et la ronce se traîne à côté du laurier.

Heureux si moins épris de ces doctes chimères,  
 Je cultivais le champs que m'ont laissé mes pères !  
 Là goûtant dans la paix un facile bonheur,  
 Et partageant les soins du simple laboureur,  
 Son champêtre repas, ses travaux domestiques,  
 J'aurais et ses plaisirs, et ses vertus antiques.  
 Hélas ! dans ces momens de frivoles erreurs,  
 Je regrette à la fois mon village et ses mœurs.  
 Beau ciel qui me vis naître, ô ma douce patrie !  
 Loin de tes bords chéris dois-je finir ma vie ?  
 Trop heureux le mortel qui bornant ses souhaits  
 Pour des plaisirs trompeurs ne te quitta jamais !  
 Ton soleil le réchauffe à son heure dernière,  
 Et ton sein maternel recueille sa poussière.

Quelquefois, il est vrai, loin du monde et du bruit,  
 Dans un hameau voisin par l'amitié conduit,  
 Je cherche le repos au sein de la campagne ;  
 Mais le démon des vers malgré moi m'accompagne.  
 Si je veux, devantant les premiers feux du jour,  
 De l'astre matinal saluer le retour,  
 Seul, un livre à la main, je marche dans la plaine :  
 Aussitôt une églogue, une épître, une scène  
 M'occupent à la fois : c'est en vain qu'à mes yeux

Phébus a fait briller son disque radieux.  
 A ses premiers rayons la nature s'éveille :  
 Mais il échauffe en vain mon esprit qui sommeille,  
 Et souvent il atteint le milieu de son cours  
 Que je poursuis encore un mot qui fuit toujours.

Enfin l'ombre des bois s'allonge dans la plaine,  
 Et la nuit à pas lents au château me ramène.  
 J'entre encore agité par le démon des vers,  
 Distract , ne répondant qu'un mot, et de travers.  
 Je parle de morale à la coquette Orphise,  
 D'honneur au riche Orgon , de pudeur à Céphise,  
 Et je vois mes acteurs avec juste raison  
 Sourire , et s'étonner de ma distraction.

Cependant de la nuit l'étoile avant courrière  
 Vers le sommet des cieus fait briller sa lumière :  
 Je m'apprête à jouir des douceurs du repos ;  
 Mais Morphée à mes yeux refuse ses pavots :  
 Je veille, je pâlis sur un mot qui me blesse,  
 Plus tourmenté cent fois que l'antique prêtresse  
 Qui , les cheveux épars et d'un œil égaré ,  
 S'agite en frémissant sur le trépied sacré,  
 Et , maudissant les dieux dans son fougoux délire ,  
 Exhale en longs efforts le démon qui l'inspire.

Ah ! j'ai vu mon erreur ; le prestige est détruit.  
 Nautonier imprudent par le malheur instruit ,

Je regagne le port , et calme après l'orage  
 J'arrache aux flots émus les débris du naufrage.  
 Qu'un autre , caressant un chimérique espoir ,  
 Zoïle par humeur , ou flatteur par devoir ,  
 Immole son repos et consacre sa vie  
 Au bonheur d'exciter ou la haine , ou l'envie ,  
 Pour moi qui de ces biens connais enfin le prix ,  
 Je renonce aux honneurs dont je fus trop épris.  
 Adieu , docte Apollon , et vous chastes déesses !  
 Gardez de vos lauriers les trompeuses promesses :  
 C'en est fait , vos trésors me sont offerts en vain.  
 Pour la dernière fois , adieu... jusqu'à demain !

M. JUSTIN.

---

ÉPITAPHE DE L'AMOUR.

CI-GÎT Amour , qui bien aimer faisait ;  
 Les faux amans l'ont jeté hors de vie :  
 Amour vivant n'est rien que tromperie ;  
 Pour franc Amour priez Dieu , s'il vous plaît.

THIBAUT, *Comte de Champagne,*  
*poète du 13<sup>e</sup> siècle.*

## FRAGMENS

DU POÈME DE RHULIÈRES, intitulé *les Jeux de Mains*.

(On remarque particulièrement dans ce poème des peintures de mœurs finement tracées. Telle est entr'autres cette apostrophe à la Décence :)

O DÉCENCE ! c'est toi qui gouvernes Paris,  
 Capricieuse arbitre et des pleurs et des ris,  
 Souvent prude, souvent aussi plus indulgente,  
 Sous les frêles réseaux d'une gaze changeante,  
 Ne voilant presque rien, laissant voir ton sein nu,  
 Mais tenant à la main un masque de vertu.

(Le morceau suivant n'a pas moins d'agrément et de vérité. Artémise s'est légèrement frappée contre l'angle d'un vase rempli d'eau glacée, que Corine menaçait de répandre sur elle.)

Tous les jeux sont finis ; tous les combats cessés :  
 On ne sait un moment qui des deux est atteinte ;  
 Une égale douleur sur leur front était peinte.  
 Mais Artémise court en face d'un miroir ;

Son premier mouvement fut le soin de se voir  
 Et, de sa pâleur même encor plus alarmée,  
 Aux bras de son amie elle tombe pâmée.  
 Vingt sonnettes alors, précipitant leur son,  
 Font retentir l'effroi dans toute la maison;  
 Et cent voix, parvenant aux chambres éloignées,  
 Appellent à grands cris ses femmes étonnées,  
 Qui, laissant lentement leur souper commencé,  
 Savent, en arrivant, prendre un air empressé.  
 Lise vient en courant, Lise adroite et gentille,  
 A qui Minerve même a laissé son aiguille;  
 Et la vieille Manon qui souffle en la suivant,  
 Qu'Artémise auprès d'elle avait même au couvent;  
 Qui dit, en conseillant ce qu'on doit dire ou taire :  
 « Je connais bien madame », et ne la connaît guère;  
 Sert encor par honneur, n'a ni talent ni goût,  
 Et toujours s'empressant, nuit et déplaît en tout;  
 Esther qui la suivait, et qui l'a devancée,  
 Par les graces instruite et sans cesse exercée,  
 Des moins souples cheveux sait varier le tour,  
 Suivant l'intention, l'humeur, le ton du jour,  
 Met l'adresse aux billets, suit madame aux campagnes,  
 Détestée en secret de toutes ses compagnes.

(Rulhière avait un talent particulier pour tracer les portraits; aussi les a-t-il prodigués dans ses ouvrages historiques. Il n'en est pas plus avare dans ce petit

poème, et il n'y réussit pas moins, témoin, entr'autres, celui du vieux Dimas, l'un de ses héros.)

Dimas, jeune autrefois, dans une cour blasée,  
 Joignit au ton dévôt une importance aisée,  
 Devint, sous la régence, un honnête vaurien;  
 Changé comme son siècle, en ce temps il n'est rien;  
 Et, toujours gouverné par nos airs incommodes,  
 A pris, quitté, repris plus de deux mille modes.  
 Vingt régnes de beautés célèbres à la cour,  
 L'ont vu redevenir vingt fois l'homme du jour;  
 Et, discret confident des plus tendres mystères,  
 Il sait de tout son temps les véritables pères.

197

198

200

### RÉPONSE D'UN ABBÉ,

A DES DAMES QUI LUI DEMANDAIENT UNE DÉFINITION  
 DE LA FEMME.

202

PEUT-ON me demander ce que c'est qu'une femme,  
 A moi dont le destin est d'ignorer l'amour?  
 D'un aveugle affligé vous déchireriez l'ame,  
 Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour.

204

SABATIER DE CASTRES.

## LE MASQUE ET LE MIROIR.

FABLE.

**E**N ces jours où Momus agitant les grelots  
 Du sceptre de la folie,  
 Par maints déguisemens, scènes, joyeux propos,  
 Fait régner la gaité, la piquante saillie,  
 Où tous ont de l'esprit, souvent même les sots ;  
 Places sur la même toilette,  
 En attendant le bal que pour le soir  
 L'élégante Florise apprête,  
 Un jour le Masque et le Miroir  
 Causaient : Mon cher voisin, à ce que je puis voir,  
 Dit le Masque, aujourd'hui les honneurs de la fête  
 Me sont réservés ; et pour toi,  
 Préparer mes succès est ton unique emploi.  
 — D'accord, mais attendons la fin de l'aventure ;  
 Dit le Miroir : du temps en sa rapidité  
 Pour moi, l'ami de la beauté,  
 Toujours vrai, toujours consulté,  
 Je ne redoute point l'injure ;  
 Mais toi, dans la prospérité,  
 Crains le moment où l'imposture  
 Fera place à la vérité.

M. DE PIOGER.

## LE SORT DES FLEURS.

LA Fleur printanière  
Qui naît la première,  
Au premier beau jour,  
Tant qu'elle est nouvelle,  
Voit Zéphir près d'elle  
Soupirer l'amour ;  
Mais par la rosée,  
Qu'une autre arrosée  
Vienne à s'entr'ouvrir ;  
Dès que sur sa tige  
Ce Dieu qui voltige  
L'aperçoit fleurir,  
La Fleur printanière,  
Qui fut la première  
Éclore en ce jour,  
A la plus nouvelle  
Voir Zéphir loin d'elle  
Porter son amour.

*Le Marquis DE PESAY.*

---

LE CHOIX DU PLUS TENDRE.

DIZAIN,

TROIS pastoureaux se racontaient leurs goûts  
Sur le baiser. Lubin, d'un ton folâtre :  
« Pour moi, la bouche est ce que j'idolâtre ;  
» C'est du baiser le trône le plus doux ;  
» J'en fais l'aveu. » — « Sein de rose et d'albâtre,  
» Disait Myrtil, a pour moi plus d'appas. »  
« — Moi, j'aime mieux, dit à son tour Lycas,  
» Simple baiser sur la main que j'adore ;  
» Car c'est, hélas ! de tous ceux que j'implore  
» Le seul qu'Églé ne me refuse pas.

M. MILLEVOYE.

---

QUATRAIN,

COMPTER sur le savoir, *c'est compter sans son hôte*,  
L'intrigue envahit tout, tout jusqu'à la vertu ;  
Et quand l'*aisance* obtient ce qu'*au besoin* l'on ôte,  
Quel courage, grands dieux ! n'en serait abattu ?

M. GUICHARD.

STANCES,

IMITÉES D'HORACE.

POSTHUMUS, posthumus ! le temps fuit. Au trépas  
Les pieuses vertus ne nous raviront pas.  
Quand tes prodigues mains d'une triple hécatombe  
Chargeraient tous les jours l'autel du Dieu des morts,  
Nous ne saurions tromper, malgré nos longs efforts,  
Ni la vieillesse, ni la tombe.

Nous devons tôt ou tard passer à notre tour  
Ce fleuve de la mort qu'on passe sans retour.  
Les pâtres et les rois, dans la même nacelle,  
Aborderont ensemble au lugubre séjour  
Où Sysiphe gémit, où Tytie au vautour  
Offre sa blessure immortelle.

Cet asyle, ces champs, ces paisibles bosquets,  
Posthumus, il faudra les quitter pour jamais ;  
Il faudra délaissér cette épouse adorable . . .  
Des arbres dont ta main ombragea ton réduit,  
Le seul cyprès suivra dans l'éternelle nuit  
Son maître, hélas ! trop peu durable.

PLACET

PRÉSENTÉ PAR UN OFFICIER DE MARINE , A M. LE COMTE  
DE PONTCHARTRAIN, POUR OBTENIR LE COMMANDEMENT  
D'UNE FRÉGATE.

Ou *la Gaillarde*, ou *la Badine* ,  
Ou *l'Alcyon* ; en voilà trois.  
Il faut , seigneur , que votre choix  
En peu de temps se détermine ;  
Mais à l'humeur qui vous domine  
Assez aisément je prévois  
Que j'aurai de vous *la Badine*.  
Si *la Badine* toutefois  
Était une jeune blondine ,  
Ou brunette à joli minois ,  
Piquante , vive , un peu mutine ,  
Fringante jusqu'au bout des doigts ,  
Vous ne seriez pas si courtois  
Que de m'accorder *la Badine* ,  
Et jamais je n'en tâterais ;  
Ains vous iriez à la sourdine ,  
Oubliant les sacs et les lois ,  
Et toute autre bonne doctrine ,  
En badinant prendre les droits  
Que donne une ardeur libertine ,

Dans le temps où l'ombre et Cypris  
 Favorise les doux exploits  
 Auxquels la jeunesse est encline.  
 Mais non, seigneur, cette *Badine*,  
 Dont l'amour me met aux abois,  
 Ce n'est point ce qu'on s'imagine,  
 C'est, ou je me donne cent fois  
 Au noir mari de Proserpine,  
 Ou bien au diable en bon français;  
 C'est une certaine machine  
 Faite communément de bois,  
 Qui vogue sur l'onde marine,  
 Qui brise, fracasse, extermine,  
 Et souffle comme petits pois  
 Les enfans d'une coulevrine.  
 Qu'il ferait beau voir ma *Badine*  
 En se jouant prendre un Anglais,  
 Qui soudain prendrait une mine  
 Sérieuse et même chagrine,  
 Et se plaindrait en son patois  
 Que semblable jeu le ruine!  
 Seigneur, écoutez donc ma voix :  
 Ainsi par la grace divine,  
 Ou celle du plus grand des rois,  
 Puisse la mer qu'on vous destine (1)

---

(1) M. de Pontchartrain, alors conseiller au parlement, fut depuis ministre de la marine.

Vous obéir en peu de mois ,  
Depuis les bords de Palestine  
Jusqu'aux rivages Iroquois.

FONTENELLE.

ALLÉGORIE,

COMPOSÉE AVANT QUE D'ALLER A L'ÉCHAFAUD ,  
SOUS LE RÈGNE DE LA TERREUR.

LA fleur , laissant tomber sa tête languissante ,  
Semble dire au zéphir : pourquoi m'éveilles-tu ?

Zéphir , ta faveur bienfaisante

Ne rendra pas la vie à mon front abattu ;

Je languis : le matin à ma tige épuisée

Apporte vainement le tribut de ses pleurs ,

Et les bienfaits de la rosée

Ne ranimeront point l'éclat de mes couleurs.

Il approche , le noir orage !

Sous l'effort ennemi d'un souffle détesté ,

Je verrai périr mon feuillage.

Demain le voyageur témoin de ma beauté ,

De ma beauté sitôt flétrie !

Viendra pour me revoir ; ô regrets superflus !

Il viendra , mais dans la prairie

Ses yeux ne me trouveront plus.

TRUDAINE DE LA SABLIERE.

## POUR LA FÊTE D'UN AMI,

## LE JOUR DE SAINT-JOSEPH.

PRENDS un rosaire , ami Phébus,  
Change ta Chlamyde en soutane,  
Ou sans appel on te condamne  
Pour crime de lèze-oremus.  
Aussi, d'un ton plus raisonnable,  
Rimant avec componction ,  
Je vais pour un Joseph aimable  
Saintement déployer , à table,  
Ma dévote érudition.

Certain Joseph à barbe grise,  
Perle antique des bons maris,  
Céda son épouse soumise,  
A certain ange , au doux souris,  
Qui la trouvait fort à sa guise;  
Aurait-on mieux fait à Paris ?  
De votre compagne chérie  
Si pourtant Marie avait eu  
Les graces , l'esprit , la vertu,  
Joseph n'eût point cédé Marie  
Comme le doyen des nigauds ;

Et Gabriel, je vous le jure,  
Ange un peu fat de sa nature,  
En était pour ses madrigaux.

Dans la légende on préconise  
L'autre Joseph. N'oublions pas.  
Cet Hypolite de l'église,  
Dont la chasteté scandalise  
Quelques païennes d'ici-bas.  
Par ses frères, maudite engeance,  
Un beau jour au milieu des champs,  
Il fut jeté sans connaissance,  
Mis au rabais par des marchands....  
O temps d'hébraïque innocence,  
Que vos souvenirs sont touchans !  
Une famille un peu plus tendre  
Fête le Joseph d'aujourd'hui :  
Ses amis au lieu de le vendre  
Eux-mêmes se vendraient pour lui.

M. M.

---

SILENCE D'OBLIGATION EN AMOUR.

NE nommez point votre conquête,  
Amans heureux et délicats,  
Pour elle quand elle est honnête,  
Pour vous quand elle ne l'est pas.

M. GUICHARD.

LE CRIME ET LE CHÂTIMENT,

FABLE, IMITÉE DE L'ALLEMAND.

PAR le monde voyageant,  
Sur la route à chaque instant,  
Le crime allait recrutant ;  
D'un pied et d'autre clopant,  
Un boiteux est à sa suite :  
Le Crime se retournant  
Reconnaît le Châtiment.  
— Ami, dit-il, mais vraiment,  
Si tu vas toujours courant  
De la sorte, par la fuite  
On ne peut facilement  
Échapper à ta poursuite.  
— Ris de mon retardement,  
Tu triomphe vainement,  
Répondit le Châtiment :  
Il suffit que je te suive.  
Pour atteindre le méchant,  
Il est vrai que trop souvent  
J'arrive tard, mais j'arrive.

M. DE PIOGER.

IL EST PARTI.

ROMANCE.

IL est parti l'objet de mon amour !  
Je ne puis plus lui parler ni l'entendre ;  
Mon triste cœur , gémissant tout le jour ,  
N'a même plus la douceur de l'attendre :  
Il est parti.

Il est parti le charme de mes jours !  
Point de remède aux douleurs que j'éprouve ;  
Il n'est plus là , je le cherche toujours ;  
Mais je le cherche , et jamais ne le trouve :  
Il est parti.

Il est parti : je frémis d'y penser.  
Rêvant à lui , quand parfois je sommeille ,  
Je crois le voir , sur mon sein le presser ;  
Mais aussi-tôt que le plaisir m'éveille....  
Il est parti.

Il est parti : reviendra-t-il constant ?  
Moi , je veux être et constante et fidelle ;  
Si doux propos me courtise un instant ,  
Je répondrai : j'ai cessé d'être belle....  
Il est parti.

M. M.

VERS

ADRESSÉS A M. GASTON, OFFICIER DE CHASSEURS, QUI  
AVAIT ÉCRIT UNE ÉPÎTRE SOUS LE NOM DU PÈRE  
VENANCE, CAPUCIN.

SALUT à vous, mon secrétaire !  
Vaillant et tendre tour-à-tour ;  
Sachez vous battre, aimer et plaire,  
Et sous le feutre d'un Pandour  
Voler des baisers à Glycère ;  
Vous êtes né pour la gloire et l'amour.  
Mais croyez-vous qu'un jeune solitaire  
Puisse aller au sacré vallon  
Faire sa cour au dieu qu'on y révère,  
Et surmonter son capuchon  
Du myrthe qu'on cueille à Cythère,  
Ou du chapeau d'Anacréon ?

Si dans le boudoir de Sophie  
Quelque damné voluptueux  
Chante l'amour et la folie ;  
Sourcil bien noir, bouche jolie,  
Souris fripon.... voilà ses Dieux.

Mais moi ! voyez quelle chimère !  
Traînant la chaîne de mes jours  
Sous le froc de célibataire,  
Le flambeau même des amours  
N'est qu'une torche funéraire,  
Et sa triste lueur n'éclaire  
Que le sombre abîme où je cours.

Il n'est donc plus pour moi de ces tendres mystères  
Donnant un prix même aux plaisirs !...  
Je ne vois plus ces danses si légères  
Où le souffle d'un doux zéphyr  
Faisait rougir les modestes bergères.  
Tout fuit... et je ne puis, au gré de mon desir,  
Remplacer le bonheur par d'aimables chimères.  
Sur un sofa je vois la volupté,  
De mes transports malignement sourire.  
C'est sous les yeux de sa Thémire  
Que Gentil-Bernard a chanté  
Le dieu charmant qui vous inspire;  
C'était pour plaire à la beauté  
Que Tibulle montait sa lyre,  
Et lorsque le doigt de la mort  
Pressait sa paupière affaiblie,  
Tibulle languissant, par un dernier effort,  
D'un regard prolongé fixait encor Délie.  
Dans le boudoir, comme au sacré vallon,  
Charmez et célébrez les belles.

Apollon, il est vrai, rencontra des cruelles,  
Mais sous le casque d'un dragon  
Il aurait su triompher d'elles.

*Le père VENANCE-DOUGADOZ.*

---

### BOUTS-RIMÉS

PROPOSÉS PAR TROIS DAMES.

Si bien placé par la....*fortune*,  
Entre vous trois mon choix serait....*douteux* ;  
Je ne pourrais en choisir....*une*,  
Sans regretter d'en laisser....*deux*.

---

### LES DEUX ROSES.

IMITATION DE MURET.

Pour toi, Daphné, ces fleurs viennent d'éclorre ;  
Vois, l'une est blanche, et l'autre se colore  
D'un vif éclat : l'une peint ma pâleur,  
L'autre mes feux ; toutes deux mon malheur.

## A UNE DUÈGNE.

IMPITOYABLE sentinelle ,  
 Dont la surveillance éternelle  
 Enlève Julie à mes vœux ;  
 Antique et grave douairière ,  
 Mettrez-vous toujours pour barrière  
 Un demi-siècle entre nous deux ?  
 Trêve , trêve , je vous supplie ;  
 De ce joug triste et rigoureux  
 Cessez d'accabler ma Julie :  
 Pardonnez-lui d'être jolie ,  
 Pardonnez-moi d'être amoureux.  
 Pour mon bonheur , pour votre gloire ,  
 N'empoisonnez plus nos instans ,  
 Et cherchez dans votre mémoire  
 Si vous n'avez pas eu vingt ans....  
 Je vous parle là de long-temps :  
 Car , soit dit sans nulle épigramme ,  
 Celle qui règne sur mon ame  
 Ne voyait pas encor le jour ,  
 Qué déjà vous aviez , madame ,  
 Ressenti la pudique flamme  
 De cinq à six *premier amour*.  
 Permettez que l'on ait son tour.

Quant à votre sagesse austère ,  
J'en suis pleinement convaincu :  
Vos traits et votre baptistaire  
Sont garans de votre vertu.  
Cet aveu sans doute vous blesse ?  
Allons, reprenez le repos ;  
De ce qu'on doit à la vieillesse,  
Je me souviens fort à propos.  
Quelle rage aussi vous consume ?  
Pensez-vous par ce vain détour  
Éteindre le flambeau d'amour ?  
Plus on souffle , plus il s'allume.  
Peut-être enfin , tout bien compté ,  
Je dois bénir votre furie ;  
Peut-être de la volupté  
Elle avance l'heure chérie.  
Quand par un limon infecté,  
Aux bords d'une fraîche prairie,  
Le voyageur est arrêté ,  
Trompant la barrière jalouse ,  
Il la franchit d'un pied certain ,  
Et sur la riante pelouse  
Va cueillir la fleur du matin.

## LE ROSSIGNOL ET LE CORBEAU.

## FABLE.

UN Rossignol chantait , quand l'écho , qui répète  
 De ses brillans accords l'accent mélodieux ,  
 Lui suscite un rival. Qui ? Pinçon ou Fauvette ?  
 Non , mais certain Corbeau , bien fier , bien envieux.  
 D'un dur croassement l'octave déchirante  
 Percée à peine les airs , qu'aussitôt maints oiseaux  
 Le Geai même , enfin tous jusqu'aux moindres Moineaux ,  
 S'unissent pour siffler cette voix discordante.  
 Sifflé , non corrigé , très-ignorant sur-tout ,  
 Notre rude chanteur , de sa mésaventure  
 Accusant à la fois envie et mauvais goût ,  
 Du talent méconnu prétend venger l'injure.

Parmi ses bruyans compagnons  
 Il va se démenant , il intrigue , il cabale.

« Sans délai , frères , unissons ,  
 Dit-il , tous nos moyens. Eh quoi ! nous souffririons ,  
 A la honte des arts , un aussi grand scandale ! »  
 Lors , tous de s'escrimer : l'effroyable concert ,  
 Digne œuvre d'une telle engeance ,

Ravit notre Corbeau , qui , triomphant et fier ,  
Bat de l'aile , applaudit au fruit de sa vengeance.

« Bravo ! bravo ! courage , mes amis !

Par un de ces succès que je ne puis comprendre ,  
Mon rival , j'en conviens , charme les ennemis :  
Mais faisons tant de bruit qu'on ne puisse l'entendre. »

M. DE PIOGER.

---

CHANSON.

L'EXCÈS de la délicatesse  
Est le poison de la tendresse ;  
Il faut de la crédulité.

Un amant nous jure  
Que de nous il est enchanté :

Fût-ce une imposture ,  
Croyons qu'il dit la vérité.

De s'y trop bien connaître

Il est souvent fâcheux :

Se croire heureux

N'est-ce pas l'être ?

RENÉ LESAGE.

LA GOUTTE D'EAU.

FABLE.

UN jour la Goutte d'Eau , dit un auteur persan ,  
Par l'effet de son poids , échappée au nuage ,  
Et tombée au milieu des eaux de l'Océan ,  
En soupirant se tint à peu près ce langage :  
« Dans cette immensité , que vais-je devenir ?  
Que j'ai pitié de moi ! que je suis peu de chose !  
Encor si j'avais pu tomber sur une rose ,

L'humecter , l'aider à fleurir ;

Seconder la nature , à son but concourir ;

Devenir du grand tout une utile parcelle ;

Y produire un effet , y faire un peu de bien !

Mais dans ce vaste goufre à jamais engloutie ,

Je vais me perdre , hélas ! je vais n'être plus rien.... »

Elle achevait ces mots , quand l'huître , plus heureuse ,

( Car elle pense peu ) la rencontre en chemin ,

Ouvre son écaille , et soudain

Vous avale d'un trait la belle raisonneuse.

Avec le temps , la Goutte s'y détruit.

Dans ce creuset , la main de la Nature

La travaille , l'épure , en perle l'arrondit ;

Un pécheur adroit la saisit ;  
Et la perle devient , après cette aventure  
Du bandeau des Sophis la plus belle parure.

Quel est le sens de ce récit ?

Sady ne le dit point ; mais il est clair , je pense :  
Qu'on soit dans l'infortune , heureux , grand ou petit ,  
Il faut , sur l'avenir , sans se creuser l'esprit ,  
S'en remettre à la Providence.

*Le Chevalier* DE LA TRAMBLAYE.

---

LE VOLEUR ENRHUMÉ.

CONTE.

CERTAIN voleur de nuit , fidèle à sa coutume ,  
Pour le plaisir de prendre , avait pris un gros rhume.  
Voleur d'excellent ton , jeune , leste , et bien mis ,  
Chez un richard bonhomme il fut un jour admis :  
« Pour ce rhume obstiné prenez donc quelque chose , »  
Lui dit l'homme aux écus. Sitôt dit , sitôt fait ,  
Et du donneur d'avis la montre disparaît.  
Mais le richard voit clair : « Monsieur le virtuose !  
» Vous êtes quelquefois distrait , apparemment ? »  
— « Moi , monsieur ! point du tout , dit l'autre froidement :  
» Ne m'avez-vous pas dit de prendre quelque chose ? »

IMITATION D'HORACE,

ODE II<sup>e</sup> DU LIVRE I<sup>er</sup>. *Jam satis terris*, etc.

TROP long-temps la tempête et la grêle bruyante  
Ont battu nos moissons et brisé nos autels ;  
Trop long-temps Jupiter, sous sa main foudroyante,  
A courbé les mortels.

L'univers ébranlé trembla de voir renaître  
Le siècle de Pyrrha dans un siècle nouveau,  
Alors que sur les monts Pyrrha vit apparaître  
Protée et son troupeau.

L'hôte des mers, quittant ses demeures profondes,  
S'arrêta sur la branche où perchait le ramier,  
Et le chevreuil craintif déserta pour les ondes,  
Le bois hospitalier.

Le Tibre jaunissant recula vers sa source ;  
Tous ses flots, de son urne épanchés à la fois,  
Terribles, à grand bruit, roulèrent dans leur course  
Les palais de nos rois.

Ainsi ce fleuve époux, fougueux vengeur d'Ilie,  
Du lit accoutumé s'élança furieux,

Et brise en mugissant la barrière établie  
Par le maître des dieux.

Entendez-vous frémir sur nos seins aiguisée,  
L'arme qui dut frapper nos ennemis cruels,  
Jeunesse peu nombreuse, ô vous qu'ont épuisée  
Les crimes paternels !

Quel dieu doit invoquer l'empire qui chancelle ?  
Prêtresses de Vesta, de vos cris superflus  
Lasserez-vous Vesta, dont l'oreille rebelle  
Ne vous écoute plus ?

Quelle divinité, parmi nous descendue,  
Daignera mettre un terme à nos longues douleurs ?  
Docte Apollon ! Voilé des vapeurs de la nue,  
Viens essayer nos pleurs.

Déesse des amours, toi par qui tout respire,  
Guide vers nous ton char suspendu dans les airs ;  
Immortelle Vénus, viens rendre d'un sourire  
Le calme à l'univers.

Et vous qui, de carnage et de meurtres avides,  
Ne vous plaisez qu'aux cris des poudreux combattans,  
Laissez-nous respirer : les glaives homicides  
Ont frappé trop long-temps.

Sous les traits adorés du jeune appui de Rome,  
Noble fils de Maïa, garde-nous ta faveur,

Et de notre César permets que l'on te nomme  
Le céleste vengeur.

Dieux, dont nous implorons le secours salutaire,  
Oubliez parmi nous l'Olympe radieux;  
Et puissiez-vous, heureux du bonheur de la terre,  
Vous croire dans les cieux!

Que le coursier du Parthe, amoureux de la guerre,  
Des murs de Romulus contraint à s'éloigner,  
De son pied dédaigneux n'insulte plus la terre  
Où César doit régner.

---

LA FORCE DE L'HABITUDE.

ÉPIGRAMME.

AU collège, jadis, et version et thème,  
(A ce que l'on m'a dit) lui furent familiers;  
Cet ex-régent, despote et despote suprême,  
Dans ses maîtres toujours croit voir ses écoliers.

M. GUICHARD.

## LES DEUX MESSAGES ,

AU POÈTE LE BRUN, LE JOUR DE SA FÊTE.

DANS les vastes plaines de l'air,  
La douce colombe de Gnide  
Rencontra l'aigle, au vol rapide ;  
Ambassadeur de Jupiter :  
« De Vénus, belle messagère,  
Où vas-tu, colombe légère ?  
Dit l'oiseau du maître des dieux. »  
« — Je vais, de la part de Cyprine,  
A qui la célébra le mieux,  
Porter un bouquet glorieux,  
Cueilli sur la double colline.  
Au poète aimable et charmant,  
Du tendre et délicat Tibulle  
Je porte aussi le compliment.  
Même au vif et malin Catulle,  
Non sans quelque petit scrupule,  
Je dois servir de truchement. »  
« — Un sujet semblable m'appelle,  
Dit l'aigle; et je vais en ce jour  
Fêter au terrestre séjour  
Un chantre à la lyre immortelle.

De Pindare sa voix fidelle  
 A ressuscité les concerts ;  
 Et d'une plume de mon aile  
 Il écrivit ses doctes vers.  
 De son arc épigrammatique  
 Le trait du carquois satirique  
 Contre les sots est décoché ;  
 Ou sa main , chère à Polymnie ,  
 Allume au flambeau du génie  
 La lampe fatale à Psyché (1).  
 Mais tandis qu'ici je m'arrête,  
 L'heure fuit , et déjà s'apprête  
 Une douce solennité :  
 Je cours à ce mortel vanté  
 Présenter , pour bouquet de fête,  
 Son brevet d'immortalité.  
 Au surplus , colombe azurée ,  
 Vous me paraissez en retard ;  
 Montez sur mon aile sacrée ,  
 Je vous *jeterai* quelque part. »  
 De cette noble politesse  
 La colombe sent tout le prix ;  
 Sur les ailes de son altesse,  
 En un moment le poste est pris.

---

(1) M. Le Brun a célébré *Psyché*, dans un chant de son poème intitulé : *Les Veillées du Parnasse*.

Dans notre moderne Lutèce  
 Ils arrivent avec vitesse,  
 Et les deux messagers, surpris,  
 Descendent à la même adresse.

M. M.

---

 IMITATION D'HORACE.

ODE II<sup>e</sup> DU LIVRE I<sup>er</sup>. *Tu ne quæsieris*, etc.

QUE ton ame aux dieux s'abandonne :  
 Pour savoir quand tu dois mourir,  
 A l'art connu dans Babylone,  
 Ami, ne vas point recourir.  
 Arbitre de mes destinées,  
 Que le ciel de quelques années  
 Daigne encor me gratifier,  
 Ou que l'hiver qui sur nos têtes  
 Fait gronder ses noires tempêtes,  
 De mes hivers soit le dernier ;  
 N'importe : au destin je rends grace,  
 J'attends la mort sans la prévoir,  
 Et je songe à ce court espace  
 Qui nous défend un long espoir.  
 Hâtons-nous de boire et de vivre ;  
 Nous parlons, et le temps s'enfuit :  
 Profitons du jour qui nous luit,  
 Sans croire au jour qui doit le suivre.

ROMANCE.

LISE, malgré sa perfidie,  
Toujours me plaît ;  
C'est que Lise fut mon amie,  
En ai regret ;  
Mais l'ame , qui fut enchaînée  
Des nœuds d'amour,  
Point n'efface dans une année  
Traces d'un jour.

Voudrais oublier l'infidelle ,  
La voudrais fuir ;  
Mais mon dépit me la rappelle  
En souvenir.  
Cherchai dix fois une autre belle  
Pour m'attacher,  
Dix fois me retrouvai près d'elle  
Sans la chercher.

Lise m'aima plus d'une année  
Si tendrement !  
Elle a failli l'infortunée  
Un seul moment....

Pour ce moment faut que j'oublie  
Tant doux attraits,  
En délaissant plaintive amie  
A tout jamais!

Non, dis-moi : « ne suis point coupable ,  
» Toujours t'aimai,  
» Mon inconstance est une fable. »  
Je le croirai.  
— Ai vu pourtant Lise infidelle....  
— C'est une erreur.  
Ah ! mes yeux , laissez-moi , près d'elle,  
Croire à mon cœur!

M. GASTON.

---

ÉPIGRAMME.

HÉ quoi , s'écriait Apollon ,  
Voyant le froid de son Empire :  
Pour chauffer le sacré vallon  
Le bois ne saurait donc suffire ?  
Bon , bon , dit une des neuf sœurs ,  
Condamne vite à la brûlure  
Tous les vers des méchants auteurs ;  
Par-là nous ferons feu qui dure.

STANCES.

MUSES, donnez-moi cette lyre,  
Que Sapho baigna de ses pleurs :  
Pour chanter la jeune Thémire ,  
Je vais la couronner de fleurs.

Amour , que ton flambeau m'éclaire  
Autant qu'il me sait enflammer :  
Donne-moi le talent de plaire ,  
Je tiens d'elle celui d'aimer.

Par elle mon ame ravie  
Sacrifie encore aux amours ;  
Thémire règne sur ma vie ,  
Et peut seule embellir mes jours.

Déjà loin de moi la jeunesse  
Fuyait d'un pas précipité :  
Mon cœur abattu , sans tendresse ,  
Languissait dans la liberté.

L'amour de la philosophie  
Avançait pour moi la saison  
Où la sombre mélancolie  
S'honore du nom de raison.

Quelle erreur ! dans la solitude  
 Je passais les nuits et les jours :  
 Ah ! peut-on donner à l'étude  
 Un temps que l'on doit aux amours ?

Je vois Thémire, et dans mon ame  
 Le sentiment renaît soudain :  
 Ses yeux ont allumé la flamme  
 Qui vient de réchauffer mon sein.

Eh ! comment pourrais-je encor lire  
 Locke, de ses rivaux vainqueur :  
 Je n'écoute plus que Thémire :  
 Ma seule étude, c'est son cœur.

Newton, c'est en vain que tu m'ouvres  
 Un chemin brillant dans les cieus,  
 Les grands secrets que tu découvres  
 Sont moins qu'un regard de ses yeux.

Eh ! que m'importe en un système  
 De trouver l'ordre, la clarté ?  
 C'est dans le cœur de ce que j'aime  
 Que je cherche la vérité.

Une ame si belle et si pure,  
 Dont les vertus m'ont su charmer,  
 Est pour moi toute la nature :  
 Aujourd'hui je ne sais qu'aimer.

Quel transport , quel beau feu m'anime !  
Quel bonheur pour moi d'être amant !  
Tout l'effort d'un esprit sublime  
Vaut-il un tendre sentiment ?

L'amour a remonté ma lyre ;  
Ce dieu d'Uranie est vainqueur.  
Je ne chante plus que Thémire :  
Tout mon esprit est dans son cœur.

*Le comte DE TRESSAN.*

---

V E R S

ADRESSÉS A S. M. L'IMPÉRATRICE , EN LUI FAISANT  
HOMMAGE D'UN DESSIN REPRÉSENTANT LE PARC DE  
SAINT-CLOUD.

COMPAGNE d'un héros , d'un sage ,  
Vous qui charmez par vos attraits  
Ce qu'il soumet par son courage ,  
Que n'ai-je pu de votre double image  
Embellir ce feuillage épais !  
Là , vous refugiant dans la paix du village ,  
Vous venez méditer le bonheur des Français ,  
Et vous cachez tous deux sous cet auguste ombrage ,  
Lui sa gloire , vous vos bienfaits.

FRAGMENS

DU PARRAIN MAGNIFIQUE.

*Poème inédit , en dix Chants.*

( Il s'agit d'un Parrain par procuration , sur qui retombent tous les frais de la cérémonie. Ces vers terminent le poème. )

MAIS si son nom peut vivre , en dépit des jaloux ,  
Si mon faible crayon peut ici le soustraire  
A l'abîme des temps où tombe le vulgaire ,  
Ne trouvera-t-il pas bien placés et bien doux  
    Les frais qu'il fut contraint de faire ?  
Aux siècles à venir le voilà sûr de plaire  
    Pour ses vingt-sept livres dix sous :  
L'immortalité n'est pas chère.

.....

N'édifiez aucun système  
Sur la vanité d'un vilain ;  
Répondez ici-bas tout au plus pour vous-même ;  
Avant que de bâtir , sondez bien le terrain ,  
Et ne tenez jamais un enfant au baptême  
    Que vous n'en soyez le Parrain.

GRESSET.

## ÉPITAPHE.

CI-GÏT un ami d'Épicure :  
 De la secte immortelle, et la gloire et l'honneur ,  
     Il a joui du vrai bonheur ,  
 Si le bonheur consiste à suivre la nature.  
     A l'horison de ce hameau ,  
     Il avait borné ses voyages ;  
     Au prochain verger ses hommages ;  
 Et son ambition à ce riant côteau ,  
 Que des chênes altiers couvrent de leurs ombrages.  
 Si de l'amour pour lui s'alluma le flambeau ,  
 Émule, j'en conviens, des cyniques d'Athènes ,  
 Il aima comme aimaient Cratès et Diogènes ;  
 Pour lui comme pour eux l'amour fut sans bandeau.  
 Buffon l'en eût loué ; moi, plus discret, je n'ose ;  
 Et me contenterai de dire ici tout bas :  
 O Platons en amour ! vous vivez d'une rose ,  
     Et mon héros n'en vivait pas.  
 Un trait achèvera de le faire connaître.  
     Il a pratiqué constamment  
     Ce doux rien-faire si charmant ,  
     Si vanté, si digne de l'être ;  
 Et sans aucun souci du pourquoi, du comment ,

Sans aller , comme nous , chercher un grand peut-être ,  
Il s'est éteint tranquillement.  
Dans l'art de vivre heureux quel est donc ce grand-maître ,  
Quel est ce sage ? me dit-on.  
Mesdames et messieurs , ce sage est un cochon.  
— Un cochon ! qu'elle horreur ! quel paradoxe impie !  
Comparer l'homme au porc ! Un seul mot , je vous prie ,  
Qui de nous avec ses vertus ,  
Sa raison , sa philosophie ,  
Fait aussi peu de mal , pendant qu'il est en vie ,  
Autant de bien quand il n'est plus ?

*Le Chevalier* DE LA TRAMBLAYE.

---

LE BAISER.

PAR ce Baiser que m'a donné Lucile ,  
Feux du desir sont encore attisés.  
Calmer l'ardeur de mes sens embrasés  
Serait pourtant une œuvre si facile !  
Baiser d'amour est la lance d'Achille ,  
Il guérit seul les maux qu'il a causés.

LA COQUETTE ET LE MIROIR.

POUR réparer des ans la fatale disgrâce ,  
Une Coquette en vain employait les secrets  
D'un art qui de l'amour sait aiguïser les traits ,  
    Sans que jamais il les remplace.  
    S'abusant d'un frivole espoir ,  
    En vain elle va du Miroir ,  
    Sollicitant chaque jour le suffrage ;  
    En vain elle met en usage  
Fard, essences, parfums; tous soins sont superflus;  
Rien ne fait reflourir les roses du bel âge,  
    Et le passé ne revient plus.  
Or, qu'en arriva-t-il ? La glace trop sincère  
En souffre. Pour venger ses prétendus appas,  
    Notre vieille dans sa colère  
    Le fait voler en mille éclats.  
Qu'y gagna-t-elle alors ? d'un avis trop fidèle  
    Le Miroir qu'on voulait punir  
En chacun des morceaux reproduit le modèle,  
Qu'en son entier d'abord on le vit réunir.  
    Victime de son délire,  
    Tel souvent humilié,  
    L'orgueil a multiplié  
    Ce qu'il avait cru détruire.

M. DE PIOGER.

COUPLETS

CHANTÉS A LA FÊTE DE M<sup>me</sup> HENRIETTE CAMPAN, PAR  
UNE DES ÉLÈVES DE LA MAISON IMPÉRIALE, A ÉCOUEN,  
DONT ELLE EST DIRECTRICE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

VÉRITÉ, seconde ma voix,  
Rends-la plus douce, plus sonore!  
J'imagine que tu le dois.  
Pour *Henriette* je t'implore,  
Henriette, par ses talens,  
Obtient la palme sur toute autre;  
Elle a nos vœux, nos sentimens :  
C'est moins sa fête que la nôtre.

Quelle aptitude à pénétrer  
Les esprits et les caractères!  
Oui, sur ce qu'elle en peut tirer  
Jamais d'incertaines lumières;  
Elle veille aux moindres besoins  
Des élèves qui lui sont chères,  
Et chacune en reçoit les soins  
De la plus sensible des mères.

Quels hommages ne sont pas dus  
A sa courageuse constance !  
Et combien d'efforts assidus  
Lui valent la prééminence !  
Par-tout son sexe négligé,  
Objet de sa sollicitude ,  
De cet abandon bien vengé  
Fleurit aux rayons de l'étude.

Honneur au paisible séjour  
De l'ordre et de l'intelligence ;  
C'est-là que brillent tour-à-tour  
Les mœurs, les vertus, la science ,  
Sous l'œil actif de la raison ,  
Tout s'y pratique, tout s'observe :  
*Henriette*, d'une maison ,  
A fait le temple de *Minerve*.

M. GUICHARD.

---

A UN LECTEUR DE SOCIÉTÉ.

Vos vers tant lus, tant relus ,  
Ont fait émeute au Parnasse :  
Publiez-les donc, de grace ,  
Afin qu'on n'en parle plus.

M. MILLEVOYE.

G.

## LA VISITE ACADÉMIQUE.

Pour entrer à l'Académie,  
Un candidat allait trottant,  
En habit de cérémonie;  
De porte en porte visitant,  
Sollicitant et récitant  
Une bannale litanie,  
Demi-modeste, en mots choisis;  
Il arrive enfin au logis  
D'un doyen de la compagnie;  
Il monte, frappe à petits coups.  
—Hé, Monsieur, que demandez-vous?  
Lui dit une bonne servante,  
Qui tout en larmes se présente.  
—Pourrais-je pas avoir l'honneur  
De dire deux mots à Monsieur? . . . .  
—Las! quand il vient de rendre l'ame.  
—Il est mort? — Vous pouvez d'ici  
Entendre les cris de Madame;  
Il ne souffre plus, Dieu merci.  
—Ah! bon Dieu! je suis tout saisi!....  
Ce cher!.... ma douleur est si forte!  
Le candidat parlant ainsi  
Referme doucement la porte,

Et sur l'escalier dit : Je vois  
Que l'affaire change de face ;  
Je venais demander sa voix ;  
Je m'en vais demander sa place.

M. ANDRIEUX.

---

LE CHARDON ET LA ROSE.

FABLE.

LA fleur du Chardon se carrait  
Au milieu des piquans dont sa tige est armée ;  
Et, sans plus de façon , d'elle-même charmée ,  
A la Rose se préférait.  
Je suis plus qu'elle encore et sévère et pudique  
Car on la vit parfois s'humaniser un peu.  
Quant à moi , qu'on approche , et l'on verra beau jeu ;  
Ma devise est enfin : *qui s'y frotte s'y pique.*  
Eh ! pourquoi s'y froterait-on ?  
Dit un jeune berger , qui passait d'aventure ;  
Pour jouir d'une Rose , on brave une blessure ,  
Mais se fait-on piquer pour cueillir un Chardon ?

M. ARNAULT.

## ÉLÉGIE AU ROSSIGNOL.

LE ciel s'épure enfin ; de l'hiver en courroux  
 Les ténébreux frimas sont déjà loin de nous ;  
     Viens , chantre aimable du bocage ;  
     Les bois reprennent leur feuillage ;  
 Viens retrouver encor , dans cet heureux séjour ,  
     Et la solitude et l'amour.  
 Un limpide ruisseau murmure sous l'ombrage :  
     Ici tout sert tes doux penchans.  
     Rends à l'amant de la nature  
 Les accens toujours vrais de cette voix si pure ,  
     Dont s'énorgueillit le printemps ,  
 Et qui nous rend plus cher l'ombrage et la verdure.  
 Sous un pénible joug l'art asservit nos chants ,  
     Et sans art les tiens sont touchans.  
 Chantre du sentiment , par lui ta voix timide  
     Éclate et brille dans les airs ;  
     Lui seul t'inspire , il est le guide ,  
     Il est le prix de tes concerts.  
     Pour chanter toujours la tendresse  
     Ton heureux secret , c'est d'aimer :  
 Et cet accent vainqueur , qu'amour vient animer ,  
 Cet accent que l'écho nous répète sans cesse ,  
 Sans nous lasser jamais , est toujours écouté.  
 Pour mieux 'entendre , on voit la timide beauté ,

Avec plus de lenteur traverser le bocage.  
 Tu ravis les amans , tu fais rêver le sage.  
 A peine le printemps vient nous rendre ses dons ,  
 Qu'au milieu des forêts , sans attendre l'ombrage ,  
 Nous sommes attirés par tes douces chansons.  
 Aussi long-temps qu'il règne , et que dans nos vallons  
     Ta voix enchante le feuillage ,  
     Tu nous plais et nous t'écoutes.  
 Tu nous plais dans tes derniers sons ,  
 Et le printemps d'après , tu nous plais davantage.  
 Nous aimons à t'entendre heureux , ou malheureux  
     Dans tous les temps , à tous les âges.  
 Pour t'écouter , l'enfant , libre enfin dans ses jeux  
     Interrompt ses courses volages.  
 Le jeune homme agité , sans connaître ses vœux ;  
     Va chercher la fraîcheur et l'ombre ;  
     Il promène au sein des forêts ,  
 Et ses pas incertains et ses regards distraits.  
     Près de lui dans un bosquet sombre ,  
 Mille oiseaux vainement font retentir les bois ,  
 Mais un tendre prélude annonce enfin ta voix.  
 De l'amour qui bientôt doit régner dans son ame  
     Il respire déjà la flamme.  
 Un sentiment nouveau , tout puissant , enchanteur ,  
 De ton cœur qui gémit va passer dans son cœur ;  
 Et malgré lui cédant à l'amour qui t'inspire ,  
 Il s'émeut , il s'arrête , il écoute et soupire.  
 Trop tôt , hélas ! du temps l'inflexible rigueur

Lui fait connaître un autre empire.  
 De projets en projets sans cesse promené,  
 Au char de la fortune il gémit enchaîné;  
 Mais s'il vient, accablé de dégoûts et d'affaires,  
 Oublier un moment dans les bois solitaires  
 Ses importans desseins, ses inconstans desirs,  
 Ses revers, ses succès et même ses plaisirs,  
     Bientôt, dans son ame ravie,  
 Tes airs si pleins de feu, de grace et d'harmonie,  
     Portent les sons les plus touchans.  
 Au charme qu'il éprouve il reconnaît tes chants;  
 Et, de nos tristes jeux méprisant l'imposture,  
 Son cœur avec transport retrouve la nature.  
     Tout fuit, et déjà de ses jours  
     La vieillesse a terni le cours.  
 Il a connu la gloire, il a connu l'envie,  
 Les honneurs, les plaisirs; il a vu de la vie  
     Passer le rêve fatigant.  
 Des biens qu'il poursuivait il sent trop le néant,  
 Plus d'erreurs, plus de charme, et son ame est flétrie.  
 Pour qui sut tout connaître il n'est plus de desirs;  
 Mais le printemps ramène encor des souvenirs.  
     Il se rappelle l'onde pure,  
 Si chère à son enfance, et dont les heureux chants  
     Font oublier le doux murmure.  
 Quand on croit n'aimer rien, on aime encor les champs,  
     Les bois, les ruisseaux, la prairie;  
 Et sous les feux du jour, malgré le poids des ans,

Au bord de la forêt, arrivant à pas lents,  
 Sur l'herbe fraîche et rajeunie,  
 Il se repose en l'écoutant.  
 Dans un chant pur, vif, éclatant,  
 L'hymne de la nature à frappé son oreille;  
 Il renaît, son cœur se réveille.  
 Ta voix, par des sons ravissans,  
 Tantôt plaintifs et gémissans,  
 Cadence avec mollesse une tendre élégie;  
 Et tantôt de tes airs la rapide énergie,  
 Les sons précipités, légers, éblouissans,  
 Toujours vifs, toujours renaissans,  
 Raniment dans son sein la flamme de la vie.  
 Mais le charme nouveau d'une autre mélodie,  
 Par des tons indécis, s'annonce avec lenteur :  
 Il écoute, attentif; c'est le chant du bonheur.  
 Tu brûles, tu frémis, ta voix s'enfle et soupire.  
 Dans tes sons pénétrans la volupté respire.  
 Des feux de la jeunesse il croit sentir l'ardeur,  
 Et tes accens pressés, pleins d'élan, pleins de flamme,  
 Malgré soixante hivers vont remuer son ame.  
 Triomphe, chantre heureux, triomphe, il s'attendrit.  
 Son regard brille encore et son front s'éclaircit.  
 Pour lui de l'avenir l'image se colore.  
 Il sent enfin que du bonheur  
 La source unique est dans le cœur,  
 Et que son cœur existe encore.

Par M<sup>e</sup> VICTOIRE BABOIS.

## VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE M<sup>me</sup> LAMBERT.

J'AI vu, j'ai suivi son enfance,  
 Chère encore à mon souvenir;  
 Dans sa brillante adolescence  
 J'ai lu son heureux avenir:  
 La nature la fit pour plaire.  
 Au doux charme de la bonté  
 Elle unit cette égalité,  
 Et ces graces que rien n'altère.  
 Son esprit, ainsi que ses traits,  
 Méconnaît l'art et l'imposture.  
 Les talens, voilà sa parure.  
 Les plus belles ont moins d'attraits.  
 Une autre, de ces dons trop vaine,  
 Voudrait tout, et n'obtiendrait rien :  
 Alexandrine sait à peine  
 Ce qu'une autre saurait trop bien.  
 Le portrait qu'ici je dessine  
 Est loin encor d'être flatté :  
 Il faut à cette Alexandrine,  
 Que l'encens étonne et chagrine,  
 Dire moins que la vérité.

M. DE PARNY.

## LA ROSE COQUETTE.

DÉJÀ dans le sein d'Amphytrite  
L'astre du jour se précipite,  
Entouré de nuages d'or;  
Les derniers pas de sa carrière  
Jettent des restes de lumière  
Dont l'Olympe jouit encor.

Cependant l'humide rosée  
Rafraîchit la terre embrasée;  
Zéphir voltige au bord des eaux,  
Et, s'élevant du sein des plaines,  
Déjà les vapeurs incertaines  
Blanchissent le front des côteaux.

Vesper s'avance; il va répandre  
Cette lumière noble et tendre  
Qui semble caresser les yeux:  
Zirphé, c'est l'heure du mystère;  
Viens goûter le frais solitaire  
De nos bosquets délicieux.

Viens voir cette rose adorée,  
Que Flore même avait parée

Des rayons les plus éclatans ;  
 L'Aurore aimait à lui sourire ,  
 Et semblait lui donner l'empire  
 Des autres filles du Printemps.

Alors de sa robe brillante ,  
 Tu vis la pourpre étincelante  
 S'embellir des feux du soleil ;  
 Et les zéphirs les plus volages  
 Fixer leurs folâtres hommages  
 Au pied de son trône vermeil.

Fière , et dédaignant leur conquête ,  
 Sans cesse elle mirait sa tête  
 Dans la glace errante des eaux ;  
 Et le cristal de nos fontaines  
 Promettait encore à ses chaînes  
 Une foule d'amans nouveaux.

Dieux ! que cette rose est changée !  
 Amour , que ta flamme est vengée !  
 Quels traits ! quelle obscure pâleur !  
 Aux miroirs de l'onde ingénue  
 Elle-même s'est méconnue ,  
 Et l'onde rit de sa douleur.

Plus d'amans ! l'ingrate en soupire ;  
 Sa pourpre en son orgueil expire ;

Un moment en a triomphé :  
L'ombre éteint cette beauté vaine  
Dont l'éclat ne cédaît qu'à peine  
A l'éclat même de Zirphé.

O Zirphé ! rose que j'adore,  
Jouis des plaisirs de l'aurore ;  
N'attends pas les ombres du soir :  
Rien n'enchaîne le temps volage ;  
Prévien la fuite du bel âge  
Et les insultes du miroir.

LEBRUN.

---

VERS

DE NINON DE L'ENCLOS, FAITS PEU DE JOURS AVANT  
SA MORT.

QU'UN vain espoir ne vienne point s'offrir,  
Qui puisse ébranler mon courage....  
Je suis en âge de mourir ;  
Que ferais-je ici davantage ?

## LA BLANCHE MARGUERITE.

## ROMANCE.

BIEN que Brigitte eût à peine quinze ans,  
Et qu'elle fût une simple bergère,  
Avait gagné le cœur du jeune Hilaire,  
Page du roi, né d'illustres parens.  
Devers les murs du château de Vincenne,  
Elle menait ses brebis chaque jour,  
Et chaque jour, pour lui compter sa peine,  
Le jeune page abandonnait la cour.

Sous un grand chêne, où le grand roi Loÿs  
Avait rendu la justice naguère,  
Survint un jour l'innocente bergère ;  
C'était le lieu d'un rendez-vous promis.  
Mais, ô douleur ! point n'y trouva le page,  
Et vainement l'attendit jusqu'au soir :  
Le lendemain attendit davantage ;  
Soins superflus ! il ne vint point la voir.

Jà sont huit jours passés en grand tourment.  
Espoir va fuir : mais la triste Brigitte,  
Seulette aux champs, cueille une Marguerite,  
Qu'elle interroge ensuite en l'effeuillant.

Reviendra-t-il, se dit la jouvencelle ?  
Pas ne viendra, répond la blanche fleur.  
Or le beau page était caché près d'elle ;  
Il s'écria : l'oracle est un menteur !

M. RÉVOILE.

---

STANCES.

SONGES rians de la jeunesse,  
Que vous nous quittez promptement !  
Faut-il qu'une si douce ivresse  
Ne dure pas plus d'un moment !

Age heureux, où tout semble aimable,  
Où chaque objet offre un plaisir !  
Vif attrait, charme inexprimable ;  
Le cœur s'épuise à te sentir.

Pourrait-il d'un feu qui dévore  
Eprouver deux fois les effets ?  
Des cendres s'échauffent encore,  
Mais ne se rallument jamais.

Il n'est plus rien, rien qui m'enflamme ;  
Je languis triste et sans desir ;  
Mais il reste au fond de mon ame  
Une image et des souvenirs.

M. ANDRIEUX.

## VERS ANACRÉONTIQUES.

**L**ES fleurs nouvellement écloses  
 Ont pour moi de tendres appas.  
 Eloignez ces cyprès, approchez-moi ces roses,  
 Disait le vieillard Philétas.  
 Chers enfans conduisez mes pas  
 Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,  
 Quelquefois même aux bosquets de Paphos.  
 La vieillesse est un doux repos ;  
 Mais il faut l'animer : les jeux de la jeunesse,  
 Ses plaisirs, ses rians propos  
 Emousseront pour moi les ciseaux d'Atropos.  
 Je jouirai d'un jour de fête ;  
 Des lilas de Tempé, des Pampres de Naxos,  
 On y couronnera ma tête.  
 Vieillards, fuyez les tranquilles pavots ;  
 Chantez Bacchus, l'Amour, et le dieu de Délos.  
 Songez que sur le temps et sa faux qui s'apprête,  
 Un jour de plus est un jour de conquête,  
 Et le prix des plus longs travaux.

*Le Comte DE TRESSAN.*

## COUPLETS

POUR LE MARIAGE DE M<sup>me</sup> MACDONALD.

AIMEZ-VOUS les divers talens,  
 Une voix flexible et sonore,  
 Sur le clavier des doigts brillans,  
 Les pas légers de Terpsichore ?  
 Aimez-vous un esprit sans art  
 Où toujours la grace domine ?  
 Aimez-vous la beauté sans fard ?  
 Choisissez une Zéphirine.

Cet ensemble est rare, dit-on ;  
 Quand il se trouve, l'on assure  
 Que souvent l'affectation  
 Gâte ces dons de la nature.  
 Alors ils perdent tout leur prix ;  
 Alors les fleurs ont des épines.  
 Croyez-moi, Messieurs, dans Paris  
 On voit bien peu de Zéphirines.

Il est beau, durant l'âpre hiver,  
 D'aller conquérir un royaume (1),

---

(1) Conquête de la Hollande sous les ordres du général Pichegru.

De terrasser l'Anglais si fier (1),  
De vaincre Mack, et Naple, et Rome (2),  
D'arrêter le Russe trois fois (3),  
Et d'effrayer au loin Messine (4):  
Mais il manquait à ces exploits  
La conquête de Zéphirine.

M. DE PARNY.

---

LA VIE.

MES amis, qu'est-ce que la Vie?  
Une ombre, du néant précédée et suivie.  
Encor de ces instans si courts  
La durée au malheur appartient presque entière,  
Et l'homme, dans le cours d'une longue carrière,  
Compte à peine un an de beaux jours.

---

(1) Campagne en Flandre et dans la Belgique.

(2) Campagne d'Italie; reprise de Rome, et défaite de la nombreuse armée commandée par le roi de Naples et par le général Mack.

(3) Batailles de la Trébia.

(4) Le roi de Naples s'était réfugié en Sicile.

---

L'ALCHIMISTE ET SES ENFANS.

CONTE ARABE.

APPROCHEZ-VOUS, mes deux petites filles,  
Julie et Bonne, à mes yeux si gentilles;  
Je sais d'hier un conte tout nouveau;  
Mettez-vous là; je veux tout d'une haleine  
Vous le conter : si vous le trouvez beau,  
Vous me viendrez embrasser pour ma peine.

En Arabie, il était une fois  
Un magicien d'un savoir admirable :  
On l'appelait Mahmoud l'incomparable ;  
Il observait en tout le nombre trois.  
Grand alchimiste et souffleur mémorable,  
Passant sa vie au milieu des fourneaux,  
Des appareils, des matras, des bocaux,  
Le grand Mahmoud fit une découverte  
Dont à jamais on doit pleurer la perte.

Vous demandez déjà ce que c'était ;  
Vous le saurez : il faut d'abord vous dire  
Qu'un jour Mahmoud (comme il se dégoûtait  
De vivre seul) à la belle Palmire

Qu'il crut aimer, par l'hymen fut lié,  
Puis eut un fils de sa tendre moitié.

Bientôt ses goûts rentrèrent dans son ame.  
A l'alchimie il revint tout entier;  
Et le ménage, et le fils, et la femme,  
Ne firent plus dès-lors que l'ennuyer.  
C'est un grand tort; et pour moi je l'en blâme.

Qu'arriva-t-il? qu'à lui-même laissé,  
Le très-cher fils donna, le front baissé,  
Dans mille excès; pilla les caravanes,  
Battit les gens, enleva les sultanes,  
Fut grand ivrogne et nargua Mahomet.  
Son père alors, mais trop tard, eut regret  
D'avoir ainsi négligé la culture  
Et les soins dus à sa progéniture.

Lorsque Mahmoun reçut de la nature  
L'ordre fatal d'aller voir ses aïeux,  
Il se souvint du secret merveilleux  
Dont autrefois sa profonde science  
Lui découvrit l'incroyable puissance.  
(Et c'est ici que je vais révéler  
Ce que d'abord j'ai voulu vous celer.  
Ecoutez bien; la chose est d'importance.)

Avec son fils il s'enferme un matin:  
« Mon cher enfant, j'approche de ma fin;

- » Je le sens trop à ma faiblesse extrême ;
- » Oui , nous allons bientôt nous séparer.
- » Vous me perdrez ; si pour un fils que j'aime
- » C'est un malheur , il peut se réparer.
- » Je vous étonne ; apprenez un mystère
- » Que je vous ai dérobé jusqu'ici ;
- » A mon cher fils je ne veux plus rien taire.
- » Regardez bien cette fiole-ci ;
- » Elle renferme une liqueur vermeille ,
- » Trésor unique et fruit de mainte veille.
- » Dans les trois jours qui suivront mon trépas ,
- » Dans les trois jours , au moins , n'y manquez pas ,
- » Si par vos mains dans ma bouche glacée
- » Cette liqueur goutte à goutte est versée ,
- » Entre vos bras soudain vous me verrez
- » Me ranimant renaître par degrés.
- » C'est mon destin qu'ici je vous confie ;
- » J'attends de vous une seconde vie ;
- » Je vous devrai l'existence à mon tour ,
- » Et c'est mon fils qui me rendra le jour :
- » Ce doux espoir en mourant me console. »

Le fils touché promet ce qu'on voulut ,  
Le jura même , et son père mourut  
Persuadé qu'il lui tiendrait parole.

Mais par malheur ce fils mal élevé ,  
Comme j'ai dit , et vaurien achevé ,

De l'élixir sitôt qu'il se vit maître,  
 Prit un parti bien scandaleux, bien traître :  
 « Ma foi, dit-il, jusqu'à présent j'ai cru  
 » Que mon vieux père avait assez vécu ;  
 » Je vivrai moins, si j'en crois l'apparence ;  
 » Car mon défaut n'est pas la tempérance.  
 » J'use mes jours ; je les risque souvent  
 » Comme à plaisir , et ce n'est pas ma faute  
 » Si par hasard je suis encor vivant.  
 » Serait-ce point sottise la plus haute  
 » De m'oublier ? Oui, la première loi,  
 » La mieux suivie, est que l'on songe à soi. »

Quelques remords cependant le troublèrent ;  
 Mais les trois jours bien vite s'envolèrent,  
 Et Mélédin (c'est le nom du bandit)  
 Sur son méfait aisément s'étourdit.

De mauvais fils il devint mauvais père,  
 De ses enfans ne s'embarrassa guère ;  
 Dont il advint que, par faute de soins,  
 S'il valait peu, ses fils valurent moins.  
 Il arriva bientôt à la vieillesse,  
 Par la débauche, avant l'âge, cassé ;  
 Près de mourir, et songeant au passé,  
 Comptant fort peu d'ailleurs sur la tendresse  
 De ses enfans, il voulut réussir  
 A s'appliquer l'effet de l'élixir.  
 « Allons, dit-il, il faut jouer d'adresse. »

De ses trois fils il vit venir l'aîné,  
Qu'il connaissait tout pétri d'avarice,  
Par l'intérêt bassement dominé,  
Prêt à se vendre : et ce fut sur ce vice  
Que Mélédin bâtit son artifice.

« Mon cher Azor ! ô mon très-digne fils !  
» Dit le mourant, vous êtes un brave homme,  
» Sage, prudent, et sur-tout économe ;  
» Je vous connais ; aussi je vous choisis  
» Pour vous donner un témoignage insigne  
» De confiance et d'amour paternel ;  
» J'ose penser que vous en êtes digne. »

Alors d'un ton encor plus solennel,  
Du grand Mahmoud rappelant la mémoire,  
De la fiole il raconta l'histoire ;  
Hors en un point qu'il eut soin d'altérer.  
« Savez-vous bien ce que doit opérer  
» Cette liqueur ? Mon cher fils peut m'en croire.  
» En un instant je deviendrai tout d'or,  
» Oui d'or, mon fils, et du plus pur encor ;  
» Imaginez qu'en conservant sa forme,  
» Mon corps entier n'est qu'un lingot énorme.  
» Vous concevez quel immense trésor  
» Vous aurez-là, tout seul, et sans partage ;  
» Embrassez-moi ; recueillez, cher Azor,  
» Ce grand secret, mon meilleur héritage. »

Le tendre fils ne se possédait pas ;  
 Tout en serrant son père entre ses bras ,  
 De son trésor il convoitait les charmes ,  
 Et de bon cœur l'arrosait de ses larmes.

Le père mort, Azor de supputer  
 Ce que pourrait valoir, en long, en large,  
 Le cher défunt; comment le transporter?  
 Quatre chameaux y trouveraient leur charge.

Le compte fait, il eut soin promptement  
 D'exécuter le rare testament.

Mais à l'instant où, pour lever ses doutes,  
 Il eut au plus versé deux ou trois gouttes,  
 Il s'aperçoit, quelle surprise, ô Dieu!  
 Que Mélédin donne un signe de vie,  
 Puis du remède ayant reçu trop peu,  
 Retombe..... Azor s'épouvante, s'écrie,  
 Ne songe plus dans son trouble indiscret  
 A la fiole; elle tombe, se casse,  
 Tout l'élixir se répand.... ô disgrâce !  
 On n'en a point retrouvé le secret.

Ainsi le ciel de tous trois fit justice.  
 Ainsi chacun fut puni par son vice.  
 Dans ce tableau j'ai peint en raccourci  
 Les traits hideux de beaucoup de familles ;  
 Chez nous du moins qu'il n'en soit pas ainsi,  
 O mes enfans! ô mes aimables filles !

Ce pauvre père, un jour vous quittera ;  
En vous quittant il vous regrettera.  
Mais, après lui, vous direz, je l'épère,  
En consolant votre excellente mère :  
Que ne peut-on racheter à prix d'or  
Un bien si grand, une tête si chère !  
Que n'avons-nous à donner un trésor ,  
Nous l'offririons pour ravoir notre père.

Vous le direz, oui je n'en doute pas ;  
Les bons parens n'ont point d'enfans ingrats.

M. ANDRIEUX.

---

SUR UN NARCISSE.

NARCISSE, sur le sein de la jeune Isabelle,  
Tu recevras bientôt une faveur nouvelle ;  
Ah ! si tu l'avais vue ainsi que je la vois,  
Tu n'aurais jamais pu mourir d'amour pour toi ;  
Tu serais mort d'amour pour elle.

M. LOCQUARD.

CONSEILS D'UNE MÈRE A SA FILLE (1).

*Air du Menuet d'Exaudet.*

CET étang ,  
Qui s'étend  
Dans la plaine ,  
Répète au sein de ses eaux  
Ces verdoyans rameaux ,  
Où le pampre s'enchaîne ;  
Un jour pur  
Un azur  
Sans nuages ,  
Vivement s'y réfléchit ;  
Le tableau s'enrichit  
D'images.

---

(1) Nous n'hésitons pas à reproduire ici ce charmant couplet de facture , qui n'est pas aussi généralement connu qu'il mérite de l'être. Il est extrait d'une pièce intitulée *la Rosière de Salency* , qu'il ne faut pas confondre avec une autre qui porte le même titre , et que l'on représente encore quelquefois.

Mais tandis que l'on admire  
Cette onde où le ciel se mire,  
Un zépher,  
Vient ternir  
La surface  
De la glace;  
D'un soufle il confond les traits,  
L'éclat de tant d'objets  
S'efface.  
Un soupir,  
Un desir,  
O ma fille!  
Peut ainsi troubler un cœur  
Où se peint la candeur,  
Où la sagesse brille;  
Le repos,  
Sur les flots  
Peut renaître;  
Mais il se perd sans retour,  
Dans un cœur dont l'amour  
Est maître.

FAVART.

---

BALLADE

TRADUITE DU VICAIRE DE WAKEFIELD.

ENTENDS ma voix et ma prière,  
Gentil hermite du vallon :  
Guide-moi vers cette lumière  
Que j'aperçois à l'horison.

Du sentier j'ai perdu la trace :  
Je meurs de fatigue et d'effroi ;  
Et de ces lieux l'immense espace  
Toujours s'agrandit devant moi.

« Mon fils, arrête, dit l'hermite,  
Arrête, fuis cette clarté,  
C'est d'un fontôme qui t'invite  
Le flambeau toujours redouté. »

« Mon fils, sous mon toit solitaire  
J'offre asile à la pauvreté,  
Et riche au sein de la misère,  
J'exerce l'hospitalité. »

« Dans ma cellule entre et partage  
Ce qui suffit à mes besoins :

Un lit de joncs , un frais laitage ,  
Un doux repos exempt de soins. »

« Le Dieu de toute la nature  
A mis la pitié dans mon sein :  
En ce vallon l'agneau pâture ,  
Sans craindre mon fer assassin. »

« De cette source l'onde pure  
Me désaltère , et les côteaux  
Me fournissent pour nourriture  
Des herbes et des fruits nouveaux. »

« Viens près de moi , bannis tes peines ;  
Ici-bas , mon fils , tout est vain :  
Sans murmurer portons nos chaînes  
Que la mort brisera demain. »

Telle qu'une onde bienfaisante  
S'épanche des cieux le matin ;  
Telle cette voix consolante  
Vient ranimer le pèlerin.

Un toit est dans ce lieu sauvage  
Cache sous un ombrage épais :  
Le pauvre dans cet hermitage  
Trouve un asile et des bienfaits.

Sous ce toit que le chaume couvre ,  
Simple hermite vit sans danger :

D'elle-même la porte s'ouvre ;  
L'hermite introduit l'étranger.

A l'heure où l'intérêt sommeille  
Dans l'industrielle cité.  
L'hermite de son souffle éveille  
Le feu sous la cendre abrité.

Bientôt d'un air doux il invite  
Son hôte au repas préparé ;  
Et pour le charmer lui récite  
L'histoire d'un saint révééré.

Près d'eux le chat joue et sautille ;  
Sous l'âtre chante le grillon ;  
Le fagot craque, en feu pétille ;  
La flamme fuit en tourbillon,

Mais rien ne peut de sa tristesse  
Distraire, hélas ! le pèlerin :  
De ses chagrins le poids l'opresse,  
Et des pleurs tombent sur son sein.

Le solitaire voit ses larmes ;  
Il ose enfin l'interroger.  
« D'où naissent, mon fils, tes alarmes ?  
Parle, je veux les partager. »

« Des lieux où tu pris la naissance  
Es-tu contraint à te bannir ?

L'amour cause-t-il ta souffrance?  
Un ami t'a-t-il pu trahir? »

« Le vain éclat de l'opulence  
Ferait-il naître tes desirs?  
Mon fils, crois-moi, sa jouissance  
Ne vaut pas un de nos soupirs. »

« L'amitié dans ses bras nous berce;  
Son attrait est doux mais trompeur  
Elle s'attache à la richesse,  
Elle délaisse le malheur. »

« L'amour, sous les traits d'une belle,  
Nous promet des plaisirs nouveaux;  
Mais on ne le trouve fidèle  
Que dans le nid des tourtereaux. »

« Fuis, mon fils, ce sexe perfide..... »  
Il dit, mais il a vu soudain  
Une rougeur vive et rapide  
Couvrir le front du pèlerin.

Tels on voit les feux de l'aurore  
Teindre les doux fruits du verger;  
Tel un vif incarnat colore  
Les traits de l'aimable étranger.

Mais, ô ciel ! ce sein qui palpite,  
Ce teint, cette voix, ces beaux yeux,

Tout trahit, tout montre à l'hermite  
Le plus bel ouvrage des cieux ;

C'est une femme !..... « Hélas ! dit-elle,  
Pardonne, étranger généreux,  
Si ma présence criminelle  
Trouble le repos de ces lieux. »

« Prends pitié d'une infortunée  
Que l'amour blessa de ses traits :  
Par l'espérance abandonnée,  
Je viens ici chercher la paix. »

« La Tyme a vu mes yeux s'ouvrir à la lumière ;  
Mon père sur ses bords vivait riche et puissant ;  
De ses immenses biens j'étais seule héritière :  
Il n'avait que moi pour enfant. »

« Pour m'arracher, hélas ! à sa vive tendresse,  
La foule des amans bientôt se présenta :  
Ils vantaient mes attraits, me peignaient leur ivresse ;  
Mais mon cœur aucun n'écouta. »

« Prodigue de ses dons, cette foule cupide  
M'apportait des présens refusés chaque jour :  
Seul parmi ces amans Edwin, jeune et timide,  
N'osait pas me parler d'amour. »

« Humble, simple et sans art, ainsi que sans parure,  
Il était pauvre, hélas ! pourtant il me plaisait :

Riche de ses vertus, son ame franche et pure  
Pour me charmer lui suffisait. »

« Les larmes de l'aurore, à l'aube matinale,  
Ou d'un lys le plus frais l'éclatante blancheur,  
Dans les cieus rien n'efface, ici-bas rien n'égale  
De mon jeune amant la candeur. »

« Si des pleurs du matin, de ses brillantes larmes,  
Si d'un lys par zéphir doucement agité,  
Mon amant possédait et l'éclat et les charmes,  
J'en avais la fragilité. »

« L'avouerais-je.... grand Dieu ! quel était mon délire!...  
Alors que de l'amour j'éprouvais tous les feux,  
Par mes caprices vains augmentant son martyre,  
J'osai le rendre malheureux. »

« Souffrant, désespéré, dans sa douleur mortelle,  
Il fuit et m'abandonne à mon funeste orgueil :  
Dans un désert lointain la mort lente et cruelle,  
Hélas ! a creusé son cercueil. »

« Je cherche ce désert qu'habita ma victime ;  
Le sentier où ses pas sont venu s'égarer ;  
L'autre sombre où peut-être il pardonna mon crime,  
Le cyprès qui le vit pleurer. »

« Mon amant ne vit plus!.... en ce lieu solitaire,  
O mort ! rejoins nos nœuds dans la nuit des tombeaux ;

Et que d'un doux hymen ta torche funéraire  
Remplace les brillans flambeaux. »

L'hermite pousse un cri.... « Rejette sa prière ,  
O Dieu puissant ! » Il dit, la presse sur son sein :  
Elle veut d'un regard punir le téméraire ;  
A ses pieds elle voit Edwin !

« O mon Angelina ! toi que mon cœur adore ,  
Le temps ni le malheur n'ont pu rompre nos nœuds :  
Reconnais un amant que tu pleures encore ,  
Et que l'amour rend à tes vœux. »

« Par les plus doux transports laisse éclater ma flamme ;  
Deviens mon univers, mon bien, ma seule loi,  
L'amour nous réunit, et ma vie et mon ame,  
Tout mon être, enfin, est à toi. »

« L'un sur l'autre appuyés, franchissons le passage  
Qui conduit de la vie aux portes du trépas,  
Et que sur moi la mort assouvissant sa rage,  
Me trouve encore dans tes bras. »

M. VICTOR.

---

QUATRAIN.

MYRTIL, sur le sein d'Aspasie ,  
Mit une rose.... Au même jour,  
Rose y mourut de jalousie ,  
Et Myrtil y mourut d'amour.

LE DÉSESPOIR DU SOUFFLEUR,

VERS FAITS A L'OCCASION D'UN SPECTACLE DE SOCIÉTÉ.

POUR faire essai de ma science,  
Je cherche l'acteur en défaut ;  
Mais pour me réduire au silence,  
On s'est, je crois, donné le mot.

En vain je porte la parole ;  
Mon zèle n'aboutit à rien :  
On semble avoir appris son rôle  
Exprès pour se passer du mien.

Ne me soufflez , dit tel et telle,  
Que quand je vous regarderai.  
Avoir un regard d'une belle!...  
Oh ! oh ! je vous observerai.

J'observe donc ; hélas ! j'épie  
L'instant où l'on se troublera.  
Ah ! plus chaque actrice est jolie,  
Et plus j'aurais l'ame ravie  
D'en voir au moins une à *quia*.

Comme on punit d'un téméraire  
Le dessein trop ambitieux ,

Jamais je ne vois deux beaux yeux  
Solliciter mon ministère.

Pour comble de maux, la nature  
Ne m'a muni que de deux mains;  
Or, il m'en faudrait, je vous jure,  
Deux fois plus qu'aux autres humains.

Mon calcul est simple et facile :  
Il m'en faut deux, premièrement,  
Pour tenir un livre inutile,  
Et pour la forme seulement.

Et quand, par un jeu plein de charmes,  
Le souffleur se sent attendrir,  
Il en faut deux pour applaudir,  
Et deux pour essayer ses larmes.

M. BEFFROY DE REIGNY,  
surnommé *le Cousin-Jacques*.

---

TRADUCTION

D'UN QUATRAIN DE L'ANTHOLOGIE.

L'OEIL droit manque à Myrtil, et l'œil gauche à Chloris,  
Et même beauté les décore.  
Myrtil, cède à Chloris l'œil qui te reste encore  
Tu seras Cupidon, elle sera Cypris.

## HEURE DU SOIR,

CHANT D'AMOUR, TIRÉ DU POÈME d'*Emma et Éginard*.

HEURE du soir ! Heure paisible et sombre !  
 Descends des airs sur ton char nébuleux ;  
 Éteins du jour le disque lumineux,  
 Et verse-nous les bienfaits de ton ombre.  
 Pour qui d'absence a gémi tout le jour,  
 Heure du soir est aurore d'amour.

Dès qu'entr'ouvrant la porte orientale  
 L'aube vermeille a réjoui les cieux,  
 De nos forêts l'hôte mélodieux  
 Vient saluer l'étoile matinale.  
 Mais pour deux cœurs séparés tout le jour,  
 Heure du soir est aurore d'amour.

L'astre éclatant, sur son trône de flamme,  
 Des nuits en vain bannit l'obscurité ;  
 Quand sur le monde il épand sa clarté,  
 L'ombre des nuits est encor dans mon ame.  
 Pour un amant qui languit tout le jour,  
 Heure du soir est aurore d'amour.

M. MILLEVOYE.

LA CONSTANCE A LA MODE.

AIR à faire.

QUE sans la constance importune  
Femmes ! l'on vous servirait mieux !  
Faut-il, hélas , n'en aimer qu'une  
Lorsque toutes charment les yeux !  
Est-ce là notre destinée ?  
Et ne voit-on pas en effet  
Plus d'une saison dans l'année  
Plus d'une fleur dans un bouquet ?

Flore , Églé , Céphise et Délie  
Séduisent mon cœur enchaîné.

Je ne chérirais que Julie,  
Si je n'avais pas vu Daphné.  
Rendant hommage à chaque belle,  
Et craignant l'embarras du choix,  
J'ai résolu d'être fidèle...  
Fidèle à toutes à-la-fois.

## LA BOUCHE CLOSE,

## CONTE ÉPIGRAMMATIQUE.

**E**N plein barreau l'avocat Robillard  
 Parleur disert, bien qu'un peu babillard,  
 Encore à jeûn, alléguait le Digeste.  
 Il concluait ; quand son laquais Laurent  
 A ce cher maître apporte un restaurant.  
 Le discoureur l'éloigne en vain du geste.  
 L'autre avocat, fin matois, en riant  
 S'écrie : « Eh quoi ! ce mets vous effarouche !  
 Voyez-vous pas que c'est votre client  
 Qui pour son bien veut vous fermer la bouche ? »

## CHANSON.

**J**E VEUX une femme accomplie  
 Qui pour plaire se multiplie  
 Avec tant d'art et d'agrément,  
 Qu'on puisse éprouver, quand on l'aime,  
 Tous les plaisirs du changement,  
 Jusques dans la constance même.

J.-B. ROUSSEAU.

## LE POÈTE CAPORAL.

GRACE à ce comte libéral,  
 Grace à la guerre de Mirande,  
 Je suis poète et caporal :  
 O dieux ! que ma fortune est grande !  
 O combien je reçois d'honneur  
 Des sentinelles que je pose !  
 Le sentiment de ce bonheur  
 Fait que jamais je ne repose :  
 Si je couche sur le pavé,  
 Je n'en suis que plus tôt levé.  
 Parmi les troubles de la guerre,  
 Je n'ai point un repos en l'air,  
 Car mon lit ne saurait branler  
 Que par un tremblement de terre.

ROBARD THÉOPHILE.

## QUATRAIN.

D'UNE fleur étrangère auriez-vous connaissance ?  
 Née au lever du jour, mourante à son coucher,  
 Comme la sensitive elle fuit le toucher ;  
 Un souffle la détruit . . . On l'appelle *Innocence*.

MORALITÉ.

POURQUOI pleurer , pourquoi gémir ,  
Quand on a vu fuir le bel âge ?  
Chaque âge amène son plaisir ,  
Tant la nature est bonnè et sage.  
Au passé comme à l'avenir  
Elle attache une jouissance ;  
Si la jeunesse a l'espérance ,  
La vieillesse a le souvenir.

IMBERT.

---

LA DIFFÉRENCE.

VOUS commettez un grand abus ,  
En prenant Bordier pour Phébus ;  
Il est trop mal dans la fortune  
Pour souffrir ces comparaisons ;  
Car Phébus a douze maisons ,  
Et le coquin n'en a pas une.

THÉOPHILE.

A UNE DAME,

APRÈS LUI AVOIR PRÉSENTÉ UNE POMME.

COMME Vénus vous êtes belle ;  
Comme Pâris je suis berger.  
Comme lui je viens de juger ;  
Voulez-vous me payer comme elle ?

DE LA CLOS.

---

IMPROMPTU A UNE DAME,

EN LUI PRÉSENTANT DEUX POMMES.

LORSQUE Vénus obtint la préférence,  
Douce faveur paya l'heureux Pâris.  
Je vous ai vue, et j'ai doublé le prix :  
Daignerez-vous doubler la récompense ?

L'OEILLET,

ODE ANAGRÉONTIQUE.

QUELLE essence, quelle ambroisie  
Autour de moi remplit les airs?  
Des plus doux parfums de l'Asie  
Les trésors me sont-ils ouverts?  
Suis-je sur les heureux rivages  
Où le frais Élysée, aux Sages  
Offre ses odorans bosquets?  
Suis-je dans la céleste troupe  
Admis à partager la coupe  
Qui circule aux divins banquets?

Aimable OEillet, c'est ton haleine  
Qui charme et pénètre mes sens;  
C'est toi qui verses dans la plaine  
Ces parfums doux et ravissans.  
Les esprits embaumés qu'exhale  
La rose fraîche et matinale  
Pour moi sont moins délicieux;  
Et ton odeur suave et pure  
Est un encens que la nature  
Élève en tribut vers les cieux.

Regarde , tristement penchée  
 Vers le sol qu'elle orne aujourd'hui,  
 Ta tige, faible et desséchée  
 Semblait implorer un appui.  
 Son tendre bouton , pour éclore,  
 Vainement invoquait l'aurore  
 Et les caresses du zéphir;  
 Victime de l'insecte avide,  
 Il allait, sur son sol aride,  
 Expirer avant de s'ouvrir.

Ainsi l'enfant que la nature  
 Combla des plus rares présens,  
 N'est rien encor, si la culture  
 Ne vient féconder ses talens.  
 OEillet fané dès sa naissance,  
 Dans la nullité de l'enfance  
 Toujours il reste enseveli;  
 Et, né pour s'illustrer peut-être,  
 L'infortuné meurt dans l'oubli.

Bientôt, à ta frêle jeunesse  
 Je prodiguai les plus doux soins;  
 Un père, avec moins de tendresse,  
 De son fils, prévient les besoins.  
 Loin de toi, ma main protectrice  
 Exila l'herbe usurpatrice  
 Qui s'opposait à ton essor;

Et, jusqu'en son secret asile,  
Je poursuivis l'impur reptile,  
Fléau de ton jeune trésor.

Comme on voit l'aurore naissante  
Lentement dévoiler les cieux,  
Enfin, ta corole brillante  
Par degrés s'entr'ouvre à mes yeux.  
Tu ceins une triple couronne;  
Devant l'éclat qui t'entourne  
L'orgueil du lys s'est abaissé;  
Et Flore elle-même, incertaine,  
Admire, et reconnaît à peine  
Le fils qu'elle avait délaissé.

Mais, ô dieux! quel charmant prestige;....  
Par un doux et tendre retour,  
A mon approche, sur ta tige,  
Je te vois tressaillir d'amour!  
D'un plus vif éclat animée,  
Vers moi, ta coupe parfumée  
Incline doucement sa fleur;  
Elle devine ma présence  
Sans doute, et la reconnaissance  
Lui révèle son bienfaiteur.

Vous, à qui sourit la fortune,  
Et qu'égarant de vains desirs,

Sortez de la route commune ,  
 Et connaissez les vrais plaisirs.  
 Voyez-vous le champêtre asile ?  
 Là, peut-être, un nouveau Virgile  
 Pour éclore attend vos secours ;  
 Peut-être un autre Démosthène,  
 Par vous, de l'éloquente Athènes  
 Va nous rappeler les beaux jours.

Condé, de nos muses naissantes  
 Daignait encourager la voix,  
 Et les muses reconnaissantes  
 De Condé chantaient les exploits.  
 Au nom de ce héros illustre,  
 Aimable OEillet, d'un nouveau lustre  
 Tu t'élèves énorgueilli ;  
 Ta tête, en ce moment plus fière,  
 S'applaudit de la main guerrière  
 Qui l'arrosait à Chantilly.

Cultivez la plante orpheline  
 Qui s'offre à vos soins bienfaisans ;  
 Sans doute le ciel la destine  
 A couronner vos cheveux blancs.  
 Vous verrez son jeune calice,  
 Aux rayons d'un soleil propice,  
 Bientôt déployer ses attraits ;  
 Et, même encor dans la vieillesse,

Vous jouirez avec ivresse  
De sa gloire et de vos bienfaits.

Songez aussi qu'un temps peut naître  
Où vous connaîtrez le malheur ;  
Votre pupile alors , peut-être ,  
Sera votre consolateur.  
Lorsqu'une reine infortunée ,  
Dans un cachot abandonnée ,  
Du sort épuisait la rigueur ,  
Messager discret et fidèle ,  
Un OEillet fit encor pour elle  
Briller un rayon de bonheur.

Toi , dont jadis la main chérie  
M'ouvrit la carrière des arts ,  
Si de ta céleste patrie ,  
Tu baisses vers moi tes regards ,  
Daigne sourire à ton ouvrage ;  
De mon talent reçois l'hommage :  
S'il est quelques talens en moi ,  
Émule de ta bienfaisance ,  
Puissé-je un jour rendre à l'enfance  
Ce qu'enfant , j'ai reçu de toi.

M. CONSTANT DUBOS.

## A UN BOSQUET.

SALUT Bosquet délicieux,  
Planté par la main du mystère,  
Toi dont le voile officieux  
Rendit la pudeur moins austère,  
Et l'amour plus audacieux !  
Que l'hiver t'épargne sa rage,  
L'été sa dévorante ardeur ;  
Que ton voluptueux ombrage  
Échappe aux flèches de l'orage  
Comme aux ciseaux de l'émondeur.  
Que la tourterelle indolente  
Ne chante que sur tes ormeaux ;  
Et contre la dent des troupeaux  
Que la houlette vigilante,  
Défende tes jeunes rameaux.  
Puisse le caressant zéphire  
Éternellement te sourire,  
Et des bois te rendre l'honneur !  
Puisse enfin toute la nature  
Protéger ta douce verdure,  
Et te payer de mon bonheur !

M. MILLEVOYE.

MÉLANGES

EN PROSE.

MILITARY

IN THE

## DE L'ÉTIQUETTE A TABLE.

IL est quelquefois bien difficile de ne pas manquer aux usages, aux étiquettes du grand monde; les gens de lettres sont principalement sujets à ces sortes d'inadvertances. L'abbé Delille, au mois d'avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère à l'académie, en cita un exemple fort singulier. On parlait de la multitude de petites choses qu'un homme un peu répandu est obligé de savoir et de pratiquer dans le monde, pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. Elles sont innombrables, dit Delille; et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit et toute la science possible ne suffiraient pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, me parla d'un dîner où il s'était trouvé quelques jours auparavant, avec des gens de la cour, des cordons-bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvillers, à Versailles. Je parie, lui dis-je, que vous avez fait cent incongruités.—Comment donc? reprit vivement l'abbé Cosson, fort inquiet; il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde. — Quelle présomption Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Ma 15

voyons , je me bornerai au dîner. Et d'abord que faites-vous de votre serviette en vous mettant à table? — De ma serviette? je fis comme tout le monde; je la déployai; je l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin à ma boutonnière. — Eh bien, mon cher, vous fûtes le seul qui se permit cette inadvertance : on n'étale point sa serviette; on la laisse sur ses genoux. Et comment faites-vous pour manger votre soupe? — Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuiller d'une main, et ma fourchette de l'autre.....—Votre fourchette, bon Dieu! personne ne prend de fourchette pour manger la soupe. Mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous? — Un œuf frais.—Et que faites-vous de la coquille? — Comme tout le monde; je la donnai au laquais qui me servait. — Sans la casser? — Sans la casser. — Eh bien, mon cher, on ne mange jamais un œuf frais sans briser la coquille. Et après votre œuf, que vous servit-on?—Je demandai du bouilli. —Du bouilli! Quand on sait vivre, on ne se sert pas de cette expression; on demande du bœuf, et non pas du bouilli : et après cela que vous faites-vous servir? — Je priai l'abbé de Radonvillers de m'envoyer d'une très-belle volaille. — Malheureux! de la volaille! on demande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour.... Mais vous ne me dites rien de votre manière de demander à boire? — J'ai, comme tout le monde, demandé du Bordeaux, du Champagne, aux personnes qui en avaient devant elles. — Sachez donc que tout le

monde instruit des usages, demande du vin de Champagne, du vin de Bordeaux.... Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain ? — Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau. — Eh ! on rompt son pain, on ne le coupe pas..... Avançons. Comment prîtes-vous le café ? — Mais, comme tout le monde. Il était brûlant ; je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe. — Eh bien, vous fîtes ce qu'il ne fallait pas faire. Toutes les personnes comme il faut boivent leur café dans la tasse, et jamais dans la soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage. L'abbé Cosson était confondu et désolé, continua l'abbé Delille, pendant six semaines, au moins ; il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait, de quelqu'un des usages que je lui avais appris et qu'il ignorait. L'abbé Delille lui-même en tenait la connaissance d'une femme de ses amies, et avait été long-temps à se trouver embarrassé dans le monde, où il ne savait comment s'y prendre pour boire et manger conformément au bel usage.

DI A L O G U E

ENTRE UN MARI ET SA FEMME.

LA FEMME.

JE vous prévins, Monsieur, qu'à compter d'aujourd'hui, j'entends être libre et indépendante. Je secoue décidément le joug que je porte depuis cinq ans. Vous pouvez, dès ce moment, vous dispenser de prendre un ton de mari, et de m'intimer des ordres qui me déplaisent, et auxquels je n'obéirai point.

LE MARI.

Eh! Madame, d'où vous vient cette soudaine résolution?

LA FEMME.

J'ai pris la connaissance de mes droits et le sentiment de ma supériorité. On sait lire un peu, Dieu merci! *l'Athénée des Dames* m'a fait ouvrir les yeux; il m'a fait rougir de l'oppression qui pèse sur moi, ainsi que sur tout mon sexe. Le temps est venu de nous en délivrer; et il est juste, Messieurs, que nous vous donnions, à notre tour, *un peu de fil à retordre.*

LE MARI.

Comment donc, vous m'effrayez ! Jusqu'à présent, vous aviez paru contente de moi ; j'avais cherché à vous rendre heureuse, et je croyais y avoir réussi. Mais sans parler de tout votre sexe, dites-moi un peu en quoi vous avez été personnellement opprimée ?

LA FEMME.

En quoi, Monsieur ? . . . En tout. D'abord vous avez seul la clef de notre argent. Quand je vous en demande, vous me dites tantôt que vous n'en avez point, tantôt que vous en avez très-peu ; et, quand vous m'en donnez, c'est à si petites doses, que je n'ai pas de quoi me passer la moitié de mes fantaisies. Cependant, vous vous êtes emparé de ma dot, qui était considérable ; vous en jouissez à votre aise, et je ne jouis de rien.

LE MARI.

J'en jouis, parce que cela est dans l'ordre, parce que les lois me donnent l'administration de votre bien . . .

LA FEMME.

Vos lois sont des grossières et des impertinentes. D'ailleurs, qui les a faites ? Des maris comme vous, qui étaient bien aises d'opprimer leurs femmes. S'il y avait eu des législatrices mêlées aux législateurs, les choses ne

se seraient pas passées ainsi; mais vous avez été les plus forts, et vous avez profité malhonnêtement de cet avantage.

LE MARI.

Hélas! Madame, la force est la loi universelle de la nature.....

LA FEMME.

C'est la loi des taureaux et des crocheteurs; c'est une infamie. Je ne sais pas comment un homme de bonne compagnie ose en parler devant une femme. Monsieur est fort content, à ce qu'il paraît, de cette loi universelle de la nature. Il ne vous reste plus qu'à me colleter et à me terrasser avec vos vilains bras nerveux, qui font horreur.

LE MARI.

Ah! ma chère amie!....

LA FEMME.

Je ne suis point la chère amie d'un être qui est plus fort que moi, et qui peut, d'un moment à l'autre, m'assommer à coups de poings.....

LE MARI.

A merveille, Madame! vous savez bien qu'il y a de bonnes raisons pour que nous n'en agissions pas ainsi avec un sexe que nous aimons, que nous adorons.....

## LA FEMME.

Vous lui faites beaucoup d'honneur.

## LE MARI.

Du reste, ne m'en veuillez pas personnellement, je vous prie. J'ai trouvé la loi établie, et j'en profite de la manière que je juge la plus favorable à notre commun bonheur. J'administre vos biens et les miens en bon père de famille, comme je le dois. Je mets, à la vérité, quelques entraves à vos desirs, à vos fantaisies, qui ne calculent pas toujours bien, et qui iraient souvent au-delà de notre fortune; mais je vous rends service, ainsi qu'à moi, et je crois que tout est mieux arrangé ainsi. J'en demande pardon à Mesdames de l'Athénée.

## LA FEMME.

Et moi, je trouve tout cela si mal arrangé, que je le dérangerai, ou il n'y aura pas moyen. Tandis que ces Messieurs administrent en bon père de famille, les mères de famille manqueront de tout. Enfin, n'est-ce pas une honte! je n'ai pas encore pu meubler mon salon en cachemire. J'ai encore dans ma chambre un grand vilain lit à la duchesse, où je ne dors point. Vous me laissez promener avec une voiture carrée et des chevaux noirs qui font horreur; tandis que tout le monde a des bonbonnières et des chevaux alezans; enfin, les trois quarts du tems, je manque de capotes, de pélerines, de toques, etc.

LE MARI.

Je vois fort bien que si vous en aviez le pouvoir, nos domaines se convertiraient bientôt en capotes et en bonbonnières; et cela me prouve que nous avons sur vous d'autres avantages que celui de la force...

LA FEMME.

Ah! je vous vois venir. Monsieur compte apparemment avoir plus d'esprit que moi; plus de jugement, plus d'instruction. Vous me feriez plaisir de me prouver cela, à moi, qui vous connais depuis six ans, comme si je vous avais fait... En vérité, vous me faites pitié!... Mais, savez-vous bien que vous êtes quelquefois une grosse bête; que vous êtes très-ennuyeux, très-mausade; que sans me vanter, je suis dix fois plus aimable que vous: c'est du moins l'avis de tous ceux qui nous entourent. Savez-vous bien que si je voulais, je vous tromperais toute la journée; que je.....

LE MARI.

Je connais toute l'habileté de votre sexe en ce genre.

LA FEMME.

J'espère que nous vous forcerons bientôt à nous rendre justice dans tous les genres, et je vous prouverai que je vauz mieux que vous de toute façon, à la force près, que je ne peux pas vous contester, quoique vous

ne soyez pas un Turc. Je vous avertis que je vais m'adonner à la littérature et aux belles-lettres. Je vais travailler à un journal. Je me suis engagée à fournir des articles à l'Athénée des Dames. Nous allons tâcher, Messieurs, d'avoir de l'esprit, si vous voulez bien le permettre, et nous verrons si vous avez un privilège exclusif....

LE MARI.

Vous plaisantez, ma chère amie! ou vous perdez la tête. Vous voulez travailler à un journal! vous voulez écrire pour le public! mais, il faudrait commencer par apprendre un peu d'orthographe.

LA FEMME.

C'est donc une belle science que l'orthographe! Ne dirait-on pas que cela influe sur les idées, et qu'on soit une sotte pour quelques lettres de plus ou de moins? Ne trouverai-je pas d'ailleurs un pédant qui se chargera de ces accessoires? Me direz-vous aussi qu'il faut savoir l'orthographe, pour composer des romans? Je vais cependant en composer un, avec votre permission.

LE MARI.

Un roman aussi, bon Dieu!

LA FEMME.

Oui, Monsieur, un roman. J'ai déjà un héros tout prêt, et une héroïne toute prête....

## LE MARI.

Ah, Madame! épargnez-vous cette peine. Ne savez-vous pas que les faiseuses de modes, les lingères, les laquais même commencent à être dégoûtés de ce genre de littérature, qui achève de tuer le bon goût, le bon sens et les bonnes mœurs? N'augmentez pas encore, de grace, ce fatras de paperasses romanesques ou romantiques, qui sont devenues une véritable calamité littéraire. En vérité, celui qui pourrait arrêter ce torrent débordé qui s'est emparé de toutes les imprimeries, de toutes les bibliothèques, de toutes les toilettes, de toutes les cheminées, rendrait un service éminent à la société.

## LA FEMME.

Je reconnais bien là mon barbare, mon brutal, qui n'a ni esprit, ni sensibilité, ni délicatesse; qui n'a jamais versé de douces larmes au sujet de ces héros et de ces héroïnes imaginaires, lesquels en valent bien d'autres, je crois, puisqu'on leur prête à volonté toutes les vertus, toutes les perfections qu'on chercherait inutilement dans les êtres réels.

## LE MARI.

Me direz-vous un peu qui aura soin de vos deux petites filles, pendant que vous vous occuperez des êtres imaginaires?

## LA FEMME.

Vous vous moquez! Vous imaginez-vous que je vais

devenir l'institutrice et la maîtresse d'école de mes enfans ? Cela est bon pour des femmes de comptoir, et pour de petites bourgeoises. D'ailleurs, ne pouvez-vous pas vous-même vous occuper de cette éducation ? Vous n'avez rien de mieux à faire. Vous êtes bien heureux que j'aie bien voulu nourrir mes filles de mon propre lait. Je ne l'aurais pas fait très-certainement, si J.-J. Rousseau ne l'avait pas conseillé dans un style aussi enchanteur, et s'il n'avait pas mis la *nourriture* à la mode. Enfin, Monsieur, je veux faire parler de moi, je m'ennuie de mon obscurité ; les femmes dont on ne dit rien, sont des sottises qui vivent en esclaves sous la dépendance de leurs maris. Pour moi, je suis décidée à me mettre dans les rangs des femmes savantes, et à chercher, dans l'étude, des moyens de résistance à l'oppression.

LE MARI.

Ah ! Madame va étudier : cela sera nouveau.

LA FEMME.

Oui, Monsieur, l'étude me fera du bien ; d'ailleurs, *hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secunda res ornant, adversis, p̄rfugium ac solatium præbent...*

LE MARI.

Miséricorde ! du latin. Eh ! où l'avez-vous pris, s'il vous plaît ?

## LA FEMME.

Ne croyez pas que je sois au bout. Juvénal donne à entendre positivement que vous êtes des corbeaux, et que nous sommes des colombes :

*Dat veniam corvis, vexat censura colombas.*

## LE MARI.

Quelles colombes, grands dieux ! Je sens bien que ce sera aux corbeaux à vous céder la place. Je m'envole, Madame, votre latin m'a tellement effarouché. . . .

## LA FEMME.

Un petit moment, Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire encore. . . . J'ai besoin aujourd'hui de cinquante louis : il me les faut absolument.

## LE MARI.

Les corbeaux n'ont point d'argent en ce moment-ci. J'en suis bien fâché. Demandez-en à Cicéron, à Juvénal, ou aux colombes qui font l'*Athénée*. ( Il se sauve. )

## LA FEMME (seule).

Le tyran se moque de moi. Mais on m'a conseillé un moyen qui peut suppléer à la force, et avec lequel on obtient tout d'un mari, à moins qu'il ne soit un monstre. Je ne suis pas trop sujette aux convulsions, et aux maux de nerfs, mais j'en prendrai : cela n'est pas bien difficile ; de plus, je m'évanouirai, je me trouverai mal ; et nous verrons. . . .

Y.

LA NOUVELLE DÉCOUVERTE.

DIALOGUE

ENTRE UN PROFESSEUR DE PHYSIQUE ET M<sup>me</sup> A.

MADAME A.

JE viens de lire, mon cher docteur, le discours préliminaire de votre *Journal de Physique* de cette année. Savez-vous bien que je suis furieuse contre votre physique ? Est-il bien vrai que l'homme n'est, comme vous le dites, que la première espèce de la nombreuse famille des singes, perfectionnée par l'état social ?

LE PROFESSEUR.

Oui, Madame, cela est d'une vérité exacte. Je vous en demande bien pardon ; mais vous n'êtes qu'une gue-non civilisée.

MADAME A.

Cela est un peu dur. Voilà une belle découverte. Dites-moi un peu, je vous prie, comment vous l'avez faite ?

LE PROFESSEUR.

Ah, Madame ! on n'est pas professeur de physique

pour ne rien découvrir du tout : je l'ai faite par la voie de l'analogie, en comparant les mœurs des hommes avec celles des animaux, et en m'étudiant moi-même, ce qui est la meilleure manière de connaître les autres, comme disait Fontenelle.

MADAME A.

C'est-à-dire que vous avez découvert en vous toutes les habitudes des singes, toutes leurs inclinations...

LE PROFESSEUR.

Cela est vrai. Je me regarde comme un véritable sapajou, un babouin, un sagouin, un mandrille ou un magot, sauf quelques légères différences de conformation, qui sont cause que je suis toujours obligé de me tenir dans une position verticale, dont bien me fâche, je vous assure.

MADAME A.

Mais enfin, mon cher sapajou, puisque sapajou il y a, que pouvez-vous donc gagner à cette métamorphose, et quel intérêt avez-vous à renoncer à la condition d'homme, puisque l'homme est considéré comme supérieur à tous les êtres, et comme doué d'une intelligence divine ?

LE PROFESSEUR.

Comment donc, mais j'y ai personnellement, entre

nous soit dit, un intérêt évident. J'ai compté dans le monde un milliard d'hommes. Assurément, on ne peut faire aucune attention à moi dans une foule si grande, quoique je fasse un *Journal de Physique*, et que j'aie fait une *Théorie de la Terre* en quatre volumes, ornés de mon portrait. Si je parviens à prouver que je suis un singe, et que la race humaine est issue des singes, vous conviendrez que ce système me fera remarquer d'une manière assez saillante; on viendra me voir chez moi par curiosité, en qualité de singe savant et d'animal extraordinaire. Du moins, je ne resterai pas confondu et ignoré, ce qui est fort humiliant pour un physicien comme moi. D'ailleurs, Madame, je n'avance pas une chose qui soit entièrement de mon fond: il y a longtemps que les anciens ont appelé les singes des *homoncules*, ce qui ne préluait pas mal à la découverte que je viens de faire.

## MADAME A.

Vous avez une plaisante manière de vous distinguer. Pour moi, j'aime à avoir plus d'orgueil que vous. Si mon génie m'avait révélé, un beau matin, d'une manière positive, que je suis une guenon, comme vous m'avez fait l'honneur de me le dire, je maudirais intérieurement mon triste génie, et je me garderais bien de m'en vanter; car enfin, tout calcul fait, il vaut mieux être une femme qu'une guenon. Mais, du reste, je sais bien que votre système n'est pas nouveau; par

conséquent, il ne vous distinguera point, comme vous le desirez. Il y a long-temps qu'on cherche à ravalier notre espèce et à nous mettre même au-dessous des bêtes. J'avoue que je ne vois point du tout quelle finesse il y a à ce système philosophique, et quel beau côté on peut y trouver.

LE PROFESSEUR.

Je le crois bien. C'est que vous êtes infectée de préjugés qui ne vous laissent pas entrevoir la fin des choses. Si vous aviez fait à mon école, un cours de physique pendant quelques années, vous penseriez d'une toute autre manière.

MADAME A.

J'aurais toujours détesté une physique qui me déshonore ; ainsi que l'espèce humaine. Vous me permettez de préférer une science qui m'ennoblit, qui donne à mon espèce une place éminente à la tête de la chaîne des êtres, et qui m'en promet une plus belle encore dans une autre vie... Mais ne trouvez-vous pas qu'il y a, indépendamment de la bassesse de votre système et de l'avilissement où il nous plonge, quelqueinconvenient pour la société à le répandre comme vous faites ; et si vous parveniez à persuader aux hommes qu'ils sont des singes, et qu'ils n'ont pas une autre destination que ces animaux, seriez-vous bien en sûreté parmi eux. ?

## LE PROFESSEUR.

La physique ne s'arrête point à toutes ces petites considérations sociales. Il me suffit d'être tranquille en ce moment. Je suis fâché que vous n'aimiez pas les singes, et que vous prétendiez être plus noble qu'eux. Pour moi, je suis fort content de ma généalogie; il est toujours bien agréable de savoir d'où on sort, d'où on descend.

## MADAME A.

Je vous souhaite beaucoup de plaisir dans votre famille et parmi vos pairs; je vous conseille de vous aller retirer [au Brésil, dans l'île de Ceylan ou de Madagascar; là, vous trouverez une foule de frères et d'*homoncules* qui seront enchantés de vous voir, et d'avoir un camarade de plus. Vous tâcherez de les *perfectionner*, de leur apprendre un peu de physique et même d'astronomie: car vous vous en mêlez aussi.

## LE PROFESSEUR.

Oui, Madame, en ma qualité de singe savant, j'imité le fameux Herschel, qui a compté jusqu'à cent millions d'étoiles; j'espère bien en compter davantage, si je vis âge de singe.

## MADAME A.

Voilà une bien belle occupation, et qui suppose une imagination bien vive. Cela me fait songer aussi à un de mes voisins qui, se promenant dernièrement avec moi dans l'avenue de mon château, gardait un morne silence.

et marmottait quelque chose entre ses dents. Je lui demandai ce qu'il avait ; il me fit signe de la main de ne point l'interrompre ; je le laissai faire. Quand il fut arrivé au bout de l'avenue , il me dit d'un air important , et comme s'il avait fait la plus belle découverte du monde : « Madame, vous avez dans votre avenue 548 » arbres de chaque côté, ce qui fait en tout 1096 ; chose » peut-être que vous ne saviez pas, tant on néglige sou- » vent de s'instruire des choses même qu'on a sous les » yeux. » Je trouve, mon cher Jakos, que vous ressembliez beaucoup à ce bon voisin : encore du moins m'apprenait-il quelque chose de positif, tandis que je suis bien sûre que je ne saurai jamais par vous le nombre de toutes les étoiles, quelque soit votre longue patience à les compter. Cela me serait, à la vérité, aussi indifférent à savoir, que le nombre des arbres de mon avenue. Mais du moins, compter les étoiles, est une occupation tout-à-fait innocente, et plût au ciel que vous vous y bornassiez ! Car, pendant que vous avez le nez en l'air, et que vous dites 1, 2, 3 et 4, etc., vous n'attaquez pas la morale, et vous avez quelque supériorité sur les bêtes, notamment sur les pies qui ne savent compter que jusqu'à trois, à ce que nous a dit dernièrement un physicien de Nuremberg.

LE PROFESSEUR.

Quand je compte les étoiles, c'est bien moins pour en savoir le nombre, que pour avoir occasion de faire

remarquer la petitesse de notre globe , et sur-tout des animaux comme nous qui l'habitent.

MADAME A.

Je vous comprends, vous en revenez toujours à votre système. Vous cherchez à agrandir le monde pour nous rapetisser ; comme si le mérite des êtres était dans leur étendue ; comme si Dieu n'était pas également admirable dans la ténuité comme dans l'immensité de ses œuvres ; comme si le génie de l'homme n'était rien , parce qu'il émane d'un corps qui n'est pas aussi vaste que l'étoile de Sirius.... En vérité, mon pauvre docteur, vous me faites pitié. Heureusement vous n'êtes pas bien dangereux, et il y a de bonnes raisons pour qu'on vous lise fort peu. Quant à moi, je ne vous lirai pas davantage. Je vous demanderai même la permission de me retirer tout-à-fait de votre société ; car j'aime à vivre avec mes égaux ; et tant que vous serez un singe, je me croirai autant au-dessus de vous, que le sont ces étoiles dont la lumière, à ce que vous dites, ne parvient à la terre qu'en deux millions d'années.

## TABLE

### DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

|                                                                                                              | Pages |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| LE Testament de l'Amour, allégorie, par M. DE JOUY.                                                          | 1     |
| Le Prix de la Vie, par le marquis DE ST.-AULAIRE.                                                            | 5     |
| Fragment du Poème des trois Règnes de la Nature.<br>(Extrait du troisième Chant.) Par M. DELILLE.            | 6     |
| La Petite-Maîtresse et le Peintre, par M. GUICHARD.                                                          | 8     |
| Épître à madame Adèle, pour l'inviter à se jeter dans<br>la mélancolie, par M. MICHAUD.                      | 9     |
| Sermens d'Amour, par M. MILLEVOYE.                                                                           | 15    |
| Stances, par M. le comte DE TRESSAN.                                                                         | 16    |
| Épigramme, par J.-B. ROUSSEAU.                                                                               | 19    |
| Le Dépit du Poète. A mon ami M <sup>***</sup> , par M. JUSTIN.                                               | 20    |
| Épitaphe à l'Amour, par THIBAUT, comte de Cham-<br>pagne, poète du 13 <sup>e</sup> siècle.                   | 23    |
| Fragmens du poème de Rhulière, intitulé <i>les Jeux<br/>de Mains</i> .                                       | 24    |
| Réponse d'un Abbé à des Dames qui lui demandaient<br>une définition de la femme, par SABATIER DE<br>CASTRES. | 26    |

|                                                                                                                                                    | Pages |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Le Masque et le Miroir, fable; par M. DE PIOGER.                                                                                                   | 27    |
| Le sort des Fleurs, par le marquis DE PESAY.                                                                                                       | 28    |
| Le Choix du plus Tendre, dizain; par M. MIL-<br>LEVOYE.                                                                                            | 29    |
| Quatrain, par M. GUICHARD.                                                                                                                         | Idem  |
| Stances, imitées d'Horace.                                                                                                                         | 30    |
| Placet présenté par un officier de marine, à M. le<br>comte de Pontchartrain, pour obtenir le com-<br>mandement d'une frégate; par FONTENELLE.     | 31    |
| Allégorie, composée avant que d'aller à l'échafaud,<br>sous le règne de la terreur; par TRUDAINE DE LA<br>SABLIÈRE.                                | 33    |
| Pour la Fête d'un Ami, le jour de la Saint-Joseph;<br>par M. M.                                                                                    | 34    |
| Silence d'obligation en Amour; par M. GUICHARD.                                                                                                    | 35    |
| Le Crime et le Châtiment, fable, imitée de l'alle-<br>mand; par M. DE PIOGER.                                                                      | 36    |
| Il est parti, romance, par M. M.                                                                                                                   | 37    |
| Vers adressés à M. Gaston, officier de chasseurs, qui<br>avait écrit une épître sous le nom du P. Venance,<br>capucin; par le P. VENANCE-DOUGADOZ. | 38    |
| Bouts-rimés proposés par trois Dames.                                                                                                              | 40    |
| Les deux Roses. Imitation de Muret.                                                                                                                | Idem  |
| A une Duègne, par M. M.                                                                                                                            | 41    |
| Le Rossignol et le Corbeau, fable; par M. DE PIOGER.                                                                                               | 43    |
| Chanson, par RENÉ LESAGE.                                                                                                                          | 44    |
| La Goutte d'Eau, fable; par le chevalier DE LA<br>TRAMBLAYE.                                                                                       | 45    |

|                                                                                  | Pages |
|----------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Le Voleur enrhumé, conte.                                                        | 46    |
| Imitation d'Horace, ode 2 du livre 1. <i>Jam satis terris</i> , etc.             | 47    |
| La Force de l'Habitude, épigramme, par M. GUI-<br>CHARD.                         | 49    |
| Les deux Messages, au poète Lebrun, le jour de sa<br>fête; par M. M.             | 50    |
| Imitation d'Horace, ode 2 du livre 1. <i>Tunc quæ-<br/>sieris</i> , etc.         | 52    |
| Romance, par M. GASTON.                                                          | 53    |
| Épigramme.                                                                       | 54    |
| Stances, par M. le comte DE TRESSAN.                                             | 55    |
| Vers adressés à sa majesté l'Impératrice, etc.                                   | 57    |
| Fragmens du Parrain magnifique, par GRESSET.                                     | 58    |
| Épitaphe, par le chevalier DE LA TRAMBLAYE.                                      | 59    |
| Le Baiser.                                                                       | 60    |
| La Coquette et le Miroir, par M. DE PIOGER.                                      | 61    |
| Couplets chantés à la fête de madame Henriette<br>Campan, etc.; par M. GUICHARD. | 62    |
| À un Lecteur de Société, par M. MILLEVOYE.                                       | 63    |
| La Visite académique, par M. ANDRIEUX.                                           | 64    |
| Le Chardon et la Rose, fable; par M. ARNAULT.                                    | 65    |
| Élégie au Rossignol, par M <sup>e</sup> . VICTOIRE BABOIS.                       | 66    |
| Vers écrits sur l'album de M <sup>e</sup> . Lambert, par M. DE<br>PARNY.         | 70    |
| La Rose coquette, par LEBRUN.                                                    | 71    |
| Vers de Ninon de l'Enclos, faits peu de jours avant<br>sa mort.                  | 73    |

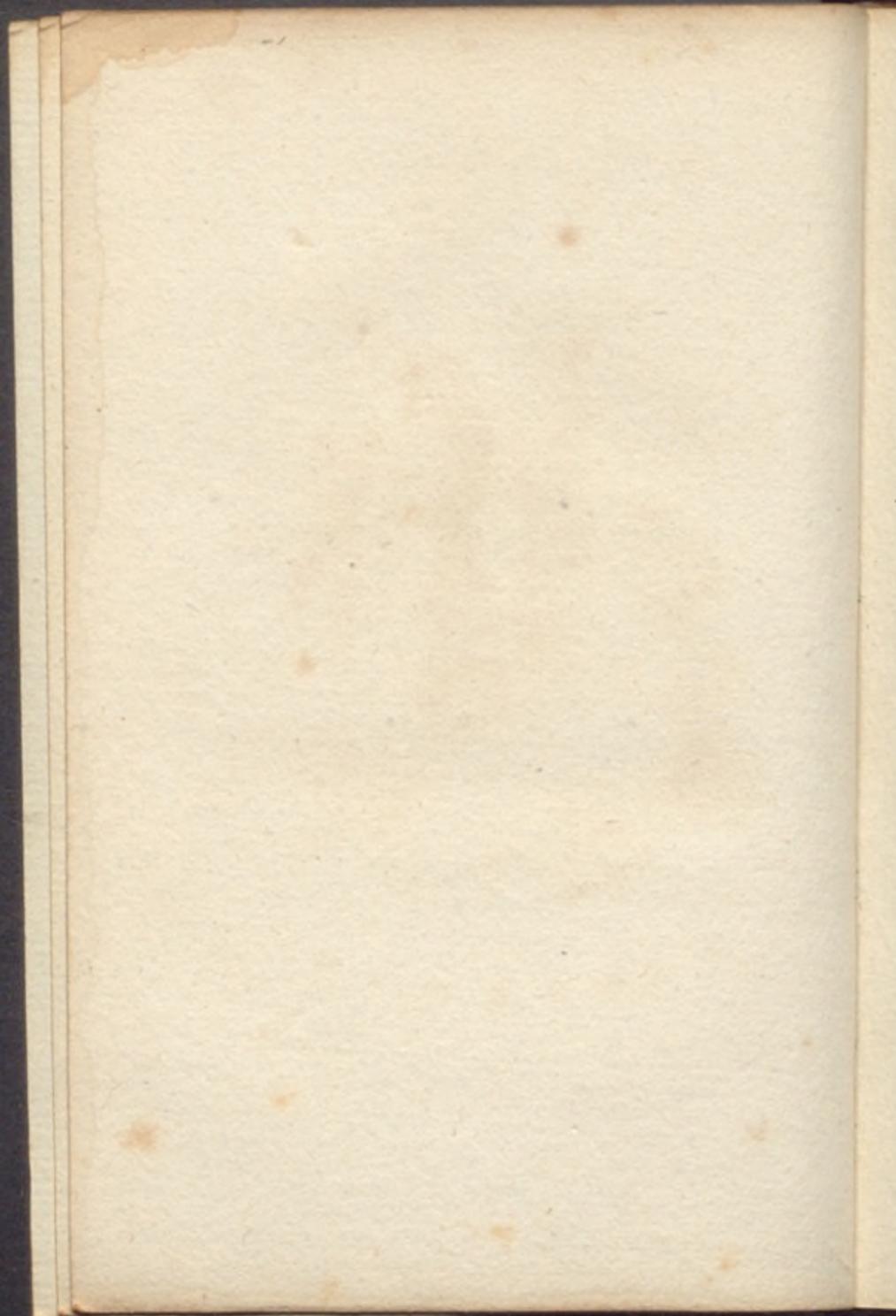
|                                                                                                                                                   | Pages |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| La blanche Marguerite, romance, par M. RÉVOILE.                                                                                                   | 74    |
| Stances, par M. ANDRIEUX.                                                                                                                         | 75    |
| Vers Anacréontiques, par le comte DE TRESSAN.                                                                                                     | 76    |
| Couplets pour le mariage de madame Magdonald;<br>par M. DE PARNY.                                                                                 | 77    |
| La Vie.                                                                                                                                           | 78    |
| L'Alchimiste et ses Enfans, conte arabe; par<br>M. ANDRIEUX.                                                                                      | 79    |
| Sur un Narcisse, par M. LOCQUART.                                                                                                                 | 85    |
| Conseils d'une Mère à sa Fille, par FAVART.                                                                                                       | 86    |
| Ballade, traduite du Vicaire de Wakefield, par<br>M. VICTOR.                                                                                      | 88    |
| Quatrain.                                                                                                                                         | 94    |
| Le désespoir du Souffleur; vers faits à l'occasion<br>d'un spectacle de Société, par M. BEFFROY DE<br>REIGNY, surnommé <i>le Cousin-Jacques</i> . | 95    |
| Traduction d'un Quatrain de l'Anthologie.                                                                                                         | 96    |
| Heure du Soir, chant d'Amour, tiré du poème<br><i>d'Emma et Eginard</i> ; par M. MILLEVOYE.                                                       | 97    |
| La Constance à la mode.                                                                                                                           | 98    |
| La Bouche close, conte épigrammatique.                                                                                                            | 99    |
| Chanson, par J.-B. ROUSSEAU.                                                                                                                      | Idem  |
| Le Poète caporal, par THÉOPHILE.                                                                                                                  | 100   |
| Quatrain.                                                                                                                                         | Idem  |
| Moralité, par IMBERT.                                                                                                                             | 101   |
| La Différence, par THÉOPHILE.                                                                                                                     | Idem  |
| A une Dame, après lui avoir présenté une pomme;<br>par DE LA CLOS.                                                                                | 102   |

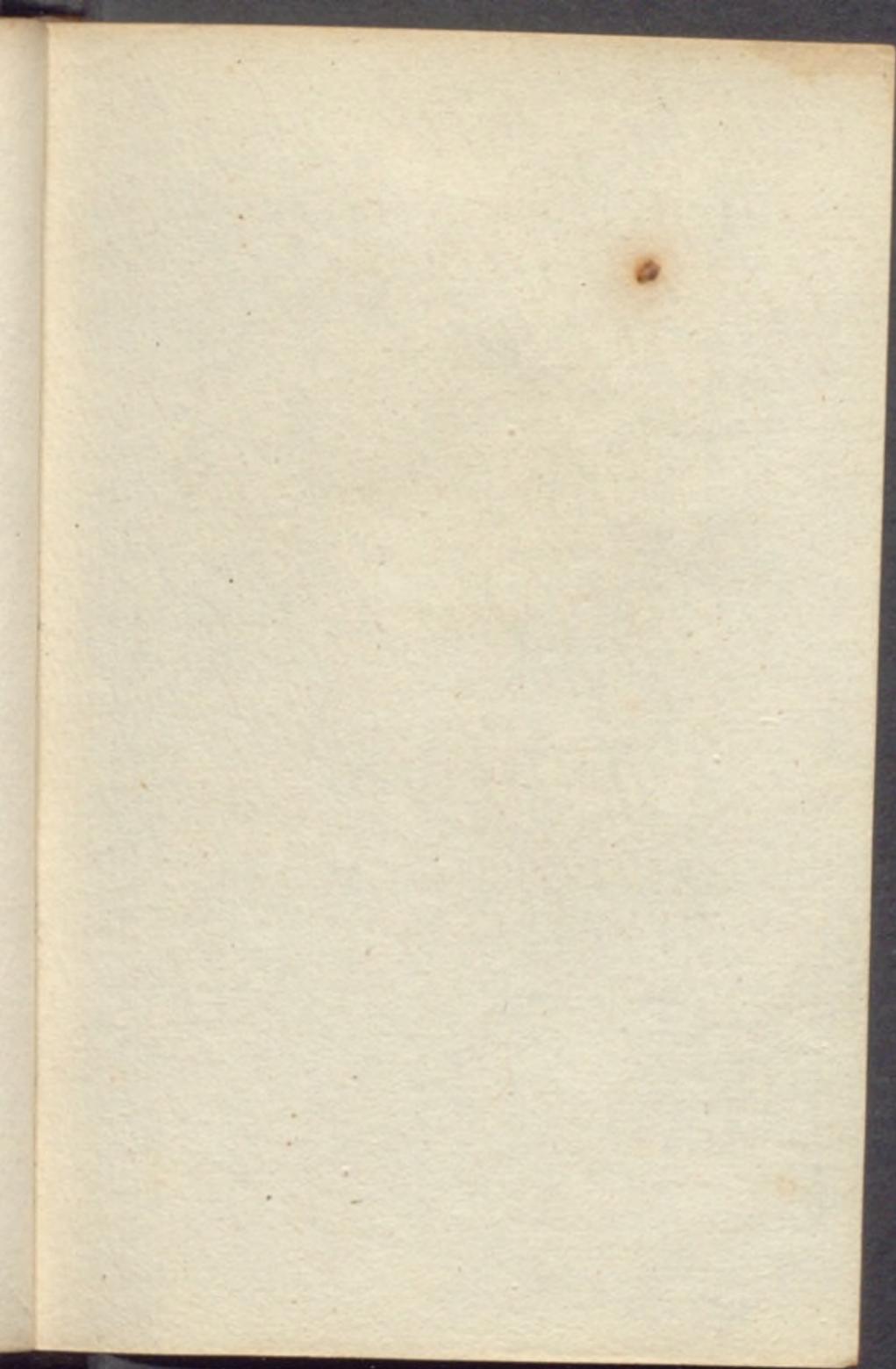
|                                                                                    | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Impromptu à une Dame, en lui présentant deux<br>pommes.                            | 101   |
| L'OEillet, ode anacréontique, par CONSTANT<br>DUBOS.                               | 103   |
| A un Bosquet, par MILLEVOYE.                                                       | 108   |
| De l'Etiquette à table.                                                            | 111   |
| Dialogue entre un Mari et sa Femme.                                                | 114   |
| La nouvelle Découverte. Dialogue entre un Profes-<br>seur de physique et madame A. | 123   |

FIN DE LA TABLE,



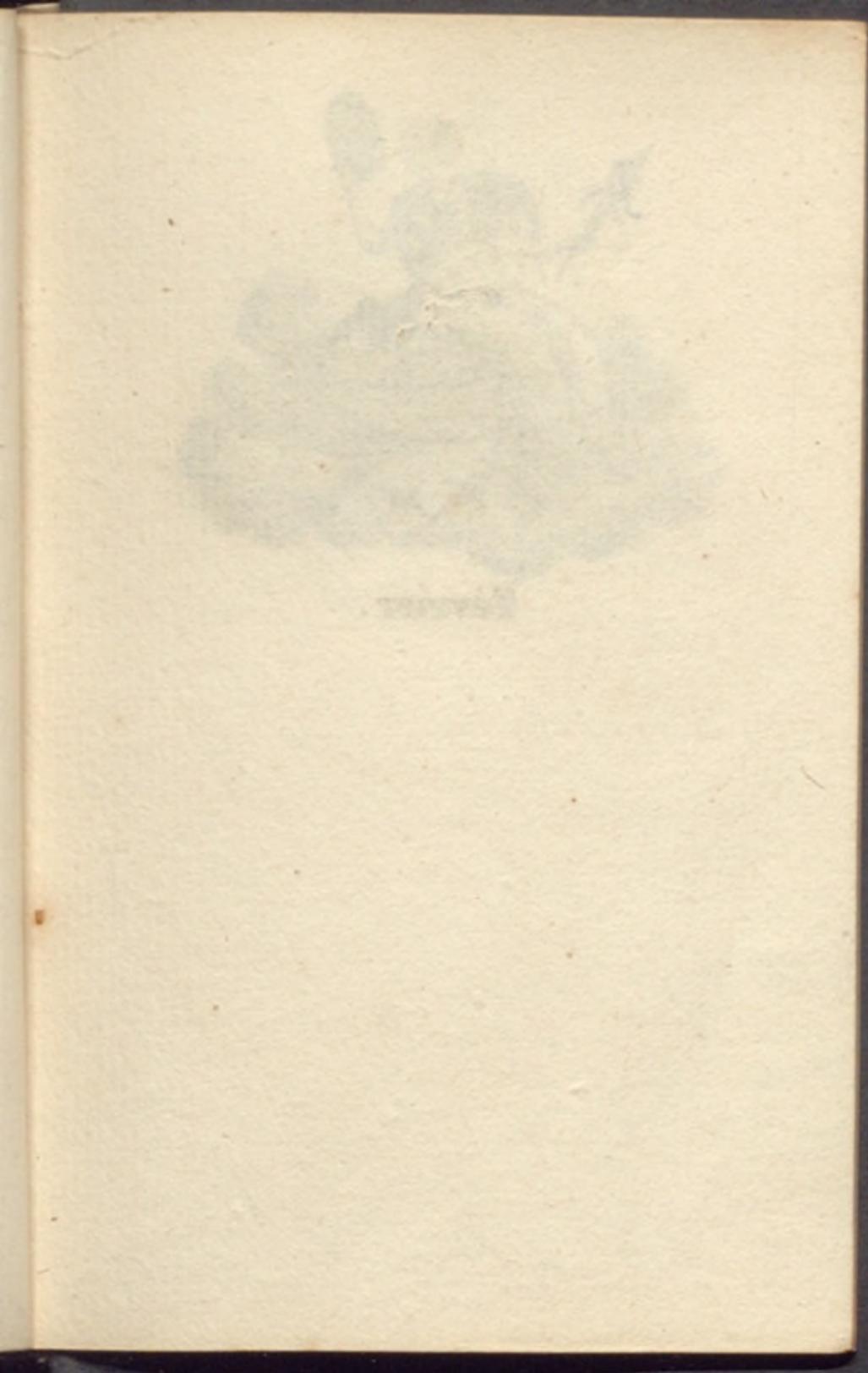
S O U V E N I R .





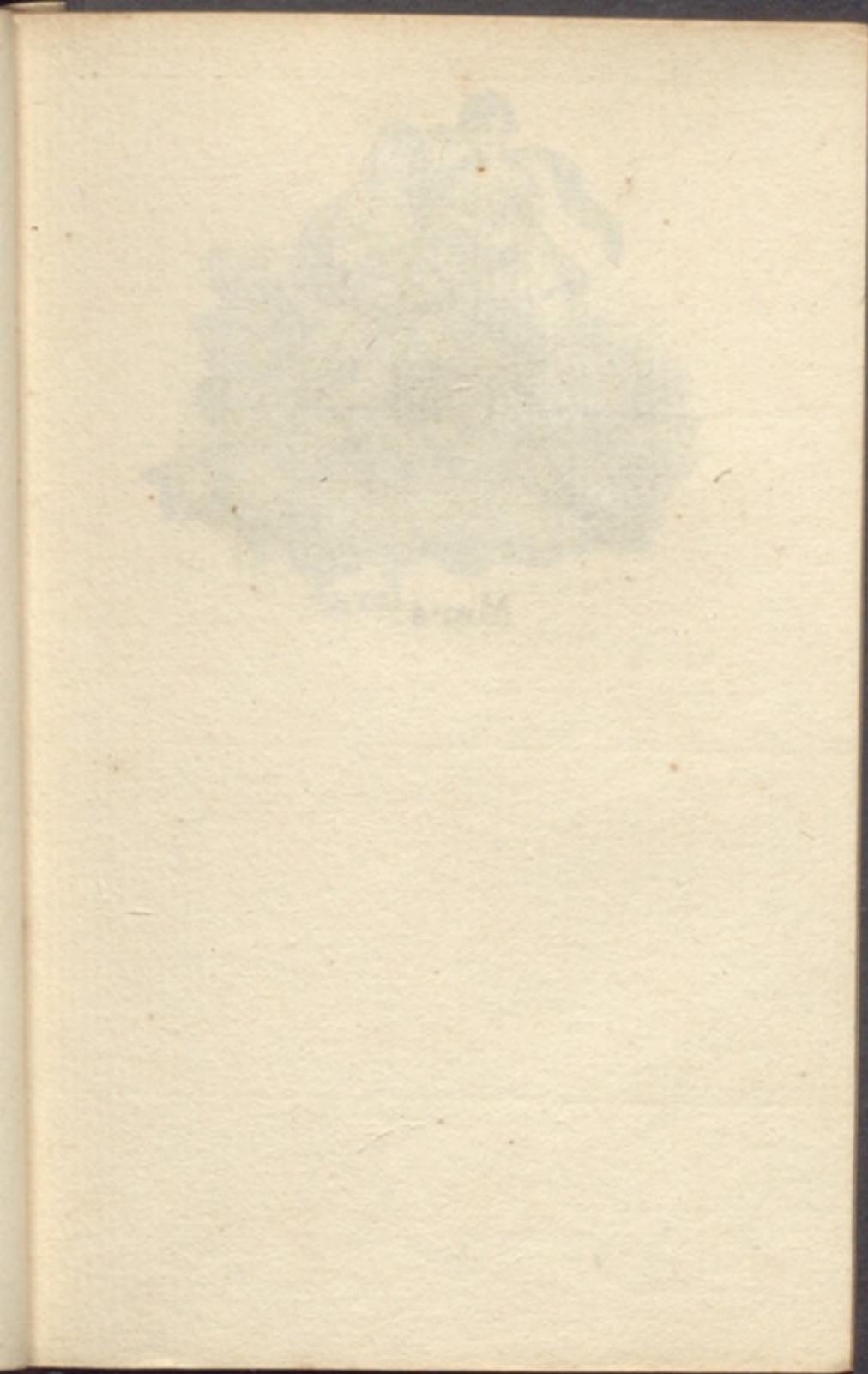


Janvier.





Février.

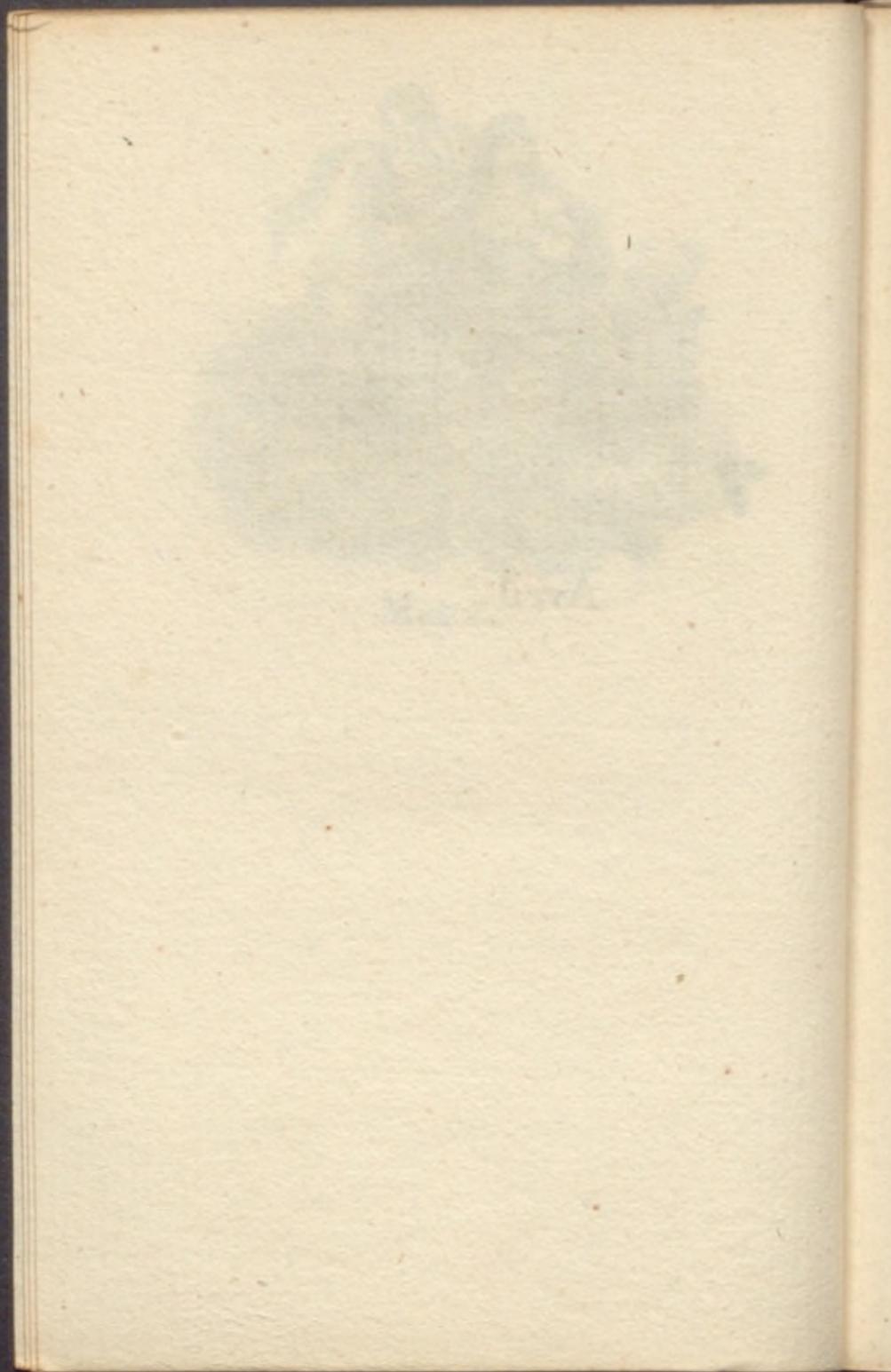




Mars.

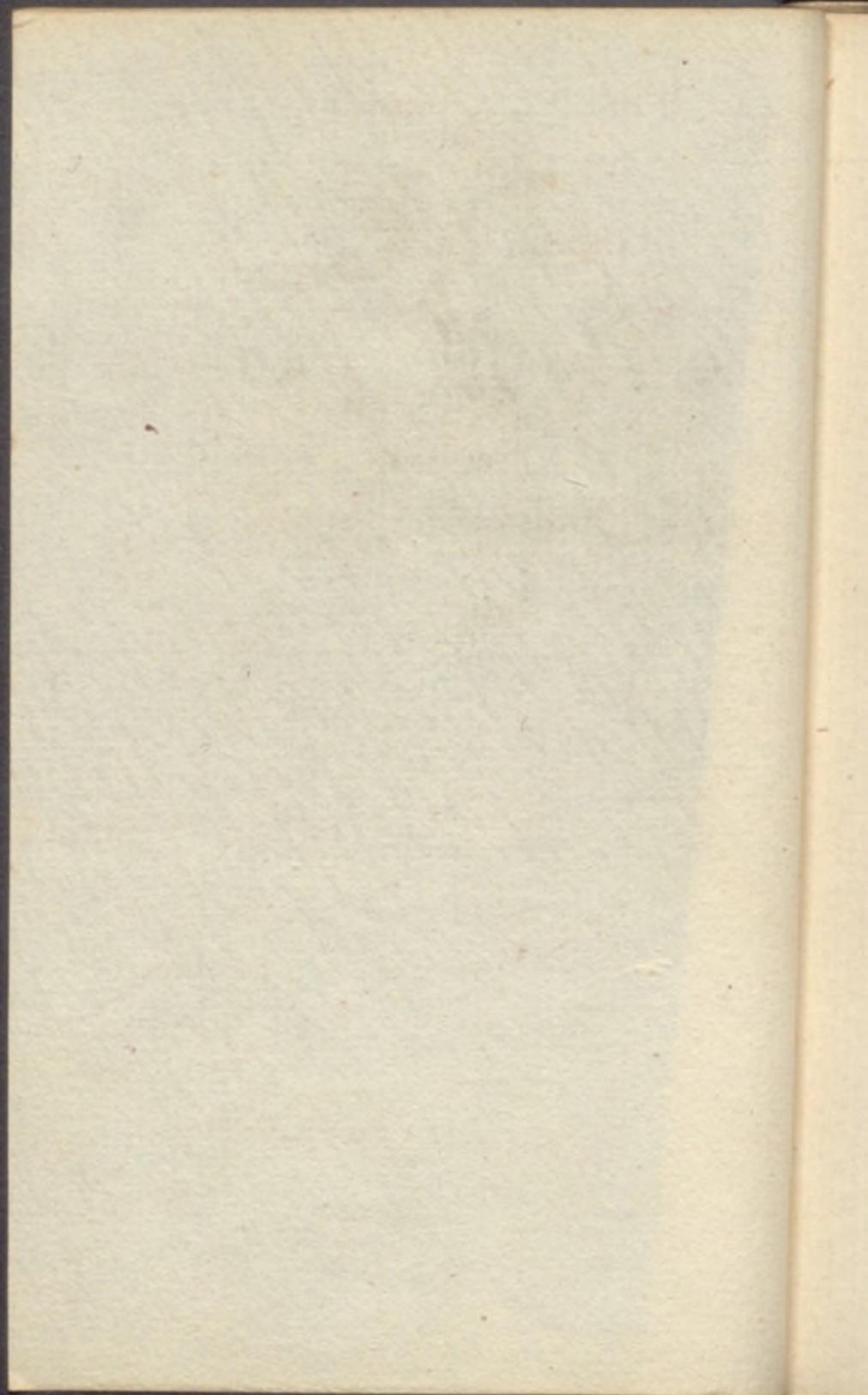


Avril.



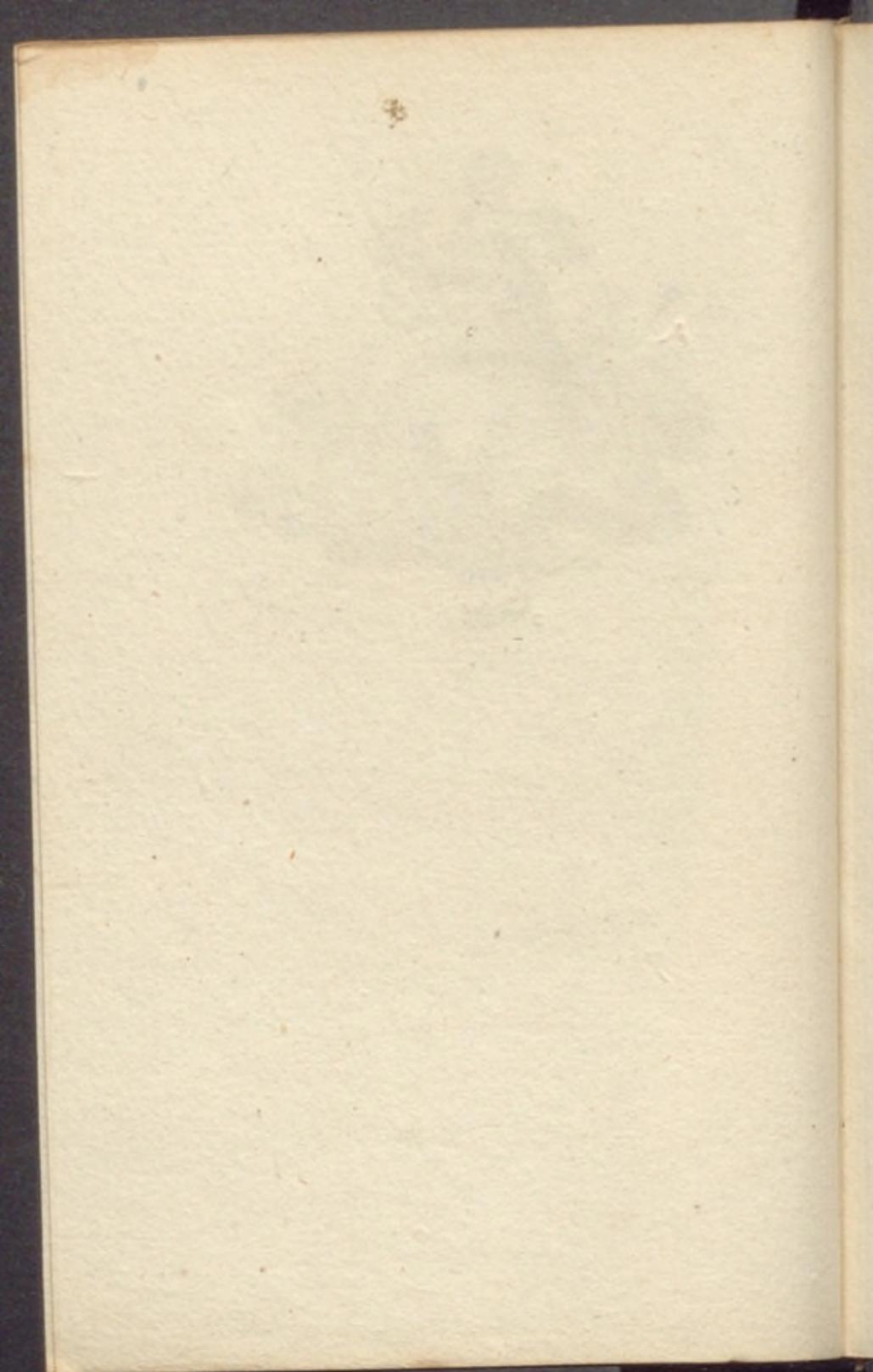


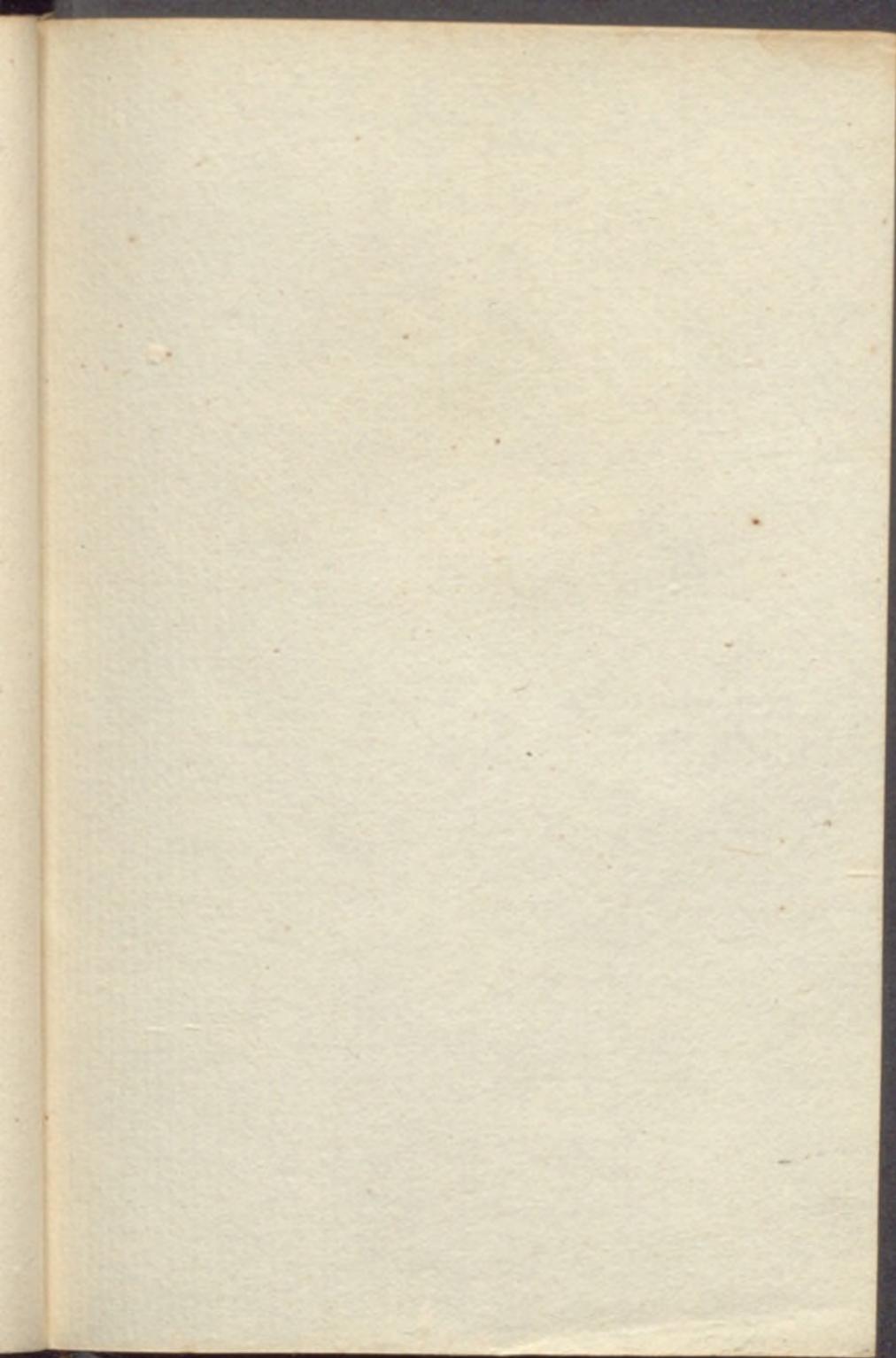
Mai .





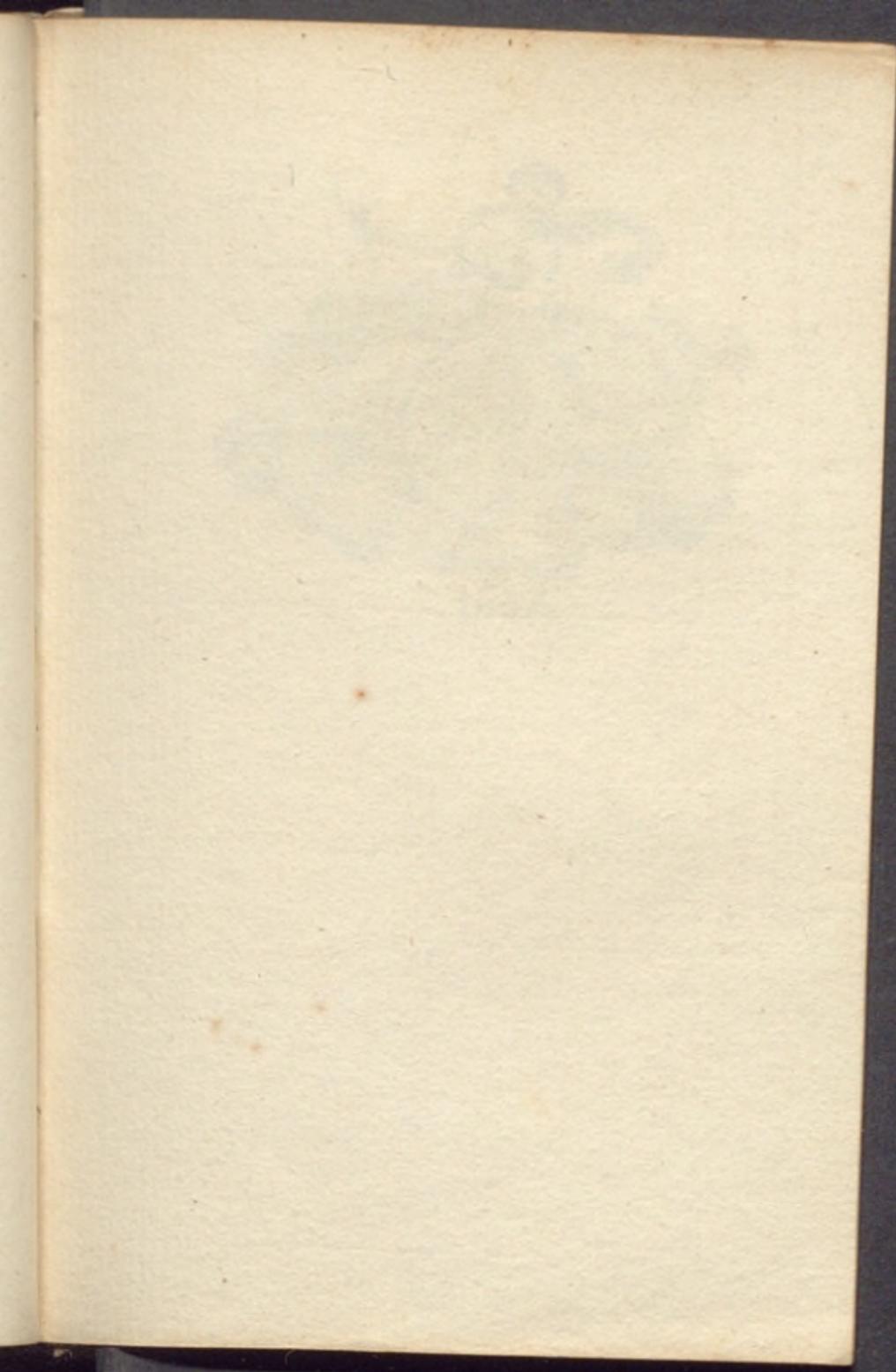
Jun.





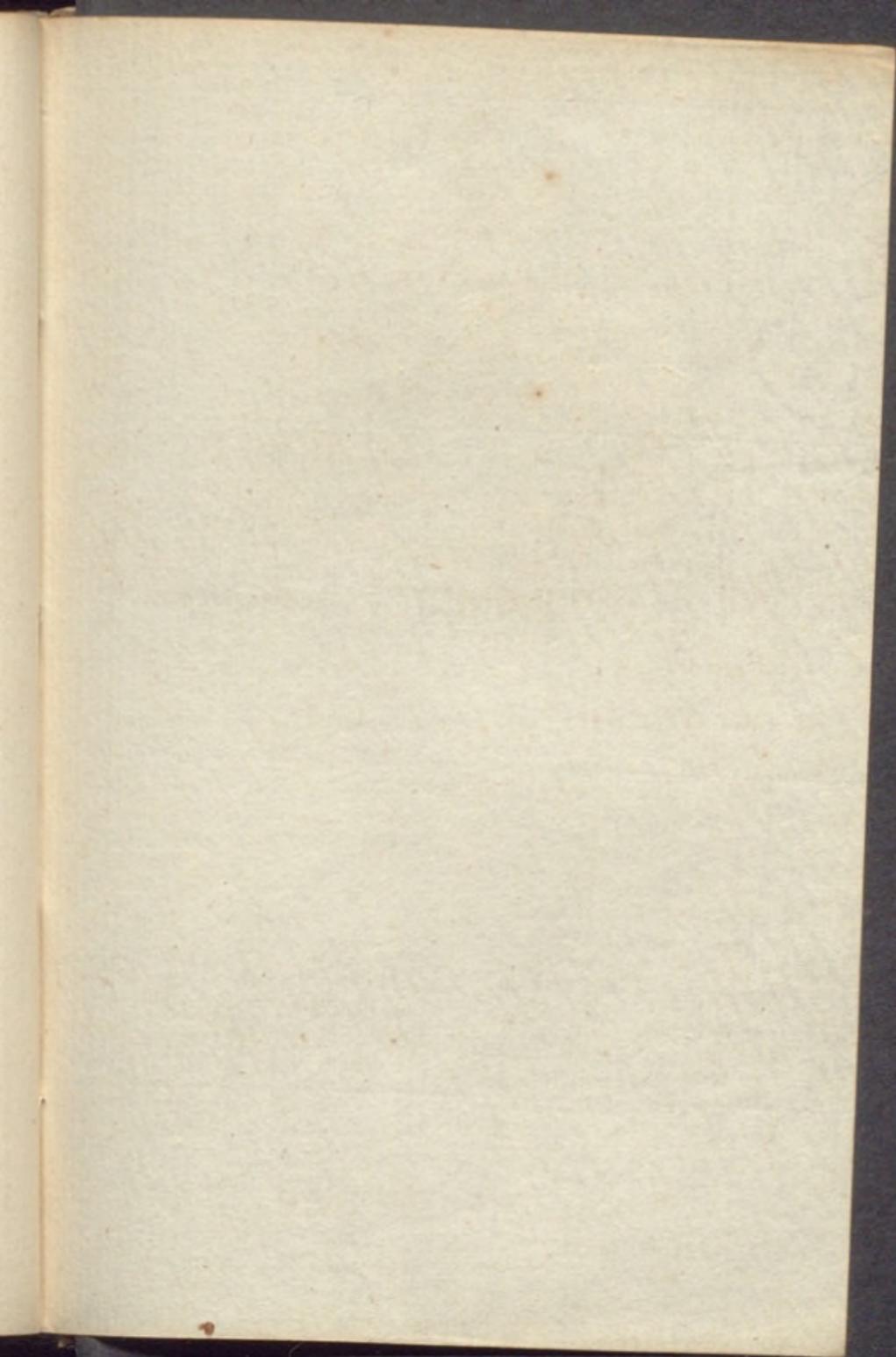


Juillet.





Août.

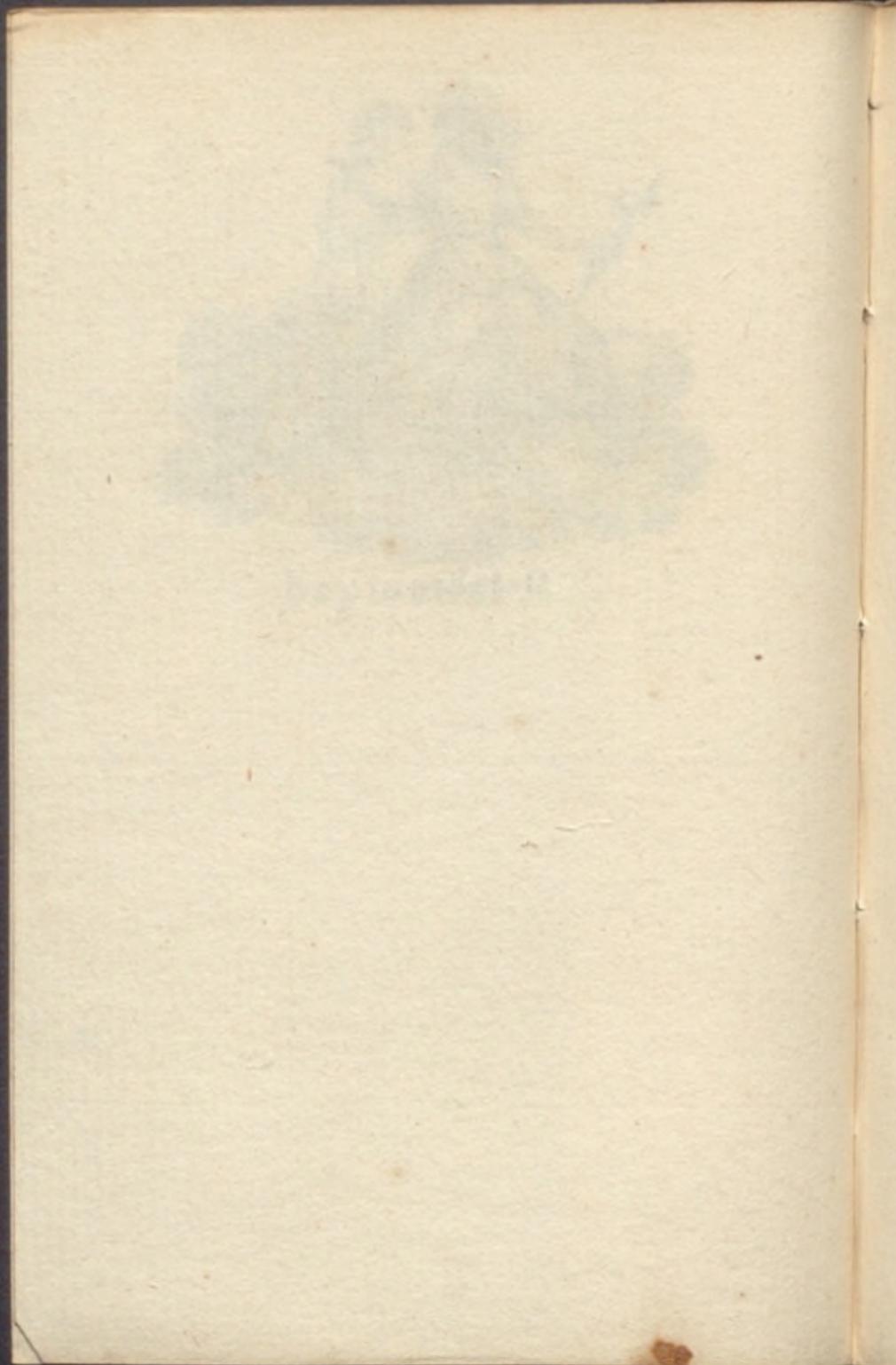




Septembre.

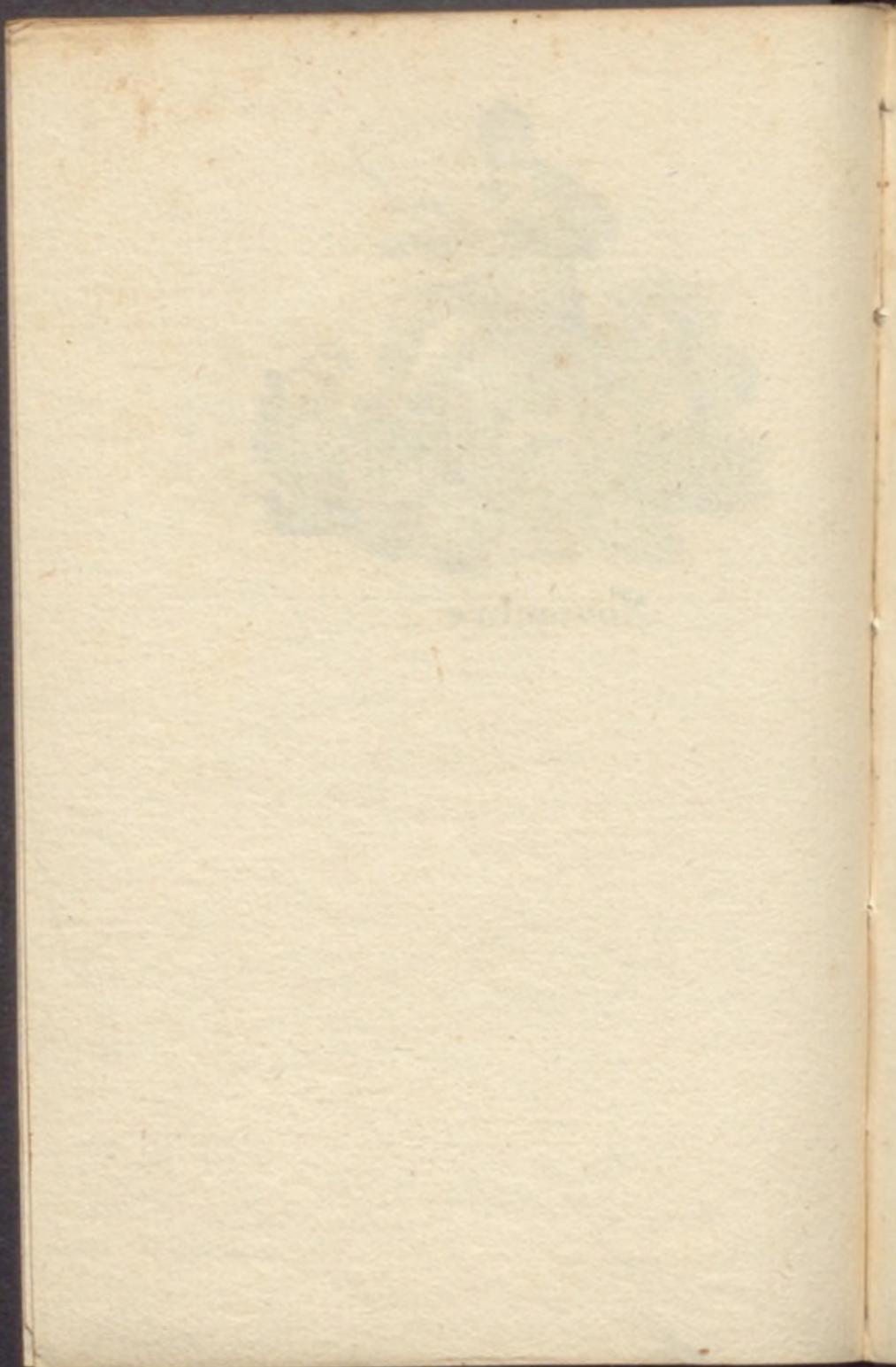


Octobre .



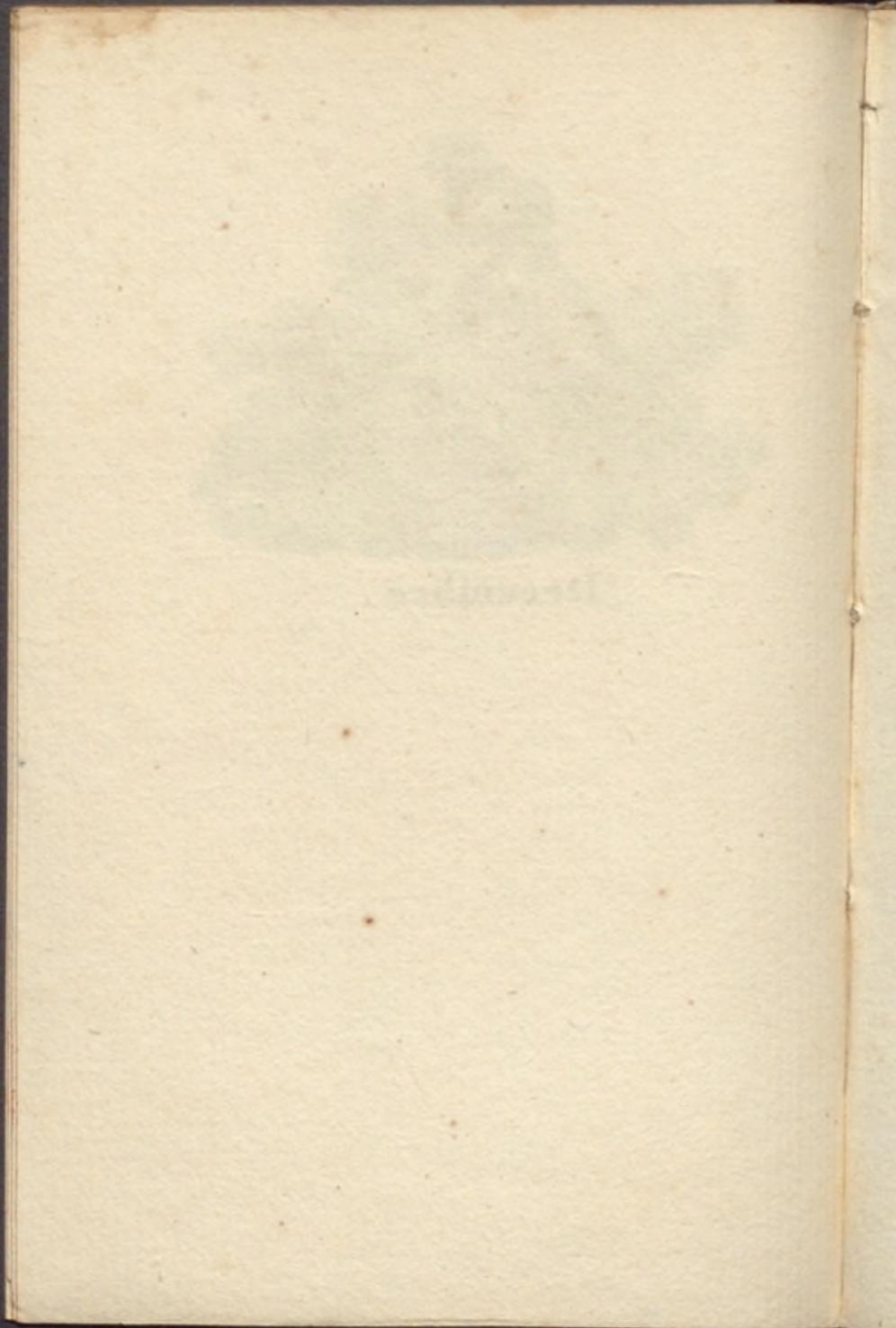


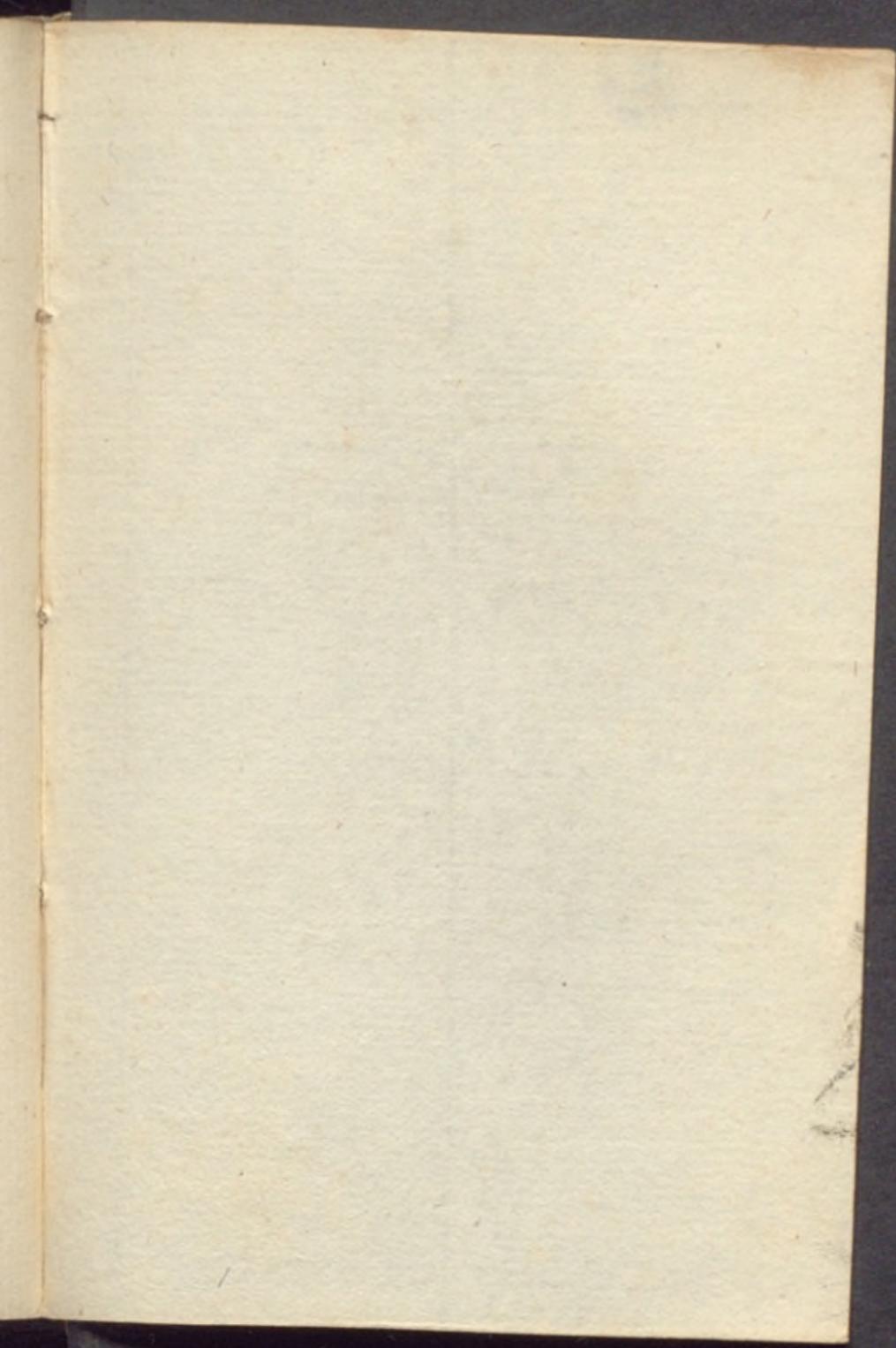
Novembre





Décembre .





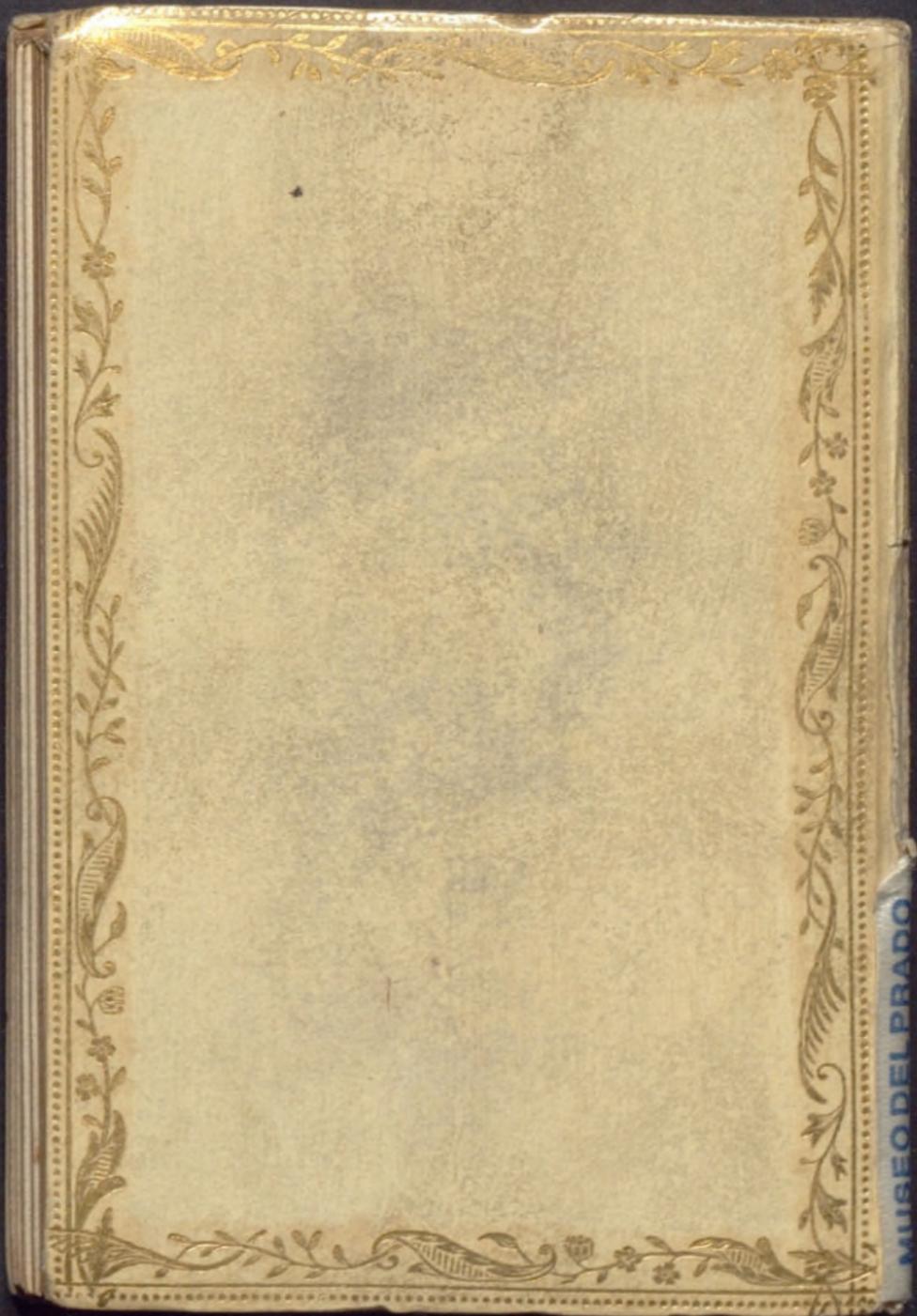
404987

MUSEO NACIONAL  
DEL **PRADO**

**Almanach dédié  
aux dames pour  
21/1152**



**1046459**



MUSEO DEL PRADO